BnF Gallica

Henry Carnoy. Les Légendes de France...

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Carnoy, Henry (1861-1930). Henry Carnoy. Les Légendes de France.... 1885.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

HENRY CARNOY

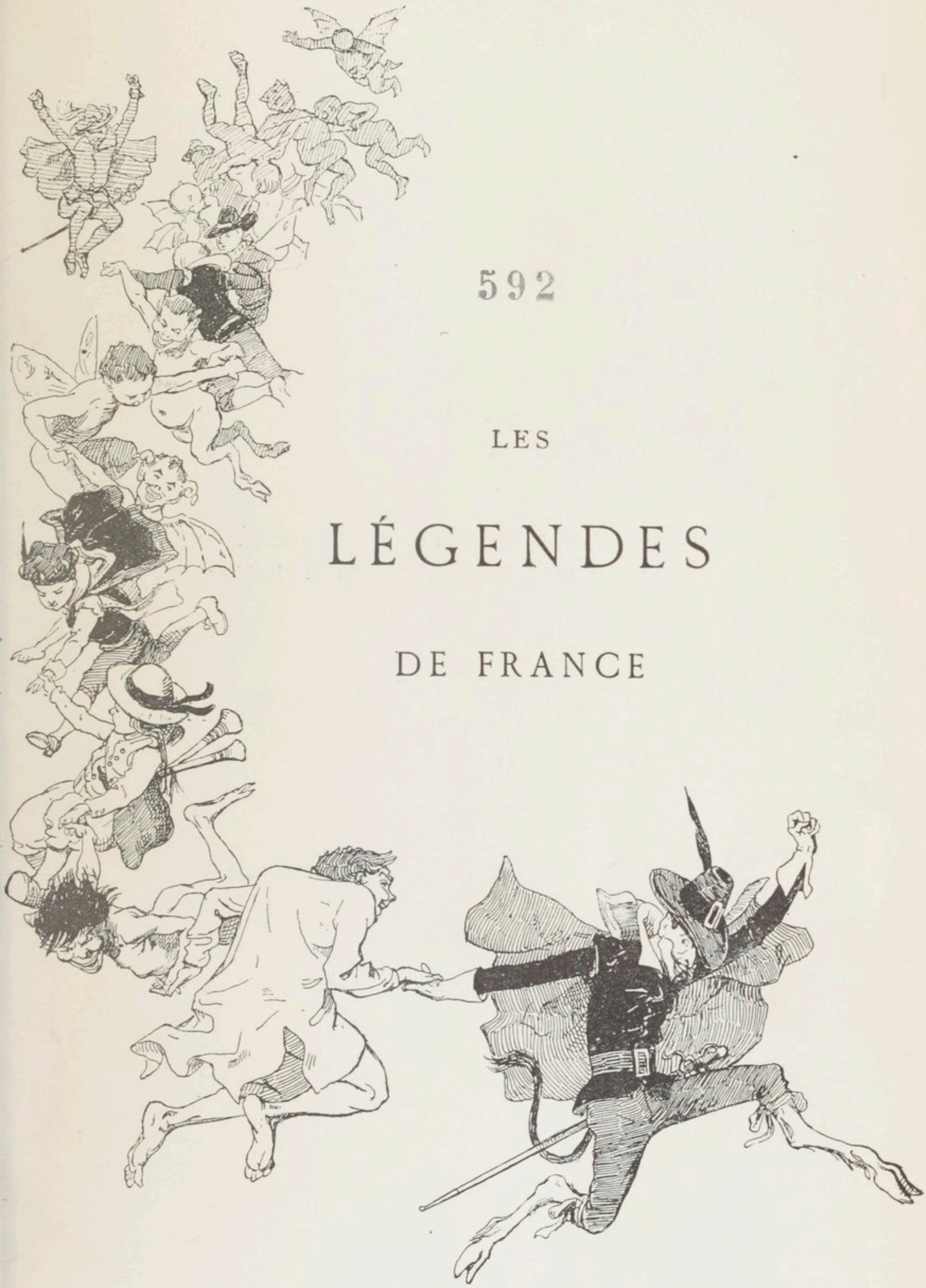
LES LÉGENDES DE FRANCE

ILLUSTRATIONS DE ED. ZIER

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

RECEIVED
1981



592

LES

LÉGENDES

DE FRANCE

Droits de traduction et de reproduction réservés.
Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur
en octobre 1885.

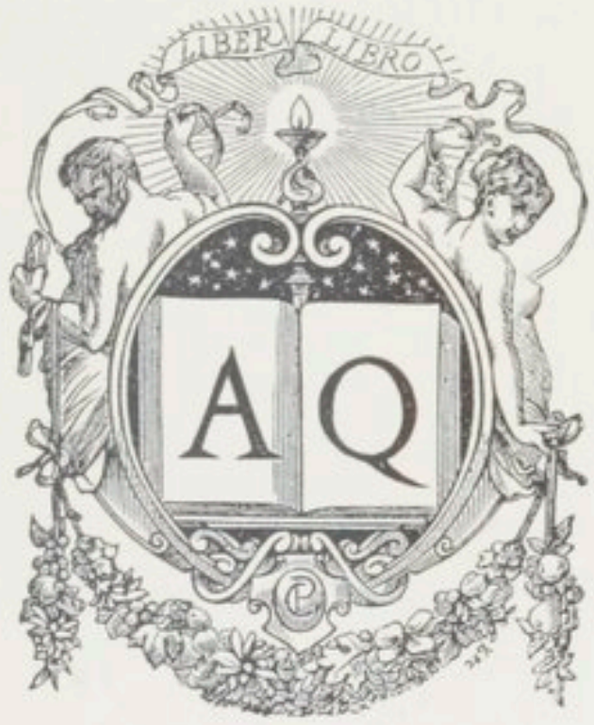
Seq-599871

HENRY CARNOY

LES LÉGENDES DE FRANCE

ILLUSTRATIONS DE ED. ZIER

398
CAR



Reliure toile vert clair ou écru photographie

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOÎT

Ex. 1

592

1045

A mon petit ami Maurice CERTEUX

A côté du monde matériel et réel où nous nous agitons autour des mêmes incidents, où notre vie se passe dans une lutte incessante contre les phénomènes naturels, l'homme s'est plu de tout temps à imaginer un monde merveilleux, une création enchantée qui a son histoire dans les contes et les légendes, soit que ces récits se transmettent par la bouche des nourrices ou des paysans, soit aussi qu'ils aient été fixés par la plume de quelque habile conteur, Perrault, Mme d'Aulnoy, les frères Grimm, ou Andersen.

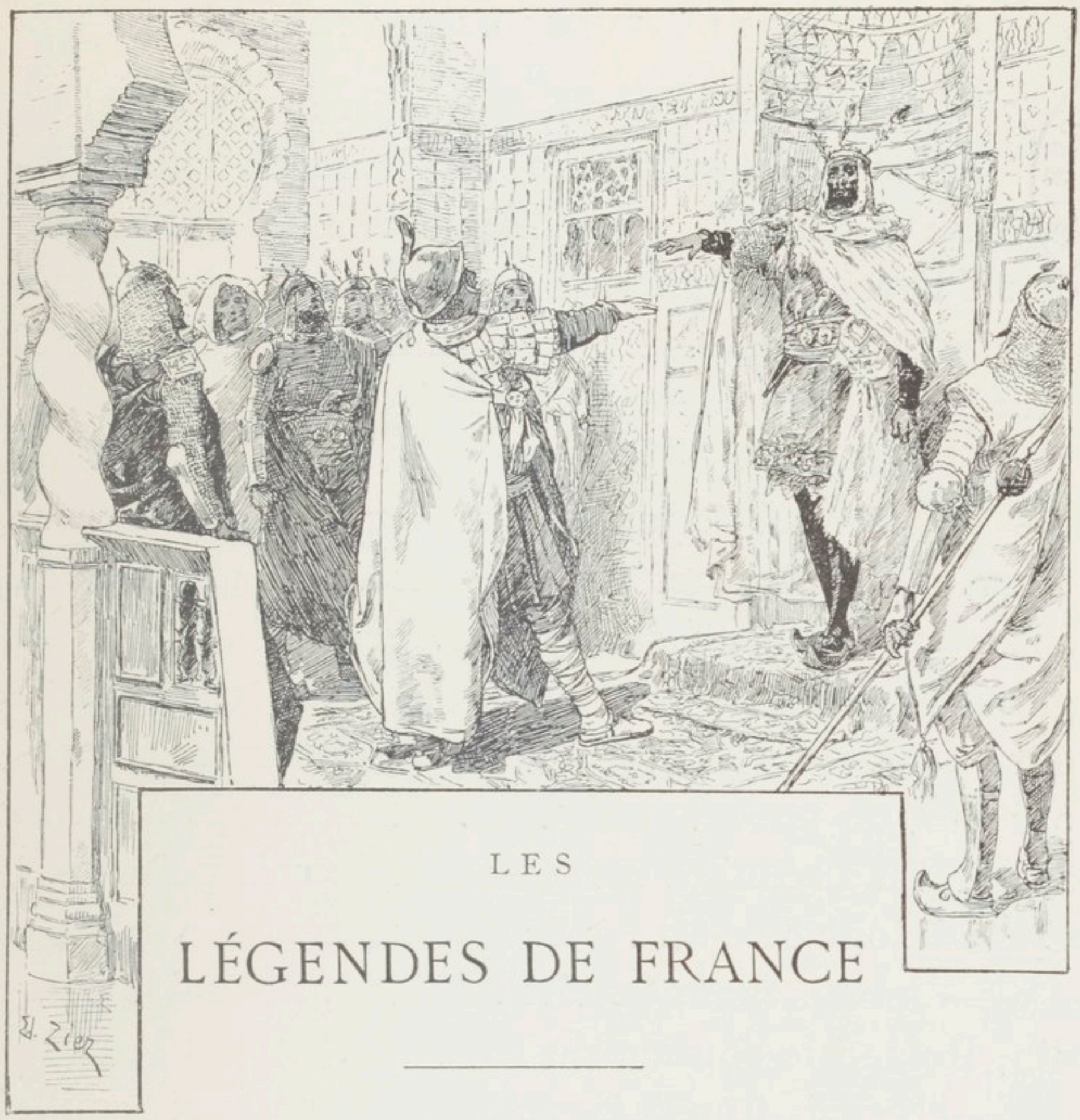
Et quelle richesse de fantaisie dans cette nature enchantée! quel luxe d'actions surhumaines, d'aventures prodigieuses, d'épisodes inattendus! quelle diversité dans la taille, le caractère, les facultés des héros! Géants dont la tête se perd dans la nue; hommes forts qui parcourent les mers et les continents pour combattre les monstres et les dragons et délivrer les princesses que les magiciens retiennent prisonnières dans leurs châteaux enchantés; chevaliers valeureux toujours courant par monts et par vaux, prêts à donner grands coups d'épée et fiers coups de lance; Petits Poucets qui se tirent des situations les plus difficiles en dépit de leur taille de mirmidons; fées puissantes qui rendent service aux

malheureux ; ondines et nymphes qui dansent sous certains clairs de lune ; lutins gracieux, elves au doux visage, gnomes gardiens des trésors, dont la demeure est au fond des cavernes ou dans les bois ombreux : tout cela passe dans une merveilleuse fantasmagorie et vient à point se dérouler en aventures attachantes où, après mille et mille péripéties, le héros aimé finit par triompher. La vertu, la loyauté, la vaillance ont vaincu le vice et la trahison. Que pourrait-on exiger de plus de ces naïfs récits ?

Et cependant on a dit que les contes étaient une dangereuse nourriture pour l'esprit des enfants. La lecture du Petit Chaperon rouge *ou du* Petit Poucet *a-t-elle jamais faussé l'esprit des garçons et des filles? Les contes amusent; ils exercent l'imagination; ils éveillent le sentiment à l'âge où la pensée n'est pas encore ; ils sèment des fleurs dans les oasis de l'aride pédagogie ; leur enseignement sonne juste ; à tous ces titres, ils doivent être mis entre les mains des enfants, lorsque, bien entendu, on en a éliminé tout ce qui n'est point accessible à leur esprit et à leur intelligence.*

C'est là le but de la nouvelle collection de légendes que nous offrons à notre jeune public.

HENRY CARNOY.



LES LÉGENDES DE FRANCE

LE PALADIN ROLAND

ET

LE TRAITRE GANELON

Auprès de Marsile, le roi des Sarrasins d'Espagne, Charlemagne a envoyé Ganelon en ambassade, Ganelon le beau-père du paladin Roland, du plus vaillant d'entre les guerriers de France.

Sur le chemin, Ganelon médite :

« Depuis longtemps je hais le neveu de Charlemagne; l'occasion n'est-elle pas venue de le vendre aux Sarrasins? Que Roland périsse, et chacun me proclamera le premier du royaume, et je n'entendrai plus vanter mon mortel ennemi ! »

Et ainsi songeant, il arrive près du roi Marsile.

« Parle-moi de ton maître, le vaillant empereur Charles ! dit le chef des infidèles. Ce guerrier en cheveux blancs est si vieux, et ses actions sont si grandes! Comme les chênes de la forêt, il a déjà duré deux cents ans et plus ! Il a promené son corps par tant de terres ! il a reçu tant de coups sur son armure! il a réduit à mendier tant de rois puissants ! Quand donc sera-t-il las de guerroyer?

— Jamais tant que vivra Roland, Roland le paladin, Roland le soutien du royaume.

— Ne sais-tu pas, Ganelon, que quatre cent mille chevaux sont dans mes écuries, et que quatre cent mille cavaliers sont prêts à les monter?

— En eussiez-vous encore dix fois et cent fois plus, que vous ne viendriez pas à bout de Charles.

— Ganelon, dis-moi le moyen de vaincre l'empereur, et tu puiseras dans mes trésors.

— Usez de ruse; soumettez-vous sur l'heure. Charlemagne rentrera en France, et je vous livrerai son neveu Roland avec vingt mille Français. Lorsque l'arrière-garde sera dans les profonds défilés des

Pyrénées, vous lancerez sur elle cent mille des vôtres. Ils périront. Mais encore vous en lancerez cent mille autres, et Roland succombera. Le paladin mort, vous vaincrez facilement l'empereur, car Roland est son bras droit et l'appui de son royaume.

— Jurons! dit le roi Marsile.

— Jurons! répond le traître. »

Et tous deux lèvent la main et échangent leurs serments.

« Voici les clefs de Saragosse, Saragosse la plus fière d'entre mes villes; donne-les au roi de France et dis-lui que je veux vivre en paix avec lui! »

Ganelon revient auprès de Charlemagne.

« Marsile implore la paix et veut être votre ami. Voici les clefs de Saragosse la superbe!

— Grâces à Dieu! » répond joyeusement l'empereur.

Les cors et les clairons sonnent le départ et l'armée des chrétiens se met en marche pour le doux pays de France la belle

Lentement ils remontent vers les Pyrénées, tandis que les Sarrasins chevauchent en hâte par les vallées, les plaines et les monts, et viennent se poster dans les taillis bordant le défilé de Roncevaux. Ils sont là cent mille, casque en tête, cuirasse au dos, lances et épées à la main. Et derrière les Francs, il en est encore cent mille autres. Ah! si Charlemagne le savait!

L'aube matinale luit joyeuse par delà les sommets escarpés.

« Vous voyez cette profonde vallée! dit l'empereur à ses douze pairs. Qui restera à l'arrière-garde?

— Ce sera Roland, Roland, mon fils chéri! dit le traître Ganelon. Il n'est point dans l'armée quelqu'un qui l'égale.

— Mon beau-père, merci! répond le paladin. Puisque je dois conduire l'arrière-garde, mon oncle Charles peut se reposer sur moi. Il ne perdra ni un cavalier, ni un mulet, ni un âne!

— Roland, mon vaillant neveu! crie l'empereur. Ne crains-tu point quelque embûche des païens? Prends la moitié de mon armée.

— Non, je n'en ferai rien. Vingt mille guerriers me suffiront. Je ne démentirai ni mon nom ni ma race. Passez les défilés et ne craignez point pour moi! »

Le fier paladin monte sur son cheval; il revêt sa cuirasse et son casque, et à son cou il suspend son bouclier d'airain; il dresse sa lance dont les longues franges d'or descendent jusque sur la croupe de son noble coursier. En main il tient sa Durandal, sa bonne épée forgée par Véland, l'habile armurier du Nord. Autour de lui se rangent ses compagnons, Olivier, Ogier, l'archevêque Turpin et vingt mille autres vaillants hommes de France.

L'armée de Charlemagne s'engage dans les som-

bres défilés de Roncevaux, et comme un immense essaim elle couvre les hautes montagnes, les sombres vallées et les noirs rochers. La terre de France paraît enfin, et les guerriers pleurent de joie, car ils vont revoir leurs femmes et leurs enfants. Charles aussi pleure, mais c'est de tristesse : il songe à son neveu Roland qu'il a laissé là-bas aux défilés d'Espagne.

« A Roncevaux! à Roncevaux! » crient les Sarrasins.

Et le neveu de Marsile lui dit :

« Mon oncle, vous savez si je suis brave et combien de batailles j'ai gagnées à la tête de vos armées. Je ne veux qu'une seule récompense : c'est de frapper Roland!

— Mort à Roland! mort à Roland! » répondent les infidèles...

... Le jour était clair, le soleil était beau, l'air était doux; les armures brillaient de mille feux; les cors et les clairons résonnaient dans les forêts, et le bruit en arrivait aux Francs.

« Ami Roland, dit Olivier, quel est donc ce bruit? Ne sont-ce pas ces païens maudits? Peut-être aurons-nous bataille en ce jour.

— A la grâce de Dieu! Nous sommes ici pour la France! pour elle tout Français doit souffrir, endurer les chauds et les froids, perdre son sang et sa chair, frapper de grands coups, et mourir si c'est nécessaire. »

Le bruit maintenant augmente. Olivier monte sur la montagne. Il appelle Roland.

« Ah! que de blanches cuirasses! que de casques! que de lances! et que de cavaliers sur la terre d'Espagne! Roland, nous sommes vendus et Ganelon est le traître!

— Ami, ne parle point ainsi! Ne sais-tu pas que Ganelon est mon beau-père! »

Olivier redescend dans la plaine et dit ce qu'il a vu.

« Honte! crient les Francs; honte à qui s'enfuira! Nul ne manquera à l'appel pour mourir! »

Roland est brave et Olivier est sage, et tous deux sont amis. Au retour, Roland ne doit-il pas épouser la belle Aude, la sœur d'Olivier! Et le sage guerrier dit :

« Les païens sont nombreux comme les feuilles de la forêt, et nos Francs sont bien peu. Sonnez de votre cor, Roland! Charles l'entendra et ramènera son armée!

— Je serais bien fou, répond Roland. J'en perdrais ma gloire au beau pays de France. Non! je frapperai de grands coups avec ma Durandal, et la lame en sera rougie jusqu'à l'or du pommeau.

— Où serait, Roland, le déshonneur? je les ai vus; les vallées en sont couvertes, avec les montagnes, et les clairières, et les grandes plaines!

— Hé! tant mieux! La bataille en sera plus belle! »

Les Sarrasins sont tout près; les voici.

« Vous n'avez pas voulu sonner du cor, dit Olivier; maintenant il est trop tard, car Charlemagne est déjà loin. Combattons et mourons ! »

L'archevêque Turpin bénit les guerriers.

« Si vous mourez, vous aurez place au Paradis! leur dit-il. Pour pénitence de vos fautes, battez-vous comme des lions ! »

Les Français répondent par leur cri de guerre : « Montjoie et Saint-Denis! » Ils enfoncent leurs éperons dans le flanc de leurs montures et s'élancent sur les païens.

Roland frappe le premier coup, et le neveu du roi Marsile tombe dans la poussière. Olivier frappe le second coup : c'est pour le frère du roi des Sarrasins ! Et les douze pairs de France abattent les douze pairs d'Espagne.

« Combien peu nombreux sont les chrétiens ! » s'écrie ironiquement un chef des infidèles.

Turpin l'entend, pique droit à lui, lève sa lourde masse d'armes — car il ne peut répandre le sang, les canons de l'Église le défendent — et jette d'un seul coup le païen à bas de son cheval.

Ah! combien merveilleuse est la bataille! Roland est ferme comme une tour; sa longue lance perce des files entières de Sarrasins; rien ne lui résiste, ni cuirasses, ni écus, ni boucliers! Par quinze coups, elle est brisée, pourtant! Lors le héros tire Durandal;

il tranche casques et armures, et pourfend chevaux et cavaliers.

Olivier, lui aussi, a brisé sa lance, mais il continue de frapper de droite et de gauche.

« Ah! que faites-vous, ami? Est-ce d'un bâton qu'il faut se servir contre les mécréants? Que ne tirez-vous donc votre épée, Hauteclaire la vaillante?

— Je n'en ai pas le temps! répond Olivier. J'ai trop à frapper! »

Et les pairs ne sont pas en retard.

« Bravo! » leur crie l'archevêque Turpin tout en faisant tournoyer sa masse d'armes.

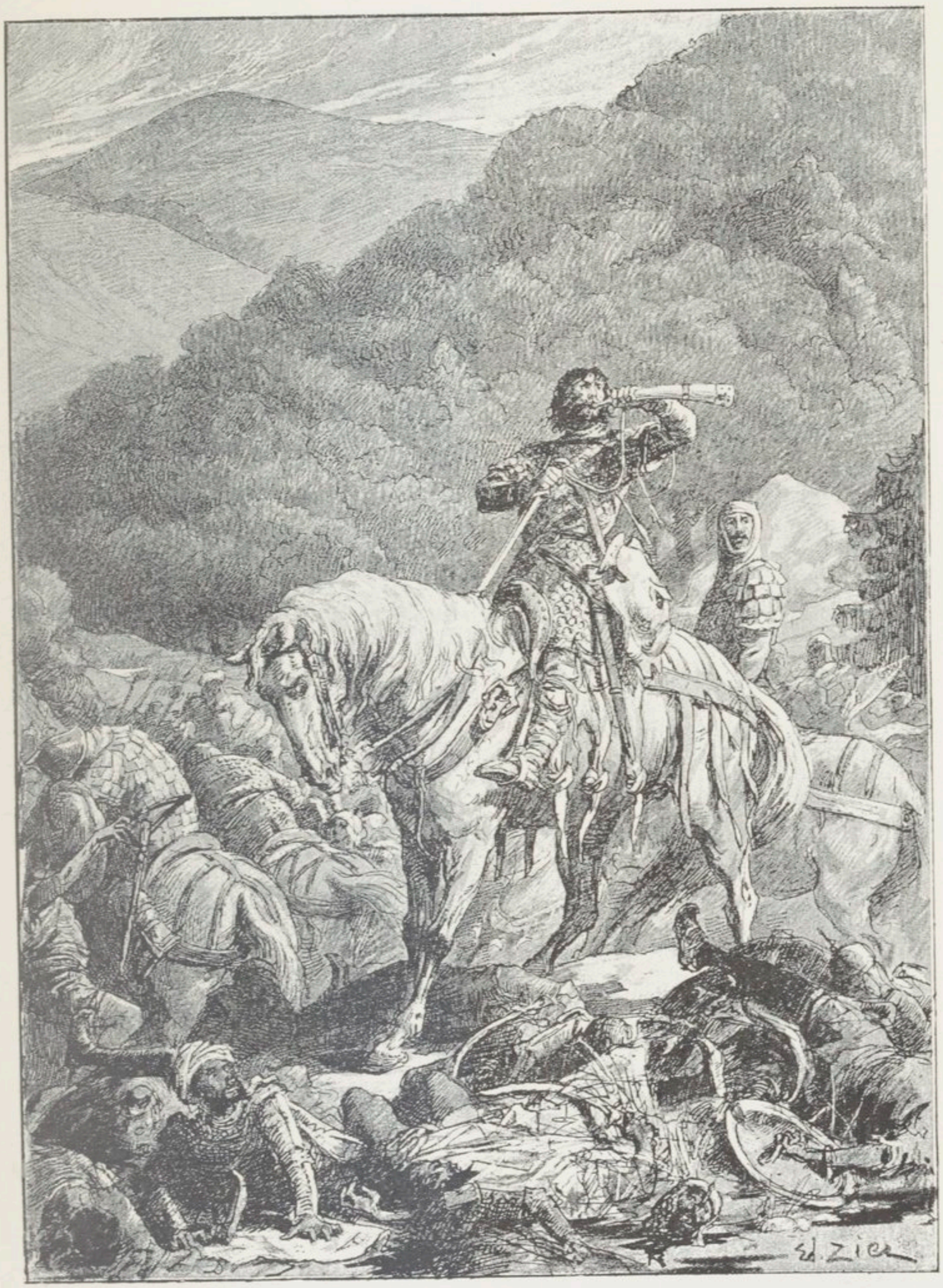
Les Sarrasins tombent par dix; ils tombent par cent; ils tombent par mille. Mais pour un de mort, vingt le remplacent, et les Français perdent les meilleurs d'entre leurs guerriers. Ils ne reverront plus leur mère, ni leurs filles, ni l'empereur, ni le doux pays de France! Et Ganelon est le traître!...

Un infidèle court vers Marsile.

« Les chrétiens ont perdu dix mille des leurs. L'instant est venu de les faire périr jusqu'au dernier. »

Cent mille Sarrasins s'avancent et tombent encore sur Roland et ses fidèles. Un païen s'élance ainsi qu'une flèche sur l'un des douze pairs, et le transperce de sa lance. Mais Olivier le venge. Et Turpin va dans la bataille ; il bénit les mourants et trouve encore le temps de combattre.

Les pairs, un à un, tombent sur l'herbe rougie;



IL MET CEPENDANT LE COR D'IVOIRE A SES LÈVRES. (PAGE 11.)

les Sarrasins sont trop nombreux. Il ne reste plus que trois cents épées nues. Mais ces épées volent et abattent les têtes, et Durandal fauche les païens ainsi qu'en été le moissonneur abat les épis dans les champs dorés.

« Au secours, Marsile, notre roi! » gémissent ceux d'Espagne.

Et dix autres colonnes s'élancent. Roland, Olivier et l'archevêque font merveille. Autour d'eux, il ne reste que soixante guerriers.

« Ami, dit Olivier, viens auprès de moi que nous ne mourions pas l'un sans l'autre!

— Ah! si Charlemagne était ici! répond Roland. Comment ferai-je pour lui donner de nos nouvelles?

— Je n'en sais rien, ami Roland.

— Je vais sonner de mon olifant et ainsi, peut-être, mon oncle m'entendra.

— L'heure est passée. Ce serait honte! Si vous m'aviez cru, Charlemagne serait ici. Maintenant, il faut mourir.

— Qu'est-ce donc? demande l'archevêque Turpin. Roland, Olivier, ne vous querellez point. Sonnez du cor, que Charlemagne vienne nous venger et mettre les païens en fuite.

— Comment fera Roland pour sonner de l'olifant? ses deux bras sont tout sanglants.

— C'est vrai, dit le héros en souriant; j'ai donné de si fiers coups! »

Il met cependant le cor d'ivoire à ses lèvres et sonne de toutes ses forces. Le sang lui jaillit de la bouche et des tempes. Mais le son court à travers les défilés et le bruit s'en entend à trente lieues.

« Qu'est-ce donc? dit l'empereur. J'entends le cor de Roland! Sans doute il y a grande bataille à Roncevaux!

— Roland chasse, dit le traître Ganelon. Il est homme à corner toute la journée pour un cerf ou un daim. »

Roland souffle toujours avec grande douleur.

« C'est mon neveu qui souffre là-bas! s'écrie Charlemagne. Jamais je n'ai ouï sons si plaintifs et si déchirants. »

Et voilà que la nature se met en deuil pour la mort du paladin. Les nuages noirs couvrent le ciel; le tonnerre gronde, le vent souffle et mugit, mais pas aussi fort que l'olifant de Roland.

Charles crie :

« Au secours! mon neveu chéri se meurt à Roncevaux! »

Les clairons sonnent la marche; les Français tournent bride vers l'Espagne; ils vont, ils courent, ils volent comme l'ouragan.

« Roland! Roland! courage! Nous voici! »

Tels sont les cris qui maintenant s'élèvent de l'armée de Charles. Hélas! il est trop tard!

A Roncevaux, ils ne sont plus que trente.

« Frère Olivier, dit Roland, je mourrai avec vous. »

Et Durandal tournoie toujours; à chaque coup, elle abat dix païens.

« Frappez, Français! Que la douce France n'ait pas à rougir de nous! dit le paladin. Quand Charles viendra et qu'il verra comment nous sommes morts, il nous bénira. »

Olivier tombe frappé par un païen. Roland abat son meurtrier et lui crie :

« Tu n'iras pas te vanter chez les tiens! »

Olivier se sent mourir et il embrasse Roland. Puis le cœur lui manque; il dit une dernière fois : « France!... » et il meurt.

Deux Français restent encore : Roland et Turpin, et ils sont là mourants. Le paladin délace la cuirasse de l'archevêque, il bande ses plaies et il le couche sur l'herbe rougie.

Puis il se traîne sur le champ de bataille, ramasse les corps des douze pairs et les range devant Turpin. L'archevêque les bénit et meurt.

« Charles! Charles!... Roland! nous voici! » crient soixante mille voix dans le lointain.

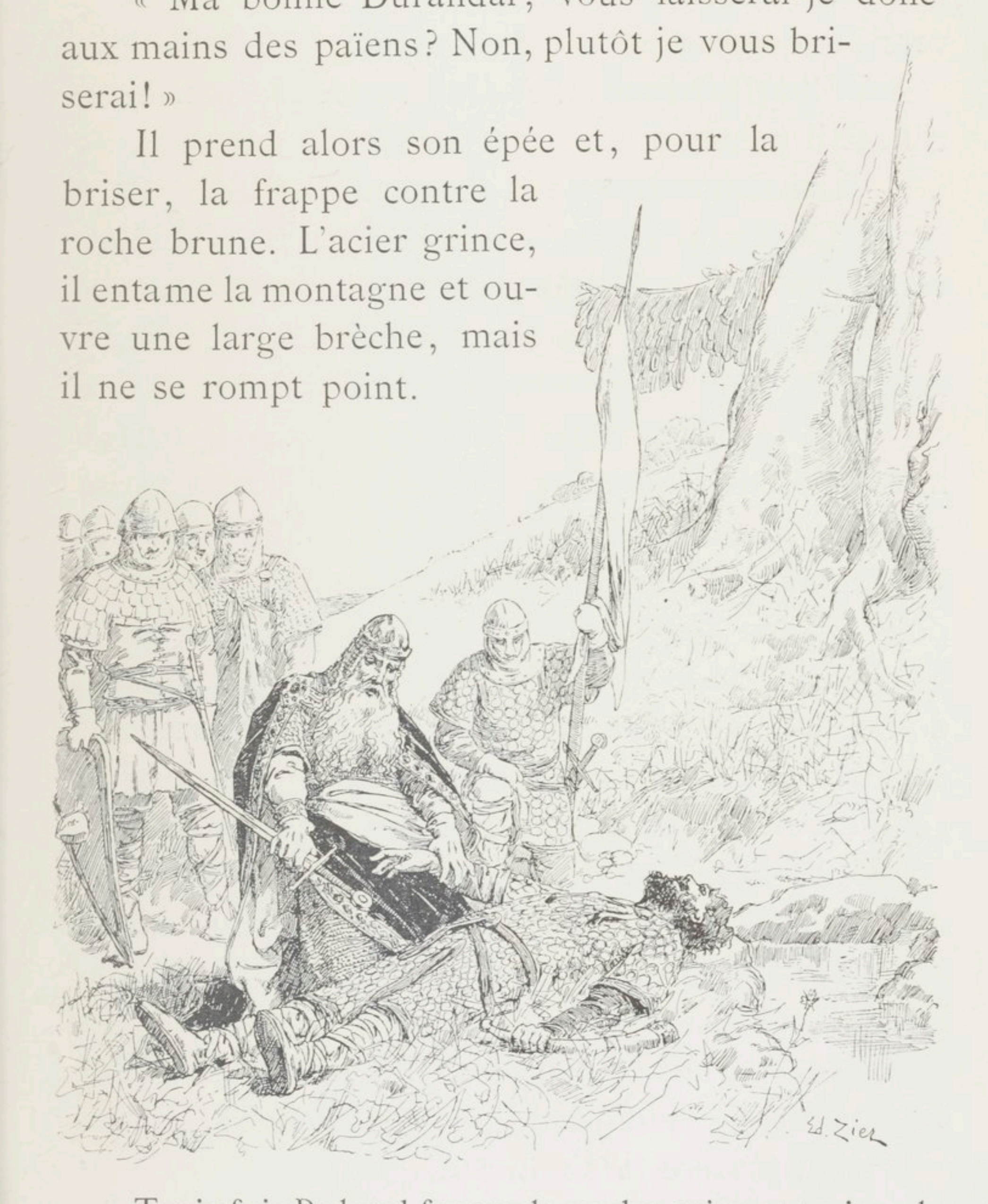
Et déjà les infidèles se sont enfuis devant l'armée de l'empereur, comme les lièvres devant les limiers. Trop tard! trop tard, hélas!

Roland est à l'agonie. Un Sarrasin le saisit et veut l'entraîner. Mais le fier baron lui brise la tête d'un formidable coup de son olifant.

Puis Roland dit :

« Ma bonne Durandal, vous laisserai-je donc aux mains des païens? Non, plutôt je vous briserai! »

Il prend alors son épée et, pour la briser, la frappe contre la roche brune. L'acier grince, il entame la montagne et ouvre une large brèche, mais il ne se rompt point.



Trois fois Roland frappe la roche grise et trois vallées nouvelles s'ouvrent au flanc des grands monts.

Le paladin se couche; d'une main il tient son olifant, de l'autre sa Durandal. Il tourne le visage vers l'ennemi et pousse un soupir :

« Charles! France! Aude!... adieu! » murmure-t-il, et il meurt.

Voici Charlemagne et les siens.

« Où es-tu, Roland? crie l'empereur. Où êtes-vous, vaillants pairs de France la belle?... »

Ils sont morts, les braves guerriers! Et Charles arrache sa longue barbe blanche et pleure.

« Allez, mes fidèles! dit l'empereur. Et apportez-moi l'épée de mon vaillant neveu! »

Gauvain s'épuise en efforts; Roland mort ne veut point laisser Durandal. Cinq chevaliers, un pour chaque doigt, ne sont pas plus heureux.

« La bonne épée du paladin ne pourra, sans doute, être prise que par quelqu'un qui vaille Roland en force et en bravoure! disent les compagnons de l'empereur. Ce sera Charlemagne. »

Charles se met en prières; il s'approche un genou en terre.

La main de Roland se desserre et abandonne l'épée.

« Que ferai-je de Durandal? dit l'empereur. Personne après Roland n'est digne de la porter! »

Il en réserve le pommeau.

« Jetez à la mer cette lame sanglante, dit-il. Ainsi elle ne pourra tomber en vilaines mains. »

Puis en terre de France reviennent les Français, et à Blaye, en des caveaux de marbre blanc, ils ensevelissent Roland et les pairs.

« Où est Roland, dit la belle Aude, Roland qui a promis de m'épouser? »

Charles pleure et arrache sa barbe chenue.

« Las! Il est mort à Roncevaux. Mais je te donnerai mon fils Louis, l'héritier du royaume.

— A Dieu ne plaise que je survive à Roland, mon fiancé! » répond la sœur d'Olivier.

Elle pâlit, chancelle et tombe morte aux pieds de l'empereur.

... Après le printemps, l'été. Après l'été, l'automne et son ciel gris, et les grands arbres dépouillés de leurs feuilles.

En son château d'Heilly, le traître Ganelon a réuni les barons et les preux.

Les vins les plus renommés circulent à la ronde dans les hanaps et les coupes d'or fin; la joie est grande parmi les chevaliers. On ne songe donc plus au paladin? Roland ne sera-t-il point vengé?

Mais soudain le cor résonne; les ponts-levis s'abaissent, et devant le vieil empereur les lourdes portes de chêne s'ouvrent.

Charlemagne paraît dans la salle du festin. Les barons se lèvent. Adieu les chansons et les cris de joie! Ganelon aussi s'est levé et s'est avancé vers l'empereur.

« Ganelon, demande Charles, Ganelon, qu'as-tu fait de Roland, de Roland le plus brave des Francs ?

— Sire, n'est-il pas mort à Roncevaux ?

— Ganelon, qu'as-tu fait de Roland ? »

Le lâche demeure sans voix.

« Ganelon, tu es un traître. Tu as vendu mon neveu au Sarrasin Marsile.

— Seigneur, murmure le félon, seigneur... je n'ai pas vendu Roland. Je le jure...

— Et sur quoi le jures-tu ?

— Les sept tours du château d'Heilly sont solides comme des rochers. Puissent-elles à l'instant se fendre par le milieu si j'ai menti !

— Ainsi soit-il ! » dit l'empereur.

Et voilà qu'à l'instant un craquement épouvantable se fait entendre. Les tours du castel se fendent par le milieu ; six s'écroulent et une seule reste debout pour attester la honte de Ganelon.

« Soldats ! crie Charlemagne, saisissez le traître ; vous m'en répondez sur votre vie. »

... Dans la grande forêt d'Heilly, Charles est avec toute sa cour, seigneurs et guerriers, barons et princesses. C'est que ce jour il doit y avoir grande chasse !

« Qu'on amène Ganelon ! » commande l'empereur.

Le traître est conduit devant Charlemagne. Les valets le déshabillent et le cousent dans la peau d'un

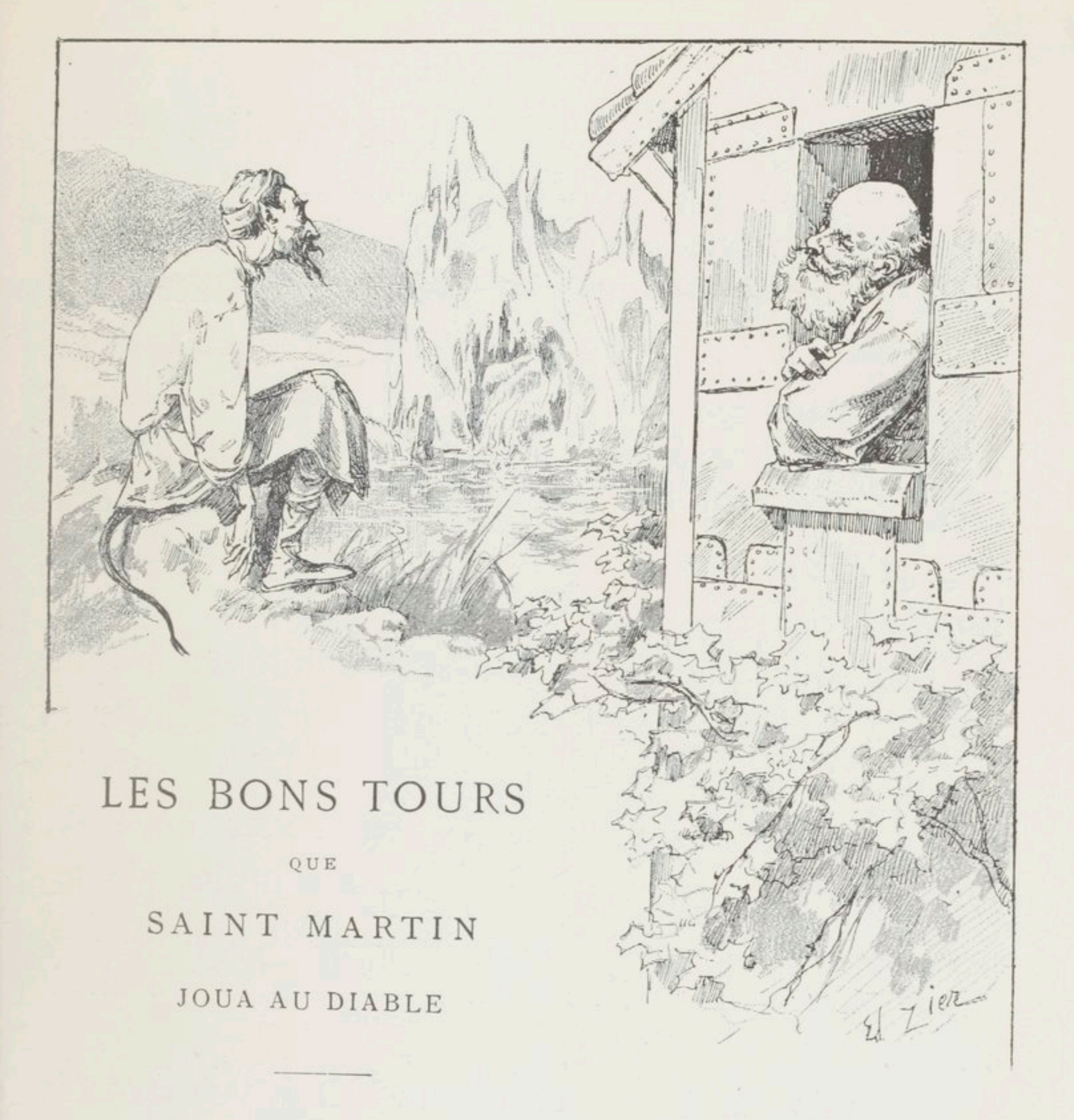
loup énorme fraîchement écorché. L'empereur fait un signe, et à grands coups d'épieu le félon est chassé dans la forêt.

« Hallo! hallo! hallo! »

La meute s'élance, et à travers fourrés et buissons, taillis et futaies, poursuit Ganelon.

« Hallo! hallo! hallo! »

Enfin, il est saisi, l'infâme! Les chiens furieux l'entourent; ils le mordent, ils le déchirent, et dans d'épouvantables souffrances, il meurt enfin, celui qui vendit Roland au roi des Sarrasins d'Espagne.



LES BONS TOURS

QUE

SAINT MARTIN

JOUA AU DIABLE

Il y a de cela bien longtemps, le Diable était venu s'établir en Gaule dans l'intention de faire fortune. Il s'était d'abord mis marchand, puis forgeron, puis armurier, et cela ne lui avait pas réussi. Il avait alors cherché ailleurs sans plus de bonheur, et il était sur le point d'aller prendre demeure en un autre pays, lorsqu'il eut une excellente idée.

« Je me ferai meunier, se dit-il. Rien ne vaut

cet état; on reçoit du froment de première qualité qu'on se hâte de revendre fort cher, et l'on rend aux clients de la farine d'orge et d'avoine. Et puis on trompe sur le poids autant que sur la qualité, et le plus malin n'y voit que du bleu! Le dicton a raison : « Les cordonniers et les tailleurs sont des fripons, « mais un meunier vaut à lui seul cent cordonniers « et cent tailleurs ! » Être fripon ou voleur, cela m'inquiète fort peu. Le tout pour moi est de faire rapide fortune! »

En conséquence, il résolut d'établir un moulin dans la vallée de la Loire. Il retourna en Enfer et commanda à ses noirs forgerons de lui construire des meules, des rouages et des roues en acier forgé. Puis il revint en Gaule et assembla, ajusta, paracheva toutes ces pièces, tant et si bien, qu'un beau jour le moulin se trouva construit à l'endroit choisi.

Jamais pareille merveille ne s'était vue dans le pays ni ailleurs. On vint de dix lieues à la ronde admirer le nouveau moulin, et aussitôt les pratiques commencèrent à affluer. Les meuniers des environs, dont on avait, au reste, grandement à se plaindre, perdirent un à un tous leurs clients et se trouvèrent réduits à prendre le bâton et la besace, et à s'en aller demander l'aumône aux portes des riches.

Toutefois, les chalands du Diable ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient tombés de fièvre en

chaud mal; car, lorsque les autres meuniers eurent été ruinés et forcés d'arrêter les roues de leurs moulins, le Démon traita si mal ses clients et les vola de telle façon, que ceux-ci crièrent misère plus fort que jamais.

On ne sait ce qui serait advenu, si le grand saint Martin ne se fût, par hasard, trouvé à passer dans la vallée de la Loire, aux environs du pays où le Diable meunier s'était établi.

Le bon saint fut touché de la position de ce pauvre peuple, et il résolut aussitôt de lui venir en aide.

L'hiver était rigoureux, ce qui augmentait encore la détresse générale. Saint Martin se mit donc sur le champ à construire, à quelques centaines de toises en amont de l'établissement du Diable, un moulin tout en glace. Et ce fut bientôt fait, grâce à la puissance merveilleuse du saint homme. En deux matins, le moulin fut édifié et assemblé, et se trouva tout prêt à moudre.

Dès que les grandes roues de la nouvelle usine tournèrent et resplendirent au soleil ainsi que deux immenses pièces d'artifice, les fermiers et les métayers de la contrée, semblables à l'oiseau qu'attirent les feux scintillants du miroir, s'empressèrent d'apporter leur froment à saint Martin et oublièrent le pauvre Diable. Chacun s'en retourna si content de la qualité et de la quantité de farine que lui avait

livrée le saint meunier, qu'en quelques jours le Démon se trouva à son tour sans une pratique.

On pense si le Diable rageait! Plus moyen de faire fortune comme il l'avait espéré. Où donc saint Martin avait-il pris cette fantaisie de passer dans la vallée de la Loire? S'il eût attendu un an ou deux, au moins! Mais non.

Voyant cela, le Diable se rendit un jour chez le meunier, son voisin, et lui dit :

« Grand saint, tu fais des affaires d'or dans ton moulin de glace, n'est-ce pas?

— Mes pratiques sont nombreuses, c'est vrai.

— Eh bien, j'ai un marché à te proposer.

— Voyons!

— Vends-moi ton moulin; en échange, tu auras le mien et dix mille pistoles.

— Je le veux bien! répondit le saint.

— Alors, marché conclu!

— Marché conclu! »

Le Diable compta dix mille pistoles et s'en vint au moulin de glace, tandis que saint Martin allait s'établir au moulin d'acier.

Le Démon était, depuis huit jours, installé dans sa splendide usine, qui marchait à merveille, grâce au froid dont l'intensité allait augmentant, lorsque le vent tiède du renouveau apporta le plus grand désordre au moulin de glace. Les meules, dures et brillantes ainsi que des diamants, commencèrent à

se fondre sous l'influence de la chaleur. Au lieu de farine fine et sèche, elles ne donnèrent plus que de la pâte, et cela ne faisait point l'affaire des fermiers.

A la vue de ce prodige, le Diable perdit complètement la tête. Il s'assit, sombre et désespéré, au bord de la rivière, et là, d'un œil sec et enflammé de colère, il vit fondre son moulin jusqu'à la dernière parcelle.

Alors, il se leva en silence et s'en fut au moulin d'acier.

« Qu'y a-t-il? demanda saint Martin.

— Ne le sais-tu pas? tu m'as volé indignement.

— Comme tu volais si bien les pauvres gens du pays! De quoi te plains-tu?

— J'avais un superbe moulin et tu m'as donné en échange une usine qui vient de disparaître dans la rivière.

— N'est-ce pas toi qui l'as voulu? Tu n'as pas de chance, vraiment!

— C'est vrai. Mais quel métier vais-je entreprendre?

— Cultive la terre.

— Une bonne idée! Mais je n'ai pas de quoi payer un champ. Mettons chacun mille pistoles.

— Soit! répondit saint Martin. Nous partagerons la récolte. »

Le Diable et le saint homme achetèrent un champ, et, de compagnie, le labourèrent et le hersè-

rent. Puis le saint y sema des navets qui bientôt couvrirent le sol de leurs larges feuilles vertes, et grossirent dans la terre jusqu'à se toucher.

Quand les navets furent bons à récolter, saint Martin demanda au Diable :

« Que veux-tu? le dessus ou le dessous, les tiges ou les racines? »

Le Démon réfléchit un instant, et comme il n'entendait absolument rien aux choses de l'agriculture, il crut être malin de demander ce qui poussait au-dessus du sol.

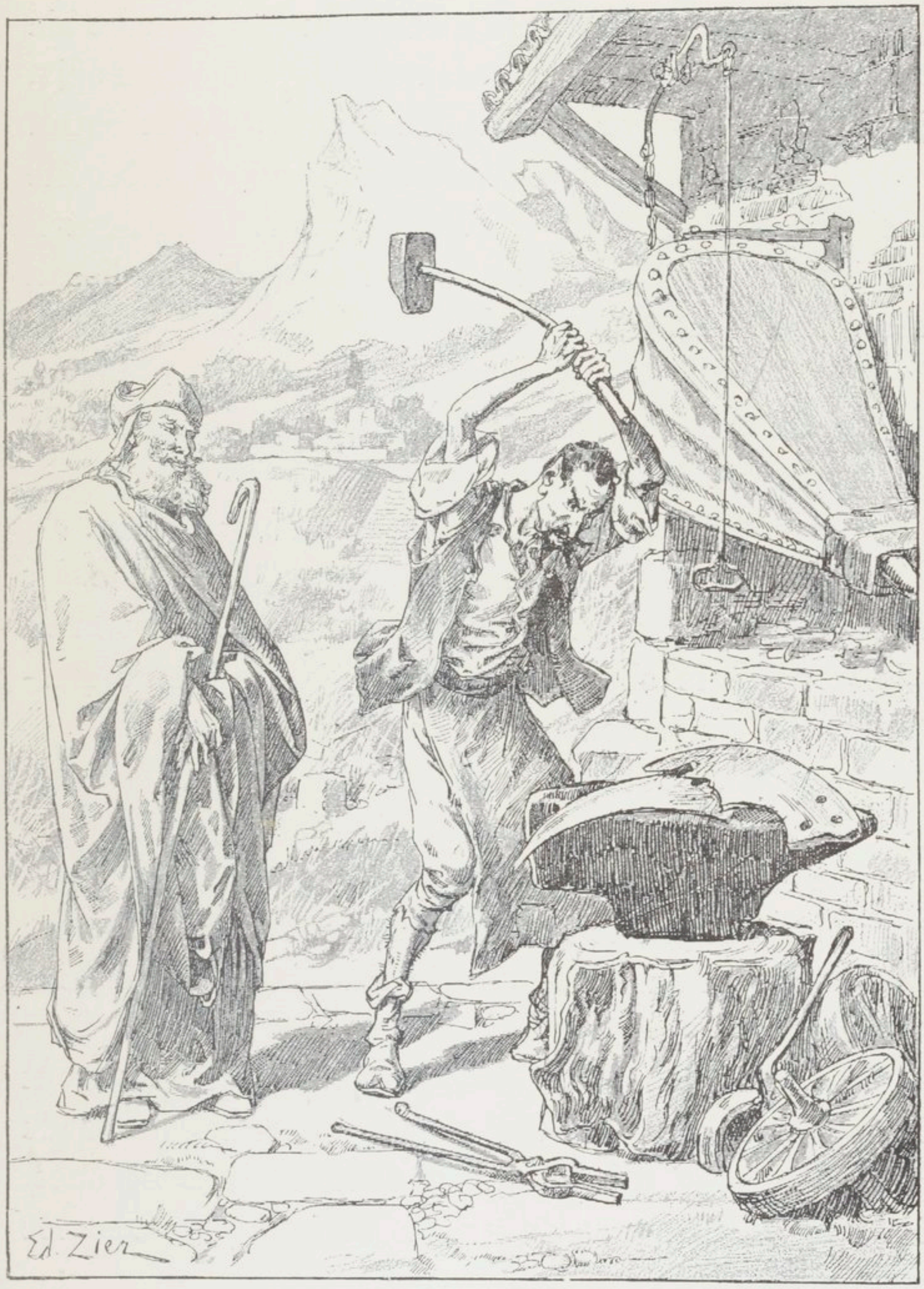
« Alors, prends ce qui te revient! » dit saint Martin.

Le Diable sua sang et eau à couper les feuilles des navets. Puis il en remplit trois chariots et les porta à la ville. Les marchands lui rirent au nez et le chassèrent à coups de pierres quand il leur proposa de leur vendre les feuilles qu'il avait avec lui. Il revint furieux et s'en alla trouver le saint qui, justement, finissait d'engranger les précieuses racines qu'il avait eues pour sa part.

« Écoute! s'écria le Diable. L'année prochaine, j'aurai ce qui vient dans la terre, et toi, tu te contenteras des tiges. Je ne me laisserai pas deux fois duper!

— A ton aise! répondit saint Martin. Tu auras ce que tu demandes. »

Le saint et le Diable labourèrent encore de com-



LE DÉMON SE MIT A FRAPPER. (PAGE 29.)

pagnie, et l'homme de Dieu sema du froment. Le blé germa, sortit de terre, poussa ses feuilles et ses épis, jaunit et se trouva prêt à être fauché, lié et battu.

Le Démon étant venu chercher sa part de récolte n'obtint que le chaume et quelques racines dont il ne sut que faire, tandis que son associé remplissait ses granges de superbes gerbes dorées.

Le Diable retourna au moulin de saint Martin.

« Cela ne peut pas continuer ainsi! s'écria-t-il dès qu'il aperçut son compagnon.

— Voyons, que veux-tu? lui demanda Martin.

— Je veux cultiver le champ par moi-même. J'y sèmerai la plante qu'il me plaira choisir. Si tu m'en dis le nom, le champ sera à toi, sinon il m'appartiendra! Cela te convient-il?

— Oui, c'est convenu.

— A trois mois, alors! »

Le Diable s'en alla dans un pays lointain et en rapporta une plante que ne connaissait point le saint: la Lentille. Il en sema dans le champ et attendit les trois mois.

Les lentilles germèrent, poussèrent et couvrirent la plaine. Saint Martin était en grand danger de perdre la partie, car, malgré toutes ses recherches, il n'avait encore pu trouver le nom de la plante semée par le Diable.

Quelques jours avant que les trois mois fussent écoulés, le saint se leva pendant la nuit, alla se

rouler au beau milieu du champ de lentilles et revint tranquillement se coucher. Puis le lendemain, il dit à son associé :

« Hier soir, une grosse bête noire est allée dans ton champ; elle y a même écrasé bon nombre de plants de cette herbe que tu y as semée. Si tu veux m'en croire, fais bonne garde; il ne te resterait rien de ta récolte!

— Je n'y manquerai pas, et je te remercie de ton excellent avis. »

Le soir venu, le Diable alla s'embusquer auprès du champ, tandis que saint Martin se roulait dans un grand tas de plumes après s'être tout enduit de glu. Ainsi déguisé, il entra dans le champ.

Le Diable ne put reconnaître le saint et fut très surpris de voir un tel animal piétiner ses lentilles.

« Quelle est donc cette bête qui vient dévaster mes *lentilles?* » s'écria-t-il.

Et peu rassuré, il s'enfuit bien vite se cacher dans sa maison.

Saint Martin en savait assez! Il courut à la rivière et se débarrassa de l'étrange plumage dont il s'était recouvert. Puis il rentra chez lui et se coucha.

Le lendemain matin, le Diable était au moulin d'acier.

« Les trois mois sont écoulés, Martin, et je viens te demander le nom de la plante que j'ai semée dans notre champ.

— As-tu aperçu l'animal qui...?

— Il s'agit bien de l'animal! Sais-tu le nom de la plante?

— Peut-être. Je dirai trois noms. Si le véritable n'y est pas, le champ est à toi.

— Convenu!

— Je commence : 1° Lin?...

— Ce n'est pas cela, pauvre Martin!

— ... 2° Luzerne?...

— Pas davantage! la pièce de terre va m'appartenir!

— Cette fois, il s'agit de ne pas se tromper! Cherchons bien!... Tiens, tant pis : c'est... Lentille! »

Le Diable fit une grimace épouvantable.

« Décidément tu es plus fort que moi! s'écria-t-il. Adieu! je vais m'établir en un autre pays. »

Et il s'en alla loin, bien loin, traversa la mer et acheta un grand champ dans l'île de Corse, au beau milieu de la jolie plaine de Campotile.

Un jour qu'il labourait avec ses bœufs, saint Martin vint à passer.

« Il faut que le Diable s'en aille d'ici, se dit le saint, car il doit y faire beaucoup de mal. »

Il s'approcha donc du laboureur et lui dit :

« Que fais-tu encore, Satan?

— Que t'importe? Passe ton chemin et va-t'en!

— Non, car je veux que tu quittes ce beau pays!

— Ces champs sont à moi et tu ne pourras m'en chasser. »

Satan et le saint se disputèrent longtemps.

Au plus fort de la querelle, comme le Diable ne faisait nulle attention à ses bœufs, sa charrue heurta un rocher et se brisa en plusieurs morceaux.

Ce que voyant, saint Martin s'écria :

« Eh bien, Satan! Travaille donc si tu le peux!

— Ce ne sera pas long! » ricana le Diable.

Et en un instant, il eut installé une forge avec son soufflet, ses tenailles, son enclume et son marteau. Le soc de la charrue rougit et le Démon se mit à frapper de toutes ses forces avec un bruit d'enfer.

Tous ses efforts furent inutiles : la charrue ne pouvait être réparée.

Le Diable alors fabriqua un immense marteau, si grand, mais si grand, qu'à peine il le pouvait soulever.

Un ouragan arriva par le soufflet; la fournaise étincela; le fer rougit à se fondre.

« Cette fois, se dit le Démon, il faut que je réussisse! »

Et le voilà frappant du lourd marteau sur les morceaux séparés du soc. Efforts vains!

Saint Martin riait sous cape.

« Allons, Satan! quand donc finiras-tu de labourer tes champs? Vois, le soleil va bientôt disparaître derrière les monts lointains! »

Le Diable ne répondit pas; mais, furieux de ne

pouvoir parvenir à refaire sa charrue, il lança dans l'air son marteau qui, venant à frapper la montagne, la traversa et donna naissance à ce trou énorme qu'au soleil levant on distingue dans le mont Tafonato.

« Écoute, dit-il ensuite au saint, puisque tu es plus fort que moi, voyons si tu me vaincras à la lutte. Viens dans ma maison; j'ai ce qu'il faut pour cela.

— Je suis tout prêt! » répondit saint Martin.

Dans la demeure du Diable, il y avait des armes de toute espèce, des lances et des glaives, des épées et des masses d'armes, des dagues et des poignards.

« Quelle arme choisis-tu ? demanda le Démon.

— Comme nous sommes tous deux vilains, et qu'il n'est parmi nos ancêtres ni chevaliers ni barons, nous nous battrons armés d'un vulgaire gourdin. J'aperçois justement ce qu'il nous faut. Tu vois cette canne de néflier et cette longue perche de chêne; choisis. »

Sans se le faire dire deux fois, le Diable saisit la branche de chêne, tandis que le saint s'armait du court, mais solide bâton de néflier.

« Allons! » cria saint Martin.

Et ce disant, il s'approche de Satan et le frappe à bras raccourci, tandis que le Diable, à chaque coup qu'il veut donner, embarrasse le haut bout de sa perche dans les poutres et les solives de l'appartement, et ne peut parvenir à atteindre son but.

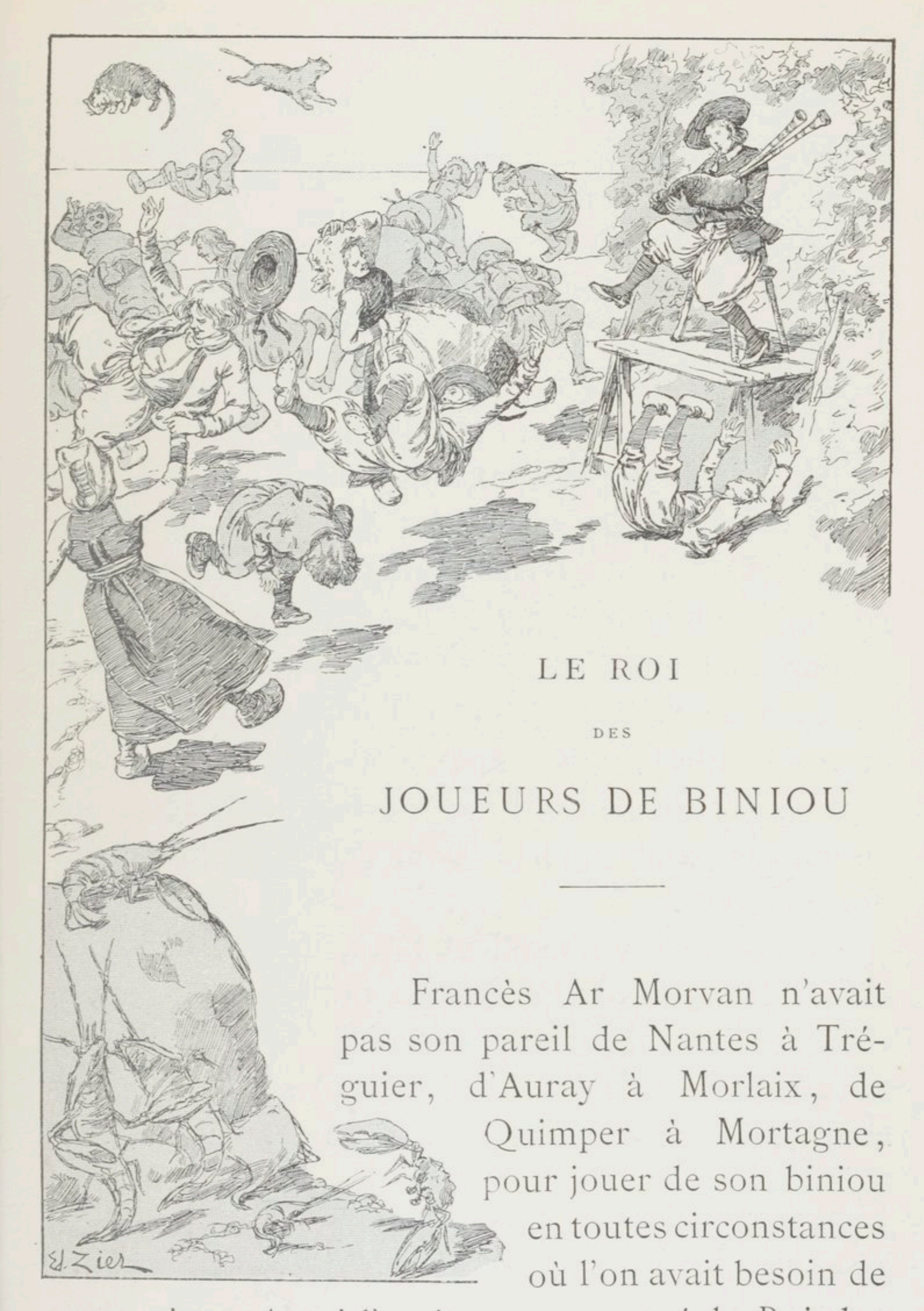
« Grâce! grâce! cria bientôt Satan.

— Grâce, je le veux bien! mais tu quitteras à l'instant le pays et jamais l'on ne t'y reverra.

— Oui, oui!... Je le jure!... Aïe! aïe!... Mais arrête donc!... Aïe!... Arrête!

— C'est fini! dit le saint en lui plantant une dernière fois son gourdin sur les côtes. Va-t'en, et que je ne te rencontre plus! »

Et le Diable sauta par la fenêtre et disparut sous les grands oliviers qui ombrageaient la ferme.



LE ROI

DES

JOUEURS DE BINIOU

Francès Ar Morvan n'avait pas son pareil de Nantes à Tréguier, d'Auray à Morlaix, de Quimper à Mortagne, pour jouer de son biniou en toutes circonstances où l'on avait besoin de ses services. Aussi l'avait-on surnommé le Roi des Joueurs de biniou du pays de Bretagne.

Entre tous les airs de son répertoire, il y en avait un surtout que l'on disait capable de faire danser morts et vivants.

A la première note, les souliers se mettaient à trembler; à la deuxième, les pieds allaient, allaient, soulevés par une force irrésistible; à la troisième, il fallait que jambes et corps se missent de la partie; on entendait un frémissement qui ressemblait au bruit tumultueux de gens qui se poussent et se pressent, et puis c'était le trépignement des pieds, des sabots ferrés qui claquaient contre le sol, et les battements des mains accompagnant le joueur de biniou. Et c'était plaisir, ma foi, de voir les gens de la fête ou de la noce, vieilles femmes et jeunes filles, grands-pères et marmots, danser comme des fous en tournant, de ci, de là, de droite, de gauche, ainsi que le duvet des chardons qu'emporte le vent.

Aussi lorsque venaient fêtes, noces, baptêmes ou pardons, de dix lieues à la ronde, on accourait chercher Francès Ar Morvan, le joueur de biniou, et, sans se faire prier, celui-ci prenait son bon instrument, montait sur son âne, et se rendait à l'invitation.

Un jour, c'était la fête de Kerarven, le village de pêcheurs bâti tout auprès de la grève sablonneuse de Saint-Goat-en-Mer. De tous les hameaux avoisinants, jeunes gens et jeunes filles étaient venus

pour entendre le merveilleux joueur de biniou. Francès Ar Morvan se jucha sur une estrade décorée de feuillage, et la danse commença aux acclamations de tous.

Lorsqu'on se fut bien trémoussé, il fallut boire pour se rafraîchir le gosier.

« Ohé! Francès, dit un des danseurs; buvez-vous un verre de cidre?

— Volontiers, l'ami! répondit le ménétrier.

— Avez-vous un verre ou un gobelet?

— Inutile. Passez-moi la bouteille, ma bouche a précisément la contenance d'un verre. »

Quand Francès Ar Morvan rendit la bouteille, elle était vide.

« Et cette eau-de-vie, ménétrier, lui dit un autre, en voulez-vous goûter?

— Jamais Francès ne désobligera qui que ce soit! Donnez la bouteille.

— Hé! hé! le joueur de biniou! A quoi songez-vous donc? Ne m'en laisserez-vous pas un plein verre, au moins? »

Ce mot arriva à point, car le ménétrier semblait oublier que le danseur n'avait pas encore bu.

« Allons, allons, les amis! allons! cria Francès Ar Morvan. En place pour la danse! »

Jeunes gens et jeunes filles se tinrent par couples, prêts à recommencer la ronde.

Et voilà que, tout d'un coup, sans crier gare,

sans prévenir, le Roi des Joueurs de biniou attaqua son air merveilleux. Vous raconter ce qu'était cette folle danse est vraiment impossible. Francès lui-même ne pouvait rester en repos ; il se balançait sur une jambe, puis sur l'autre, ainsi qu'un vaisseau sur la mer agitée. Mais tous ces trémoussements n'étaient rien auprès de ce qui se passait sur la place et sur le rivage voisin.

Les gars sautaient par-dessus la tête de leurs danseuses ; les bonnes vieilles et les vieux culbutaient, roulaient, se relevaient, et repartaient pour culbuter de nouveau ; les petits garçons et les petites filles aux joues rosées, aux boucles blondes, aux yeux vifs, aux dents de perles, s'accrochaient en riant et criant aux jupes de leurs mères, à la veste de leurs pères, et, sautant et trébuchant, bondissaient en cadence avec eux. Les chiens et les chats des alentours ne tenaient plus sur leurs pattes ; ils s'élevaient à quinze pieds et retombaient aboyant et miaulant furieusement...

La grève de Saint-Goat était couverte de toutes sortes de poissons qui sautillaient et replongeaient en entendant les accords du joueur de biniou, et plus la musique allait, plus vite ils se démenaient, entraînés par cet air si étrange. Des crabes d'une grosseur monstrueuse tournaient en rond sur une seule patte avec l'agilité d'un maître à danser, et, à côté, leurs cousins les homards, leurs cousines les

langoustes, cherchaient à les imiter. Les grands phoques s'agitaient comme les vagues de l'Océan, ou bien, se dressant sur leurs pattes goutteuses, s'avançaient suivis de bataillons de poissons tous résolus à prendre part à la danse.

C'était merveille de les voir suivre la mesure! Les morues étaient haletantes; les turbots, les carrelets aplatis, les poissons ronds cabriolaient gaiement; les dorades et les maquereaux brillants sautaient à faire plaisir; les bancs argentés des sardines et des harengs arrivaient en grandes lignes sur le rivage, tandis que les poulpes marquaient la cadence en baissant et relevant leurs longs bras, et que les moules et les huîtres agitaient leurs sonores castagnettes.

Jamais, non jamais, il n'y eut pareil charivari sous le soleil de Bretagne! Tout à son air merveilleux, Francès Ar Morvan ne voyait rien, n'entendait rien et continuait à jouer de son biniou.

Mais voilà que, dansant au milieu des poissons, apparut une jeune femme, belle comme l'aurore d'un jour d'été. Sa longue chevelure était verte comme les algues et les goémons de la côte; ses dents étaient deux rangées de perles fines; ses lèvres semblaient de rouge corail; sa robe était aussi blanche que l'écume des vagues. La jeune fille s'approcha de Francès, qui balançait ses jambes aussi vite qu'il lui était possible, et elle lui chanta d'une voix douce comme le murmure d'un luth :

« Francès Ar Morvan, j'ai entendu le son de ton biniou, et je suis accourue vers toi. Je suis la Fée de la mer, et je commande à tous les êtres qui en habitent les sombres profondeurs. Viens avec moi et sois mon époux ! »

Le Roi des Joueurs de biniou jeta les yeux sur la gracieuse fée des eaux, et un instant il oublia de souffler dans son instrument. Danseurs et danseuses, hommes et poissons s'arrêtèrent dans leur ronde. Mais presque aussitôt, Francès reprit la mesure et se remit à jouer.

« O Francès ! n'entends-tu pas ma voix ? continua la Reine de la mer ; n'entends-tu pas ma voix qui t'appelle ? Viens dans mes palais de marbre blanc, au creux des rochers, et je t'accorderai l'immortalité. Tous tes jours se passeront dans les fêtes ; dans les coupes de rubis, nous boirons les vins les plus exquis, et dans les plats d'or pur, les ondines t'apporteront les fruits savoureux de l'Afrique et des Indes ! »

Francès Ar Morvan songeait maintenant aux merveilleux palais dont lui parlait la fée des eaux, et insensiblement il se sentait attiré par la voix de l'enchanteresse.

« Roi des Joueurs de biniou, je t'en conjure, obéis à ma prière. C'est le bonheur, le bonheur sans cesse renaissant que je t'offre : le refuseras-tu ?

— Belle ondine, puis-je donc ainsi quitter tous ceux qui me sont chers pour te suivre dans ton

royaume au fond des ondes ? Que deviendraient mon vieux père, ma bonne mère, les frères et les grandes sœurs ? Qui, aux fêtes et aux pardons, ferait danser les épousés et les fiancés ?

— Ma puissance est sans égale, Francès Ar Morvan ; ne l'as-tu donc jamais entendu répéter aux longues veillées d'hiver par les vieux conteurs du pays ? Sur mon simple désir, les flots se soulèvent en vagues épouvantables ; l'ouragan gronde comme le tonnerre et siffle dans les cordages ; les mâts gémissent, craquent et s'abîment ; l'onde s'entr'ouvre comme un linceul, engloutissant les imprudents qui ont osé affronter ma colère. Puis je commande à la tempête, et sur l'instant, le gai soleil disperse les nuages, la mer se calme comme par magie, et l'on n'entend plus sur les eaux que la chanson du timonier, les rires des matelots et les douces harmonies qui par moments s'échappent de mes palais. Viens, Francès, mon pouvoir t'appartiendra ; dès cet instant tu es le Roi des eaux. Conduis ces pêcheurs dans mes retraites des rochers et accorde-leur de vivre avec toi jusqu'à la fin des siècles. »

Cette fois, le joueur de biniou était vaincu. Il s'approcha davantage de la côte, entraînant avec lui les danseurs et les danseuses.

« O mon fils ! ô mon fils ! criait la mère de Francès Ar Morvan, ne vois-tu pas que tu cours à ta mort ? De grâce, mon enfant chéri, n'écoute point

l'appel de la fée des eaux! Enfuis-toi vite, et cesse ce jeu fatal! »

Mais le joueur de biniou ne l'entendait même point. Déjà le flot lui léchait la cheville, lui mouillait les genoux. Et les pêcheurs et les jeunes filles, sur ses talons, sautaient, dansaient, cabriolaient, voulant s'arrêter, mais ne le pouvant point, tant était puissant l'air merveilleux du ménétrier.

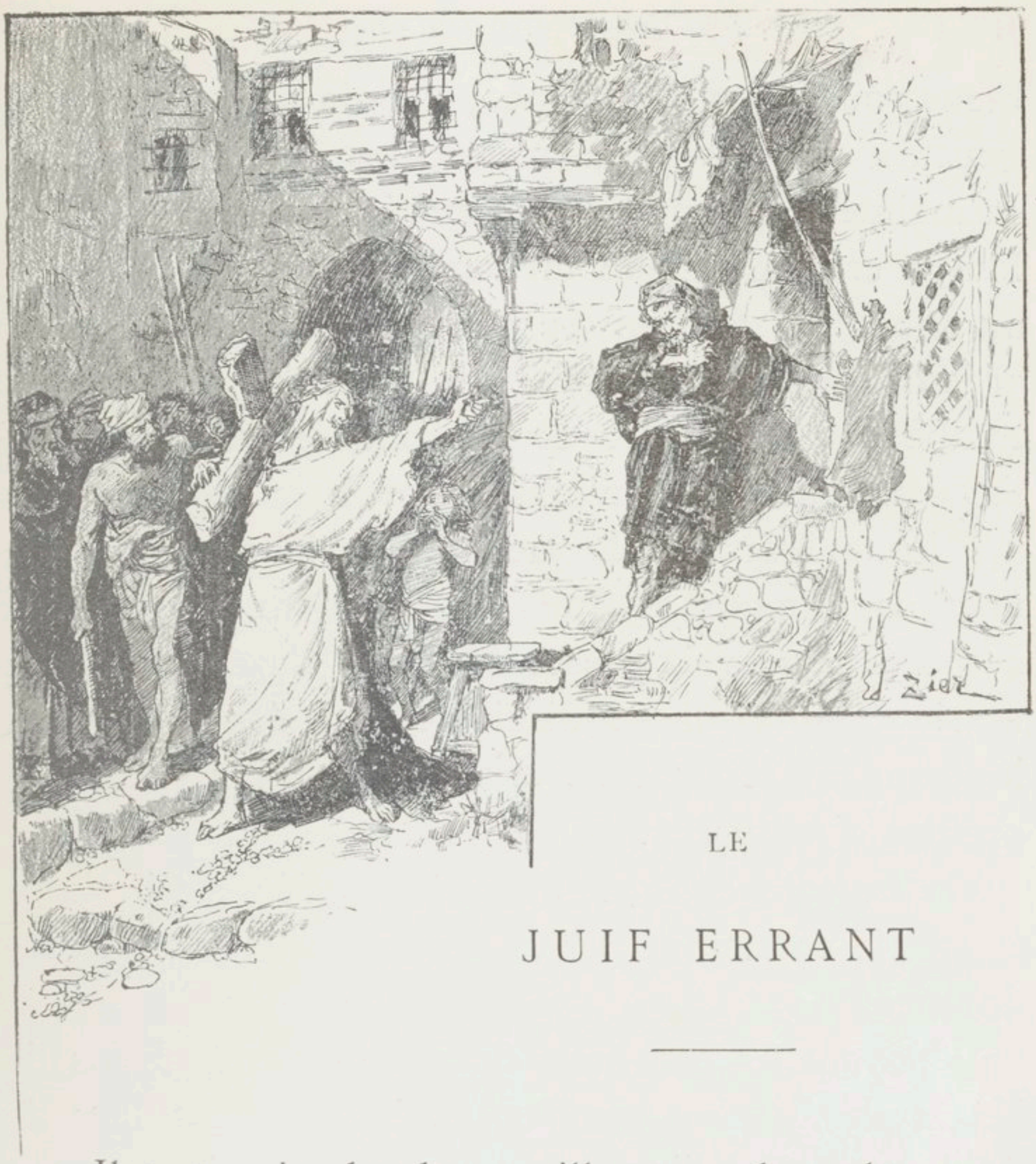
La mer montait jusqu'à la ceinture de Francès Ar Morvan. Toujours il jouait de son biniou, et la Fée de la mer l'appelait de sa voix douce, mélodieuse, qu'on eût dit le murmure d'une harpe d'or.

« Hâte-toi! hâte-toi! Roi des Joueurs de biniou! disait la belle jeune fille. Ne vois-tu pas que le soleil descend à l'horizon? Déjà même il disparaît. Il s'en va, dans les profondeurs de mon royaume, éclairer les vastes salles aux colonnes d'émeraudes, aux voûtes toutes étincelantes de pierreries! Vite! vite! J'entends la voix de mes sœurs, les ondines des rochers et des grottes, qui me disent que l'heure est venue! »

Les derniers sons du biniou résonnèrent sur la plage. Vieilles femmes et jeunes filles, garçons et fillettes sautèrent une fois encore; et, à regret, phoques, crabes, langoustes, dorades, poulpes et coquillages plongèrent dans la mer. La fée des eaux s'enveloppa avec Francès Ar Morvan dans un large manteau bleu comme le ciel, et disparut, entraînant le joueur de biniou dans ses palais enchantés, tandis

qu'une vague énorme, s'abattant sur les gens de Kerarven, les emportait pour toujours...

... Et parfois, racontent les bonnes vieilles du pays de Bretagne, quand la nuit est descendue sur la terre, que les étoiles brillent à la grande voûte du ciel, et que le croissant de la lune vient éclairer la lande et la plage, le voyageur entend des sons de biniou sur la côte de Saint-Goat-en-Mer. C'est toujours Francès Ar Morvan qui joue de son instrument merveilleux et qui fait danser les ondines dans les palais enchantés de la gracieuse fée des eaux son épouse.



LE JUIF ERRANT

Il y a près de deux mille ans, dans les rues d'une magnifique ville de l'Asie, de Jérusalem, un homme, jeune encore, passait poursuivi par les malédictions de ceux de son peuple. C'était Jésus de Nazareth, fils de Marie. La figure de Jésus ruisselait de sang et de poussière; depuis trois jours il avait souffert toutes les ignominies, toutes les brutalités des soldats romains; depuis trois jours, le sommeil n'était pas venu un seul instant fermer ses beaux yeux

bleus rougis par les larmes; depuis trois jours, une goutte d'eau n'avait pas rafraîchi sa langue brûlante! Et maintenant il marchait courbé sous le poids de la lourde croix de chêne sur laquelle on allait le clouer au mont du Golgotha; il était si faible, sous les ardents rayons du soleil, que par deux fois il était tombé sur la route, et ses bourreaux sans pitié l'avaient battu de lanières et forcé de se relever.

Isaac Ashvérus Laquedem, le riche cordonnier, était, comme tous les Juifs de Jérusalem, sorti devant sa porte pour voir passer Jésus de Nazareth, fils de Marie, celui qui se disait le Roi des Juifs. Un long murmure mêlé de cris d'opprobre arrivait aux oreilles d'Ashvérus.

« Le voici enfin, le Prophète! » s'écria-t-il.

Et le condamné arriva devant la maison du cordonnier.

Voyant un escabeau devant la porte, Jésus de Nazareth s'y laissa tomber, épuisé de lassitude et de douleur. Mais à l'instant Isaac Laquedem le repoussa durement et lui dit :

« Je ne veux point que tu te reposes sur ce siège! Marche au gibet! marche, Roi des Juifs! »

Jésus leva les yeux sur le méchant cordonnier, et, d'une voix tonnante qui fit tressaillir la foule, il s'écria :

« Isaac Ashvérus Laquedem, parce que tu n'as pas eu pitié de mon malheur et de mes souffrances,

tu marcheras sans repos jusqu'à l'anéantissement de toutes choses ! »

Et le Christ s'éloigna, toujours portant la lourde croix de chêne.

Ashvérus était resté immobile, sans voix, comme pétrifié sous la malédiction de Jésus. Mais lorsque le cortège lugubre eut disparu sur la route du Calvaire, Isaac se sentit conduit comme par une force invincible. Il embrassa son vieux père et sa vieille mère, prit un noueux bâton de voyage et quitta sa maison, où jamais plus il ne devait reposer sa tête.

Isaac Laquedem sortit de Jérusalem et s'achemina vers la vallée du Jourdain. Ceux qui le voyaient passer se disaient :

« Quel est donc cet homme étrange qui arrive et disparaît presque aussitôt comme le ferait un lépreux ou un réprouvé ? »

Le soleil avait monté en son midi, puis était descendu vers l'Occident que le Juif maudit ne s'était pas encore un seul moment arrêté. La souffrance était venue; ses jambes alourdies vacillaient sous le poids de son corps, et à chaque instant il semblait au malheureux qu'il allait rouler sur les pierres de la route.

« Voici la nuit qui s'approche, pensa-t-il, je pourrai enfin reposer mes membres endoloris ! »

La forêt était voisine, Ashvérus se coucha sur

la mousse et ferma les yeux. Mais plus vite il dut se relever, tant ses souffrances venaient d'augmenter. Et le misérable Juif s'aperçut de toute l'étendue de son malheur. Il lui faudrait marcher sans repos jusqu'à la consommation des siècles !

« Marche, Ashvérus! marche ! » cria une voix dans la forêt obscure.

Et Isaac continua sa route.

Toute la nuit, il alla par les chemins déserts, les routes sauvages et les étroits sentiers des montagnes; et lorsque, bien loin à l'horizon, le soleil levant commença de lancer ses étincelantes fusées de lumière, Isaac Ashvérus Laquedem se trouva à l'entrée du grand désert d'Arabie. De quelque côté qu'il jetât ses regards, le Juif errant ne vit que sables brûlants, qu'une plaine immense sans un buisson, sans un arbre, sans même la plante la plus humble. Le vent, un vent effroyable, qui passait soulevant des tourbillons de poussière, frappait le malheureux au visage, l'aveuglait et desséchait sa gorge altérée déjà par la longue course. Combien il était à plaindre, le réprouvé!...

Tout à coup, Ashvérus poussa un grand cri de joie. Au loin, à l'horizon presque, se détachaient de noires silhouettes : c'étaient les chameliers du désert qui, en caravane, s'en allaient commercer, échanger leurs marchandises, les denrées de la Judée, contre celles des pays voisins.

Isaac plus vite marcha, et bientôt il les eut rejoints.

« Qui es-tu? lui dirent les chameliers. Qui es-tu, toi qui oses t'aventurer dans ces désertes régions?

— Je suis Ashvérus le maudit!

— Fuis loin de nous, si tu es maudit!

— Je me meurs de soif et de fatigue. Par pitié, laissez-moi rafraîchir mes lèvres à la bouche de vos outres! Et donnez-moi une petite place sur l'un de vos chameaux.

— Bois! » dirent-ils.

Isaac Laquedem saisit avec avidité l'outre qu'on lui offrait, et à longs traits il but cette eau délicieuse qui venait ranimer son corps affaibli. Mais lorsqu'il voulut monter sur le chameau, il n'y put parvenir; les voyageurs eux-mêmes essayèrent de le placer sur la monture : efforts inutiles! Isaac Ashvérus comprit encore que la malédiction du Christ restait pleine et entière, et qu'il n'avait désormais plus rien à espérer.

« Laissez-moi! dit-il aux chameliers. Laissez-moi à mon malheureux sort!

— Marche! marche, Ashvérus! s'écria la voix mystérieuse. »

Et Isaac Laquedem se remit à marcher, tandis que les hommes s'enfuyaient épouvantés.

Après la soif, ce fut la faim, la faim et ses déchirantes tortures, que souffrit le Juif errant.

Il avait franchi le désert et il était entré dans une grande et populeuse cité toute remplie de magnifiques maisons, de temples imposants et de palais de marbre. Et les habitants, voyant Ashvérus le maudit, s'enfuyaient de devant cet être étrange aux vêtements couverts de poussière et à la figure souillée de sueur.

« Un peu de pain! » implora-t-il.

Mais partout on le repoussa.

Ah! s'il avait eu quelque monnaie! Mais non, il n'avait pas même un denier lorsqu'il avait quitté Jérusalem pour entreprendre son éternel voyage!... Cependant il chercha dans la poche de son manteau, et il poussa un cri de bonheur : il venait d'y trouver cinq deniers!

« Du pain! » demanda-t-il en entrant dans la boutique d'un marchand et en faisant sonner sa monnaie.

On lui donna un pain.

« C'est six deniers! » lui dit-on.

Et de nouveau il trouva cinq autres deniers. Le Juif errant devait toujours posséder cinq pièces de monnaie!

Isaac Ashvérus Laquedem dévora le pain qu'il venait d'acheter, et, poussé par la force invincible qui le conduisait, il quitta la ville merveilleuse aux palais de marbre et d'or.

Ainsi marcha longtemps le Juif errant. Lors-

qu'il voulait se reposer, ses souffrances étaient intolérables, la voix mystérieuse lui criait : Marche, marche, Ashvérus! et il reprenait sa course sans but et sans fin!

Un matin, Isaac Laquedem arriva au bord de la mer.

« Enfin, se dit-il, je vais pouvoir me soustraire à mon horrible destin! Je me précipiterai dans les gouffres sans fond de l'Océan et je terminerai ma misérable vie! »

Ashvérus monta sur le rocher le plus élevé et se jeta dans la mer. Les flots s'entr'ouvrirent avec un bruit épouvantable; avec bonheur, Isaac Laquedem se sentit descendre dans les gouffres où sont les baleines gigantesques et les terribles requins. Mais à peine eut-il touché le fond, qu'il remonta avec une vitesse vertigineuse et se retrouva sur les flots agités. La tempête vint avec ses vagues prodigieuses, hautes comme des montagnes, et le Juif errant, sans force contre la mer en furie, fut dix fois et cent fois lancé sur les rochers à pic et les falaises surplombantes. Enfin, une lame plus épouvantable alla le jeter bien loin sur la grève de galets roulés, et la voix cria :

« Ashvérus, marche, marche, sans trêve ni repos! »

Isaac Laquedem reprit sa course à travers le monde, sans souci des montagnes les plus escarpées, des gorges les plus sauvages, des fleuves les plus

impétueux, des océans les plus immenses. Sur terre et sur mer il marchait, et ainsi il traversa de part en part l'Asie et l'Afrique, l'Europe et l'Amérique encore inconnue, et jusqu'aux îles sauvages de l'Océanie. Il vit le monde entier sous tous ses aspects : les déserts inhabités et leurs oasis de verdure; les plaines ensoleillées de l'Italie et de la Grèce; les monts neigeux des Alpes et des Pyrénées; les glaces des pôles; les forêts de pins de la grise Norvège; les bois ombreux de l'Écosse et de la France; les inextricables forêts vierges du nouveau monde. Et puis ce furent des peuples qu'auparavant il n'eût jamais soupçonnés; les uns à peau fine et blanche; d'autres aux yeux obliques et à la figure jaune; puis les nègres aux cheveux crépus; les Arabes de l'Afrique, les Indiens de l'Amérique. Il vécut de leur vie, mangeant des poissons et buvant de l'huile rance avec ceux de la Laponie ou de la Sibérie, des viandes crues avec les Tartares, des mets savoureux avec les Grecs et les Romains.

Cent fois encore, il chercha dans la mort un moyen d'échapper à ses souffrances. Un jour, il se jeta dans un palais embrasé, et les flammes le respectèrent; une autre fois, il s'offrit à la dent des crocodiles et aux griffes acérées des lions, et les terribles animaux s'enfuirent à son approche... Les années et es siècles s'écoulèrent; les hommes mouraient autour de lui; les héros tombaient fauchés par la maladie ou

par les embûches des traîtres; les rois se succédaient sur les trônes; les générations disparaissaient; les empires s'écroulaient; mais Isaac Ashvérus Laquedem le maudit continuait de parcourir les mers et les continents : la mort ne voulait point de lui!

L'éternel voyageur devint ainsi l'homme le plus savant qui fût sur la terre. Il avait vu tant de choses dans sa course sans fin!... Oh! s'il avait pu s'arrêter et écrire le long récit de ses infortunes! Combien étrange eût été cette histoire! et combien véritable!... Mais non, à peine était-il permis au maudit de passer un jour de l'année à se reposer sous quelque toit hospitalier, et il lui fallait aussitôt repartir pour d'autres provinces et pour d'autres pays!...

Isaac Laquedem souffrait, mais il ne se plaignait plus. Il avait compris depuis longtemps la grandeur de sa faute et il en acceptait sans murmure le cruel châtiment. Autant jadis il était orgueilleux et méchant, autant il était maintenant doux et charitable. Sur son passage, il ne laissait que des bénédictions. Pauvres, malheureux, orphelins, mendiants, trouvaient toujours ouverte la bourse d'Ashvérus; ses cinq sous se multipliaient dans sa main, et il donnait aux infortunés que le hasard menait sur sa route.

Lorsque le Juif errant passait par les villes, c'était toujours un grand événement pour les bourgeois. On se pressait dans les rues, on s'empilait aux portes et aux fenêtres pour voir ce grand vieil-

lard plusieurs fois centenaire, à l'épaisse et longue barbe blanchie par les siècles, et qui allait, allait, s'appuyant sur un jeune tronc d'olivier arraché jadis aux coteaux de Judée.

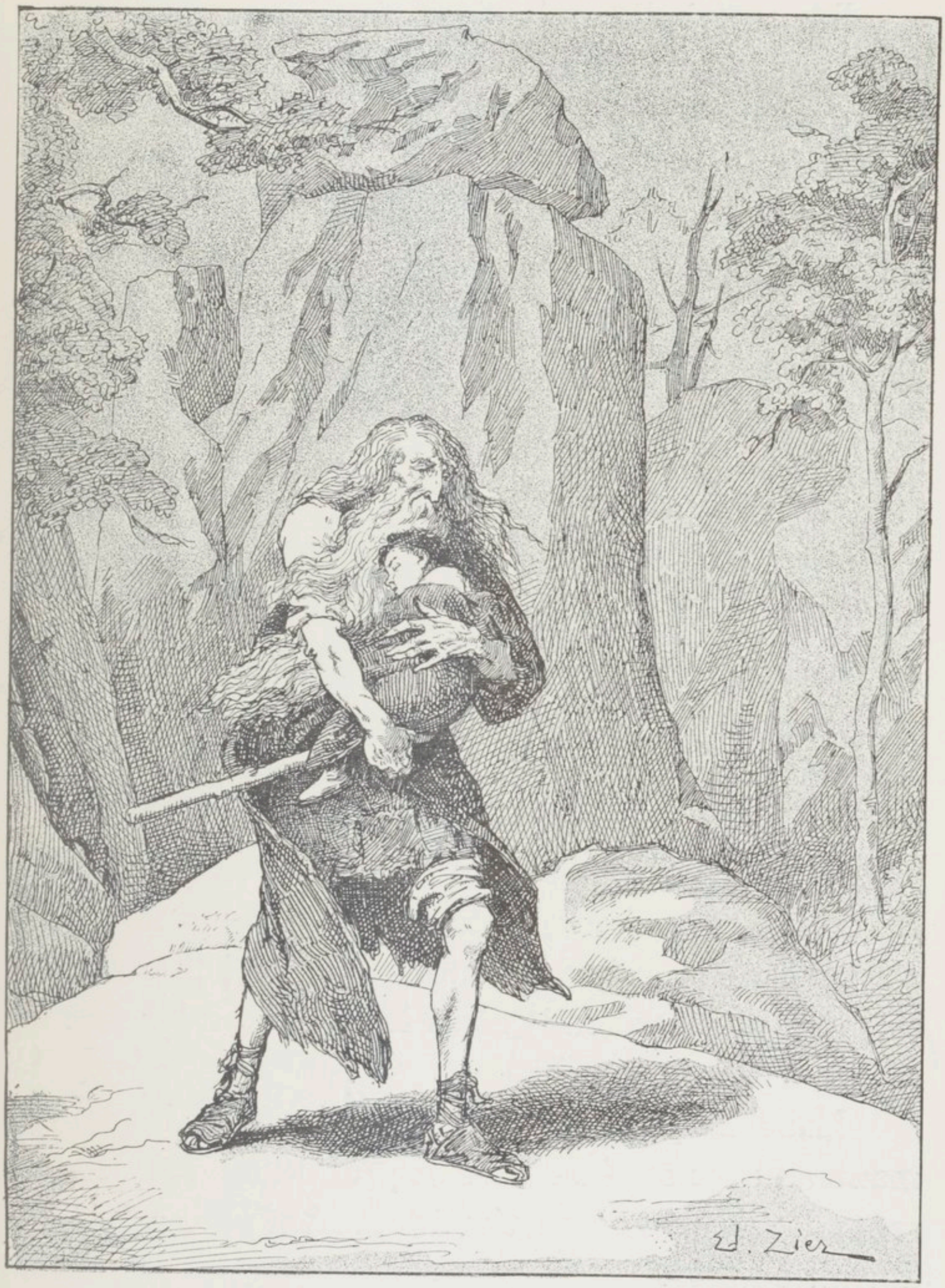
Le Juif errant! Ce nom magique sonnait comme un bruit de cloches!... Et longtemps on gardait le souvenir du malheureux Isaac Laquedem dont la touchante infortune faisait couler les larmes des yeux les plus durs!... On le vit, le voyageur maudit, traverser Rome et Paris, Vienne en Autriche et Berlin, Amsterdam et Bruxelles en Brabant. Trois bourgeois de Bruxelles l'arrêtèrent même au passage;

Jamais ils n'avaient vu
Un homme aussi barbu!

Comme le dit la complainte, qui lors fut écrite sur le Juif errant. C'est même à ces bonnes gens du Brabant que nous devons de savoir au juste l'histoire d'Isaac Laquedem. Mais, quoi qu'ils fissent, ils ne purent décider le malheureux à boire avec eux un verre de cette bonne bière de Bruxelles qu'ils voulaient lui offrir.

« Marche, Ashvérus, marche! » avait dit la voix mystérieuse, et il était reparti.

Isaac continua sa course, et, de Bruxelles, marcha vers l'Allemagne, traversa la Suisse et arriva dans les hautes montagnes de Savoie.



ISAAC LAQUEDEM ENVELOPPA L'ENFANT. (PAGE 54.)

Par une belle nuit d'été, fraîche et parfumée, alors que la lune illuminait de ses clartés fantastiques les grands pins plantés au flanc des monts, le Juif errant passait dans une profonde gorge des Alpes, lorsque des cris ressemblant à des vagissements d'enfant vinrent à frapper son oreille. Il se retourna et aperçut une troupe furieuse de loups entourant un petit être dont ils venaient de dévorer la mère. Isaac Laquedem, n'écoutant que son bon cœur, leva son lourd bâton et, se précipitant sur les bêtes féroces, lutta toute une heure avec eux. Les loups lui firent de cruelles morsures, mais il réussit à les assommer jusqu'au dernier et à sauver l'enfant.

Le Juif errant prit le pauvre garçon dans ses bras et le contempla longtemps en silence.

« Et pourtant, se dit-il, sans mon crime abominable moi aussi j'aurais pu être l'heureux père d'un joli enfant aux grands yeux bleus!... Puisque je n'ai point eu ce bonheur, je te prendrai pour mon fils d'adoption; ta mère est morte, je serai ta seconde mère; et plus tard tu béniras le nom du malheureux Ashvérus le réprouvé. »

Isaac Laquedem enveloppa l'enfant dans son manteau avec toutes sortes de précautions, et, le serrant sur son sein, il marcha doucement pour le laisser dormir en paix.

Le lendemain le Juif errant arriva dans un grand hameau de la Provence, bâti tout près de la mer, au

milieu des orangers, des myrtes et des oliviers. Il alla frapper à la porte d'une petite chaumière de joyeuse mine à moitié enfouie sous les vignes vierges et les clématites. Une bonne vieille vint ouvrir et recula épouvantée.

« Femme, ne crains rien; je suis Isaac Ashvérus Laquedem, le Juif errant.

— Le Juif errant! C'est donc vous ce maudit qui marchez, depuis des siècles, courbé sous la malédiction du Christ?

— Oui, c'est moi!

— Alors, que voulez-vous?

— Tu vois ce petit être, bonne femme; veux-tu en prendre soin et l'élever jusqu'à mon retour?

— Hélas! murmura la vieille, je le voudrais bien, mais je suis si pauvre!... Cependant qu'importe! Cet enfant est si gracieux et si charmant, que j'en prendrai soin comme de mon fils. Je travaillerai davantage, me levant tôt et me couchant tard. Ce sera une bénédiction dans ma triste demeure.

— Tu as bon cœur, s'écria le Juif errant. Eh bien, je veux, non point te rendre riche, mais te donner une honnête aisance. Ouvre ce bahut. »

La vieille femme obéit; Isaac Laquedem plongea la main dans sa poche et en retira cinq sous qu'il jeta dans le grand coffre. Puis il recommença, et puis il continua. Comme il arrivait toujours cinq sous dans la bourse à mesure que le Juif errant en tirait

cinq, ce fut toute la journée une pluie continue de pièces de monnaie qui tomba dans le grand bahut. La bonne vieille restait ébahie, regardant monter et monter encore le tas sans cesse grossissant qui s'empilait au fond du coffre. Et lorsque le soleil fut sur le point de disparaître à l'horizon, Ashvérus embrassa l'enfant et s'en alla en disant :

« Dans quinze ans, je reviendrai. Adieu ! »

Sur la route, Isaac Laquedem ne songea plus qu'au petit être qu'il avait recueilli dans les montagnes de Savoie. Il forma mille projets pour lui, de ces projets que font les pères pour leurs enfants. Et il allait, il allait bien plus vite que par le passé, alors qu'il marchait sans but, tournant autour du globe, ainsi que le fait le bœuf traçant son sillon. C'est qu'il avait hâte de franchir les plaines et les montagnes, les mers et les continents, afin de revoir plus tôt son fils adoptif...

Le Juif errant passait d'un œil indifférent auprès des villes assiégées, des armées en campagne, des flottes s'abîmant sous les ondes. Son fils ! son fils ! c'était sa seule pensée. Son fils ! c'était le mot magique qui ranimait ses jambes engourdies lorsque, fatigué, il se mettait à ralentir sa marche.

Isaac Laquedem marcha si rapidement, qu'au bout de dix ans il était à la maison de la pauvre femme. Et il était temps, car elle venait de mourir comme il franchissait le seuil de la demeure.

Son fils adoptif avait grandi. D'abord, il se recula effrayé en apercevant le nouveau venu; mais quand celui-ci l'eut longuement embrassé, il s'enhardit et se mit à jouer avec le gros bâton d'olivier.

« Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Je suis le Juif errant.

— Ah! c'est donc de vous que grand'mère me parlait chaque jour? N'êtes-vous pas mon père? »

Le Juif errant sentit son cœur se fondre à ce mot. Il embrassa plusieurs fois l'enfant; puis il songea à ce qu'il ferait maintenant de son fils adoptif. Et après y avoir longuement réfléchi, il le prit dans ses bras, et il l'emporta en Italie, dans une forêt des Abruzzes, où vivait un saint ermite de ses amis.

Combien cette course fut pénible pour Ashvérus! Enfin, il parvint à la forêt solitaire où le moine avait établi son ermitage. Le petit garçon pleura bien fort quand il lui fallut se séparer du bon vieillard qu'il nommait son père; mais Isaac Laquedem ne pouvait davantage s'arrêter; la voix était toujours là, criant : Marche, marche, Ashvérus!...

... Dix ans plus tard, le Juif errant revit son enfant; il était grand et robuste, et il faisait l'admiration du pieux solitaire par sa douceur, son obéissance et son amour pour l'étude. Ashvérus lui remit un gros rouleau de parchemin rempli de tous les secrets qu'il avait appris dans le cours de sa longue vie; et, parmi ces secrets confiés au manuscrit, il

en était d'extraordinaires que cherchaient en vain les savants les plus justement renommés.

« Mon fils, dit Ashvérus, lorsque tu auras à fond étudié toutes ces choses, je reviendrai et j'aviserai à la voie qu'il te faudra suivre. Jusque-là, attends! »

Quand le jeune homme en fut arrivé à posséder les secrets précieux du parchemin, Isaac Laquedem le conduisit à Rome. Et bientôt le nouveau venu se fit remarquer parmi les docteurs les plus savants, qui, auprès de lui, n'étaient que de vulgaires écoliers...

Comme Ashvérus arrivait, un jour, dans une ville lointaine, par delà l'Océan, un étranger lui dit que son fils adoptif venait d'être choisi par les évêques et les cardinaux pour remplacer, sur la chaire de saint Pierre, le pape défunt.

Isaac Laquedem marchait péniblement. A peine si ses jambes usées pouvaient encore le porter. Mais que lui importait de souffrir! Il traversa le vaste Océan, et il arriva dans la ville de Rome.

Les cloches des basiliques, des églises et des couvents sonnaient à toute volée; jamais leur chant n'avait été si joyeux. Ashvérus s'avança à travers une foule immense qui remplissait les rues et se dirigeait vers le palais des papes.

« Quelle fête célèbre-t-on? demanda-t-il.

— Hé! vieillard, lui répondit-on, ne savez-

vous point que notre seigneur le pape se montre pour la première fois au peuple assemblé?

— Mais n'y a-t-il pas des années qu'il fut élu par les évêques et les cardinaux?

— Non pas. Hier seulement. »

Isaac Laquedem resta songeur. Pourtant, c'était au fond de l'Amérique qu'il avait appris l'élévation de son enfant adoptif à la dignité pontificale!... Et, réfléchissant longuement, il se rappela que depuis son départ le soleil ne s'était couché qu'une seule fois : le Juif errant avait été prévenu par un génie ou par un ange; il avait franchi en un jour l'Océan, la France et l'Italie!...

Ashvérus fut entraîné par la foule toujours grossissante et porté jusqu'au palais où maintenant son fils régnait. Des acclamations enthousiastes retentirent; les cloches sonnèrent plus joyeuses; le Juif errant releva sa tête blanchie, et devant lui parut le nouveau pape, au milieu d'une suite imposante de prélats revêtus d'ornements magnifiques.

Comme le cortège allait passer, Ashvérus le maudit se recula. Mais tout à coup il tressaillit. Une main venait de se poser sur son épaule.

« Isaac Laquedem, mon père, je vous bénis! » dit une voix douce.

Le Juif errant releva sa grande taille voûtée, tandis que son fils l'embrassait tendrement.

« Ah! mon enfant! murmura l'heureux vieillard.

— Mon père, je vous bénis! répéta le pape. D'un malheureux orphelin vous avez fait le plus élevé en dignité parmi les hommes! Soyez béni!...

— Béni! Oh! non, mon crime est trop grand!

— Isaac Ashvérus Laquedem, l'heure de ton repos approche. Dieu a pris en pitié tes souffrances; il a vu d'un œil favorable le bien que partout tu as semé sur ta route; il a écouté mes prières. En son nom, je te dis: Marche, Ashvérus, marche! mais seulement jusqu'au jour où les hommes seront égaux, où la sainte fraternité humaine règnera sur la terre qu'éclairera l'ardent flambeau de la liberté! »

Quand le Juif errant voulut répondre à son fils, le cortège avait disparu.

Ashvérus reprit son noueux bâton de pèlerin et recommença son voyage. Mais combien il allait lentement! Sa barbe blanche tombait jusqu'à terre; ses genoux s'entre-choquaient; son bâton butait à chaque pierre de la route.

Le Juif errant revit les Alpes neigeuses, il remonta le long des rives agrestes du Rhin, et ainsi il parvint jusqu'auprès de la ville de Mayence.

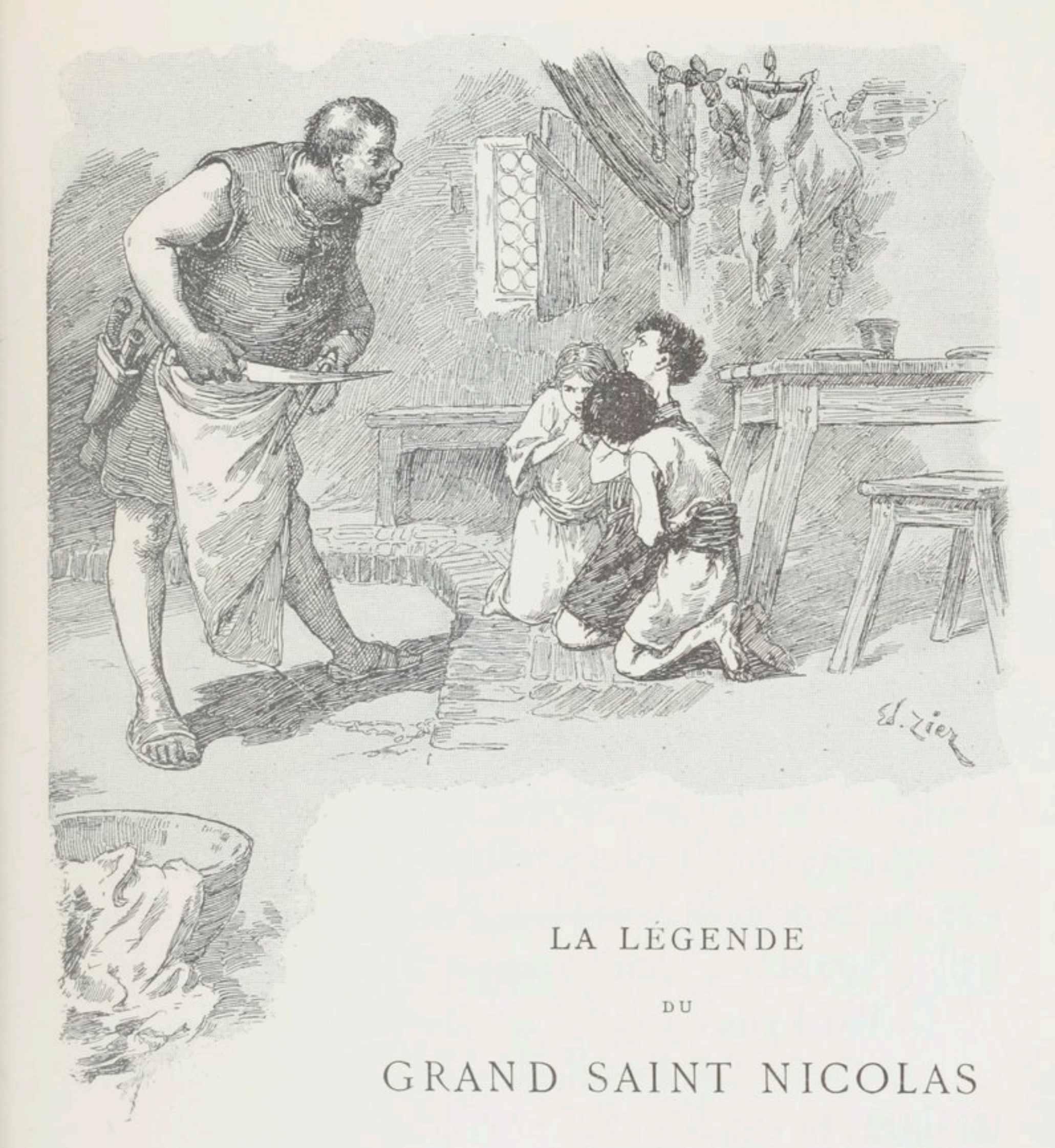
Épuisé de fatigue, le malheureux s'affaissa et s'endormit dans une profonde caverne; pour la première fois depuis dix-huit siècles, il put reposer son corps exténué. Il dormit longtemps. Et lorsqu'il se réveilla, une ère nouvelle venait de s'ouvrir pour le monde. La Révolution française était victorieuse; le

drapeau aux trois couleurs se montrait par toute l'Europe comme un signe rédempteur. Ashvérus, ouvrant les yeux, entrevit dans le lointain brumeux des cohortes de soldats se répandant fièrement par les plaines de l'Allemagne.

« Vive la France ! criaient-ils. Tous les hommes sont égaux et ils sont frères ! »

Isaac Laquedem, le Juif errant, tomba à genoux, leva les mains vers les guerriers et les bénit.

Puis, comme il restait prosterné, un son de cloches lointain vint à ses oreilles ainsi qu'au jour où il avait revu son fils à Rome ; le son des cloches s'éleva, s'éleva, monta à des hauteurs inconnues et soudain cessa. Le Juif errant tomba sans vie. Jésus de Nazareth lui avait pardonné.



LA LÉGENDE
DU
GRAND SAINT NICOLAS

Au penchant de la colline couronnée de grands chênes, s'élevait la maison de la veuve, avec ses fenêtres basses, sa porte mal jointe, et son toit de chaume où poussaient les orpins aux fleurs jaunes et les grandes fougères aux feuilles dentelées ainsi que des plumes. La pauvre femme avait perdu son

mari et restait avec ses trois enfants, une charmante petite fille et deux jolis garçons qui faisaient tout son bonheur sur la terre. Tandis que la mère filait sa quenouille, les petits s'en allaient ramasser les épis échappés aux moissonneurs, ou bien, l'hiver, faire des fagots de bois mort dans la forêt.

Un soir, la petite fille et ses deux frères étaient descendus dans la vallée et avaient suivi une troupe de javeleurs en ce moment occupés à lier en grosses gerbes l'avoine et le froment qu'ils avaient fauchés la veille. Tout en glanant, la nuit arriva. Lorsque les enfants voulurent reprendre le chemin de la chaumière, ils ne purent le retrouver et ils s'égarèrent. Longtemps ils marchèrent en pleurant. Enfin, ils aperçurent une lumière brillant dans le lointain. Ils s'avancèrent et se trouvèrent devant une maison de belle apparence. L'aîné frappa à la porte.

« Pan! pan!

— Qui est là? demanda une grosse voix à l'intérieur.

— Nous sommes trois enfants égarés dans la forêt. Ouvrez-nous, pour l'amour du bon Dieu! »

La porte s'ouvrit et un homme se montra.

« Entrez, dit-il. Vous devez avoir faim! Mangez et buvez.

— Mais notre mère qui nous attend!

— Qu'importe! Je vous reconduirai aussitôt que vous serez rassasiés! »

Les enfants mangèrent avec appétit. Puis ils remercièrent leur hôte et voulurent retourner auprès de leur mère.

« Non, non! s'écria l'homme, qui était un boucher. Jamais votre mère ne vous reverra!

— Et... pourquoi?

— Je n'ai plus de viande à la maison, je vais vous tuer! »

Les pauvres malheureux se jetèrent aux genoux du boucher, mais le méchant homme prit son grand couteau et il les tua.

Ceci fait, il les coupa en morceaux et les mit dans son saloir...

La veuve, ce soir-là, attendit en vain ses enfants. Elle les chercha de partout, par les champs et par la vallée, par la colline et par la forêt. Hélas! elle ne les revit point, et elle dut passer ses jours et ses nuits à les pleurer, pensant que quelque bête féroce les avait dévorés...

Au bout de sept ans, le grand saint Nicolas vint à passer par la forêt. Nicolas était un pieux évêque qui, par-dessus tout, aimait les enfants sages et dociles. Mais comme aussi ils le respectaient et le chérissaient! Dès qu'il sortait par les rues de la ville, dès qu'il entrait dans un village, c'était une foule de petits êtres qui le suivaient : marmots aux grands yeux bleus, petites filles aux boucles blondes, et garçons déjà grands et gaillards, qui se permettaient

de le tutoyer ou de le tirer par son manteau en lui demandant des bonbons et des friandises!

Le grand saint Nicolas était fatigué par la longue course qu'il venait de faire. Aussi alla-t-il frapper à la porte du boucher :

« Pan! pan! » fit-il.

L'homme ouvrit et reçut le voyageur avec beaucoup d'empressement.

« Que voulez-vous pour votre souper? demanda-t-il.

— Qu'as-tu à me servir?

— Poulet ou jambon, veau froid ou canard!

— Je ne veux ni poulet ni jambon, ni veau froid ni canard. Donne-moi de ce que tu tiens caché en ton saloir. »

En entendant ces mots, le boucher eut peur et il voulut s'enfuir.

« Non, boucher; ne t'en va pas de ta maison, lui dit le saint; mais conduis-moi dans ta cave. »

L'homme, plus mort que vif, mena le pieux évêque auprès du saloir.

Le grand saint Nicolas posa trois doigts sur le bord et appela les enfants par leurs noms. O prodige! la petite fille et ses frères se levèrent vivants, frais et roses comme s'ils venaient de s'éveiller.

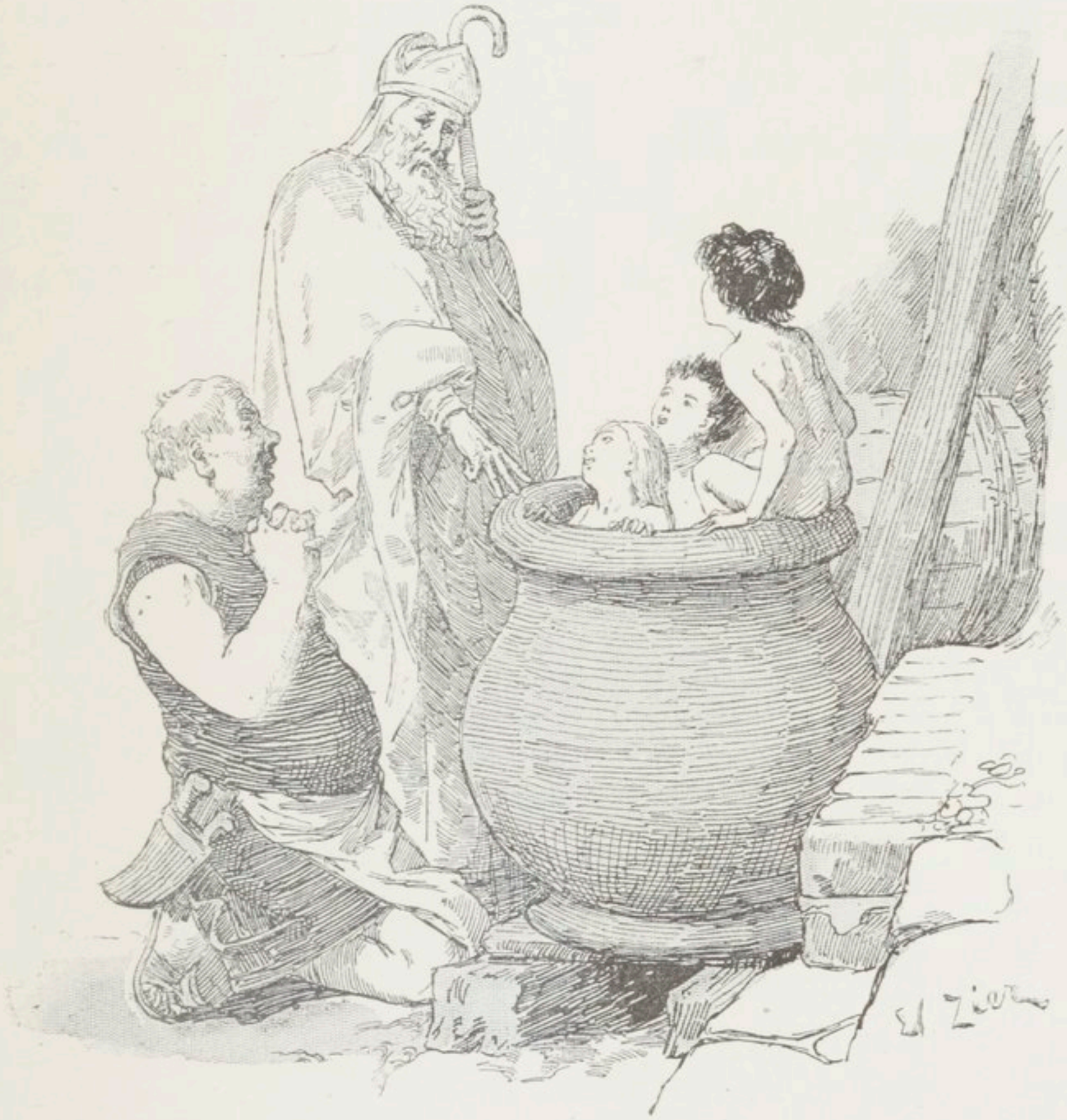
S'étirant les bras et se frottant les yeux, l'aîné dit :

« Grand saint Nicolas, j'ai bien dormi!

— Et moi aussi! dit le cadet.

— Je croyais être en Paradis! » ajouta leur sœur.

Le boucher s'était jeté aux genoux de l'évêque.



« Je te pardonne! lui dit saint Nicolas. Hâte-toi de reconduire ces petits à leur mère!... »

Et c'est, dit-on, depuis ce temps que le grand saint Nicolas est le patron des enfants sages et soumis, aimables et laborieux, comme tous vous devez l'être, n'est-ce pas, mes petits amis?

... Cette histoire est bien vieille, mais elle se conte toujours aux longues veillées d'hiver, quand la famille est assise autour des bûches étincelantes, et que la voix chevrotante de la grand'mère se mêle au ronronnement des rouets et au cri-cri saccadé du grillon caché entre les briques noircies. Parfois encore, les petites filles la répètent dans leurs folles rondes. C'est toujours la légende du grand saint Nicolas, et la voici telle que la chantent les enfants du nord de la France :

Il était trois petits enfants,
Qui s'en allaient glaner aux champs.
. . . . . .
S'en vont un soir chez un boucher :
« Boucher, voudrais-tu nous loger?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Y a d'la place assurément. »

Ils n'étaient pas si tôt entrés,
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas, au bout d' sept ans,
Saint Nicolas vint dans ce champ.
Il s'en alla chez le boucher :
« Boucher, voudrais-tu me loger?

— Entrez, entrez, saint Nicolas,
Y a d'la place, il n'en manqu' pas. »

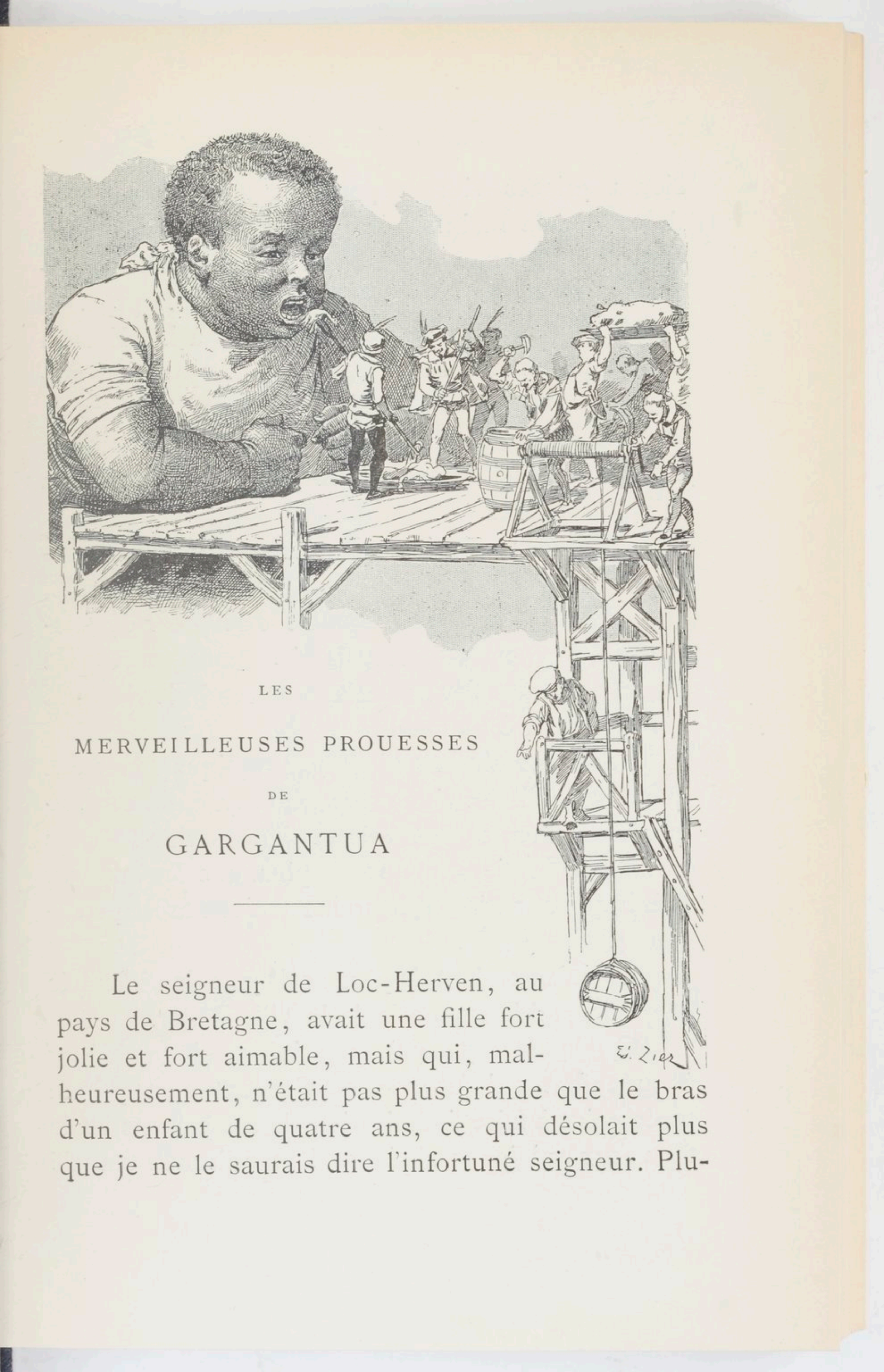
Il n'était pas si tôt entré,
Qu'il a demandé à souper.

« Voulez-vous un morceau d'jambon ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon !
— Voulez-vous un morceau de veau ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau !

Du p'tit salé je veux avoir,
Qu'y a sept ans qu'est dans l'saloir ! »
Quand le boucher entendit c'la,
Hors de sa porte il s'enfuya (*s'enfuit*).

« Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu te pardonn'ra. »
Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir.

Le premier dit : « J'ai bien dormi ! »
Le second dit : « Et moi aussi ! »
Et le troisième répondit :
« Je croyais être en Paradis. »



LES

MERVEILLEUSES PROUESSES

DE

GARGANTUA

Le seigneur de Loc-Herven, au pays de Bretagne, avait une fille fort jolie et fort aimable, mais qui, malheureusement, n'était pas plus grande que le bras d'un enfant de quatre ans, ce qui désolait plus que je ne le saurais dire l'infortuné seigneur. Plu-

sieurs princes vinrent pourtant au château pour demander la main de la jeune fille; mais à peine avaient-ils aperçu la princesse naine qu'ils remontaient à cheval et s'en retournaient en leur pays.

Un jour pourtant, on vit arriver à Loc-Herven une suite nombreuse de cavaliers, de pages et d'écuyers accompagnant leur jeune maître, le comte de la Ville-Roger, en Pléhérel, qui, par une étrange coïncidence, se trouvait n'être pas plus grand que la fille du seigneur.

« Je viens, dit-il, demander votre fille en mariage.

— Ah! mon Dieu! répondit le seigneur de Loc-Herven, je vous la donnerais bien, mais vous feriez un ménage de nains, et cela vous rendrait ridicules par le pays de Bretagne. »

Le comte de la Ville-Roger répliqua fièrement que, bien qu'il fût d'une race dégénérée, il avait jusqu'alors vaincu en tournois et champs clos les plus vaillants chevaliers, et que, de plus, une fée lui avait prédit que son fils serait un héros d'une taille prodigieuse.

Ce qu'entendant, le père ne fit plus de difficultés et maria sa fille au comte de la Ville-Roger.

Quelque temps après, la princesse donna le jour à un enfant qui fut nommé Gargantua et qui ne tarda point à faire l'admiration de ses parents et de tous ceux qui l'approchaient. Il grandit avec tant de

rapidité, qu'à l'âge de quatre ans, il dépassait de la tête le fameux duc de Plévenon, le plus grand chevalier du pays de Tréguier. Mais si la taille de Gargantua était extraordinaire, il n'en était pas de même de sa force : un enfant l'eût fait tomber en le poussant du petit doigt! Aussi son père en était-il bien marri.

Un matin que la comtesse était à se promener sur le bord de la mer, elle aperçut une sirène que le flot en se découvrant avait laissée à sec. La pauvre femme en eut d'abord grand'peur et prit la fuite. Mais s'étant retournée, et voyant toujours cette étrange créature immobile à la même place, elle revint sur ses pas et se mit à la considérer d'assez près. Lors la sirène lui dit :

« Par pitié, noble dame de la Ville-Roger, venez à mon secours et ne me laissez point mourir ici! N'ayez pas de crainte, je n'ai jamais fait de mal à personne. Bien au contraire, par mes douces chansons, j'avertis les matelots de la présence des écueils. »

La comtesse de la Ville-Roger avait l'âme bonne et charitable. Elle vint au secours de la sirène et l'aida à regagner le flot. Alors celle-ci lui dit encore :

« Que voulez-vous que je fasse maintenant pour vous être agréable? Je suis puissante; demandez-moi quelque chose de possible, et vous serez satisfaite.

— Eh bien! j'ai un fils d'une taille extraordinaire, mais d'une faiblesse extrême : faites qu'il devienne le plus fort d'entre les hommes. »

La sirène plongea dans la mer, et peu après en revint portant une conque remplie d'une liqueur blanche semblable à du lait.

« Vous donnerez ceci à boire à votre enfant, dit-elle, et il sera si robuste que son nom deviendra illustre et se conservera jusqu'à la fin des siècles. »

Ayant ainsi parlé, la sirène replongea dans le flot et s'en alla jouer avec ses compagnes qui l'attendaient bien loin dans la haute mer.

A son retour au château, la comtesse de la Ville-Roger n'osa pas faire prendre le breuvage à son fils avant d'en avoir fait l'essai. Elle en donna donc à un chat, et, ne remarquant sur cet animal aucun effet qui pût l'inquiéter, elle donna le reste du philtre à son enfant.

Gargantua et le chat ressentirent bientôt l'influence de la liqueur magique. Le chat, Raunou, devint si grand et si fort qu'il fallut l'attacher à un rocher avec une énorme chaîne de fer. Quant à Gargantua, dès l'âge de cinq ans, il brisait avec ses mains sept fers à cheval réunis, et il jouait aux osselets avec de gros blocs de granit qu'il allait chercher dans la montagne.

Sa taille devint prodigieuse, et bientôt elle dépassa celle des plus grands arbres de la forêt.

Son appétit, il faut le dire, était égal à sa force. Le comte de la Ville-Roger, père de Gargantua, dut songer à lui donner un corps spécial de valets et de cuisiniers chargés de veiller à sa nourriture. Ils étaient en tout cinquante-six ainsi partagés : quatorze chasseurs, quatorze valets de cuisine, quatorze autres munis de pelles et de fourches se relayant pour le nourrir, et quatorze pour soulever jusqu'à sa bouche les pleins tonneaux de cidre qu'il avalait d'un seul trait. Et comme c'était merveille de voir à ses repas le géant Gargantua!

Lorsque Gargantua eut sept ans, il dit à son père et à sa mère qu'il voulait faire son tour de France, ainsi qu'en avaient coutume en ce temps les héros et les chevaliers. Des marchands flamands étant passés sur ces entrefaites, le seigneur de la Ville-Roger acheta tout ce qu'ils avaient de drap et d'étoffes, et pendant six mois les tailleurs de Bretagne s'occupèrent à faire un vêtement convenable au jeune héros du Pléhérel. Gargantua s'en revêtit, alla se regarder dans la mer, car il ne pouvait songer à le faire dans un miroir, et il demanda à son père de lui donner une canne de voyage.

« Ah! mon pauvre Gargantua, où veux-tu que j'en prenne une assez grande pour toi?

— Vous savez pourtant bien que je ne puis m'en passer : une canne donne une contenance et peut servir à se défendre.

— Sais-tu ce qu'il te faut faire? Va dans la forêt et prends l'un des arbres de l'avenue.

— Bien dit, mon père! Ainsi je ferai. »

Il alla dans l'avenue, et, ayant choisi un beau chêne bien droit, il l'arracha, et avec les mains il en cassa les branches. Puis il revint au château, tenant une canne grosse pour le moins comme un mât de navire.

« C'est mon plus beau chêne que tu as pris là! dit le comte de la Ville-Roger.

— Oui, mon père; comme je suis de grande taille, il me fallait une canne extraordinaire. »

Lors Gargantua partit. Et partout sur son passage les bonnes gens sortaient de leurs maisons et de leurs chaumières et couraient après lui pour le voir. Ils lui criaient :

« Comment vous nommez-vous, grand enfant?

— Ne m'appelez pas enfant, répondait Gargantua, ou je vous assomme avec ma canne! »

En arrivant à Dinan, il trouva chacun dans la désolation. Depuis un mois, le temps était si calme que les moulins n'avaient pu tourner et qu'il ne restait plus de farine pour faire le pain.

Gargantua eut pitié de la détresse des pauvres gens. Il se mit à souffler dans ses doigts, comme s'il eût eu les mains gelées, et l'air s'échappa si violemment de sa bouche que tous les moulins du pays

tournèrent et virèrent si vite et si vite que c'en était merveille.

Pour l'en récompenser, les gens de Dinan lui apportèrent une pleine charretée de pièces d'or et d'argent.

« Que voulez-vous que je fasse de ceci? leur dit Gargantua. Remportez tout cet or et donnez-moi à manger et à boire! »

Ah! mes amis, quel superbe repas il fit ce jour-là, le fils du seigneur de la Ville-Roger! Et il fallait voir toute la ville attroupée sur la place publique et regardant curieusement le héros dévorer des moutons comme si ce n'eussent été que simples pattes de grenouilles!...

Lorsqu'il eut bien dîné, Gargantua prit congé des bourgeois et quitta la ville.

Il allait maintenant avec une vitesse prodigieuse. D'une enjambée il franchissait dix lieues de pays, rivières et forêts, plaines et montagnes; mais de temps à autre il se heurtait à quelque clocher, et alors du coup l'église était jetée à bas!

Le soir venu, le géant coucha dans une profonde vallée des Pyrénées, tout près de l'Espagne. A son réveil, il trouva près de lui des blocs de rochers qui lui semblèrent d'une pierre plus jolie que le granit de Bretagne.

« Si je les emportais! » pensa-t-il.

Il en remplit ses poches et reprit le chemin de son pays.

Comme les tailleurs qui avaient cousu ses hauts-de-chausses et son pourpoint n'avaient aucunement songé à employer de forts câbles au lieu de fil fin, les poches de Gargantua se décousirent lorsqu'il passait dans la lande de Karnac. Les dix mille rochers tombèrent sur le sol et formèrent ces magnifiques alignements de pierres brutes qu'aujourd'hui encore on admire à Karnac, parmi les grandes fougères, les ajoncs dorés et les bruyères en fleurs.

Gargantua fut grandement dépité, comme bien on le pense, lorsqu'en arrivant non loin du château de la Ville-Roger, il s'aperçut de sa mésaventure.

« Au diable! s'écria-t-il; je m'en vais faire le tour du monde. J'irai toujours droit devant moi, et si la terre est ronde, comme on le dit, j'arriverai bien à rentrer au pays de Bretagne! »

Mais pourtant, il lui vint une réflexion qui l'inquiéta. Comment franchirait-il sans se noyer les mers et les océans?

« J'irai sur un vaisseau! » se dit-il.

Il alla par tous les ports de la côte et ne put trouver un navire assez grand pour le porter. Le géant se trouva donc obligé d'en construire un pour son usage particulier.

La baie de la Fresnaye, dans la haute Bretagne, était alors une immense forêt. Gargantua arracha

POUR SE DISTRAIRE, IL SE MIT A JOUER AU PALET. (PAGE 81.)

tous les arbres, hêtres, chênes et sapins, et il se fit construire un vaisseau si vaste que jamais on n'avait vu son pareil. Il jaugeait plus de cent mille tonneaux, et sa mâture était à l'avenant : dans chaque mât, étaient deux ou trois villes placées sur les hunes, et dans les poulies il y avait des auberges. Quand un matelot montait dans les perroquets, il faisait un voyage si long qu'en descendant il avait la barbe grise. Dans le haut de la flèche de cacatois, était installé un débit de tabac, et celui qui le tenait y fit sa fortune !

Ainsi Gargantua s'embarqua sur l'Océan et fit plusieurs fois le tour de la terre.

Un jour qu'il faisait mauvais temps, le vaisseau démâta de son grand mât, et comme à bord il n'y en avait pas de rechange, Gargantua se mit debout pour servir de grand mât.

Mais le géant se fatigua de rester en cette position et de porter toute la voilure ; il décida de quitter la vie de marin et de reprendre ses voyages sur terre. Ayant débarqué à Plévenon, il donna un coup de pied dans le vaisseau et l'envoya sur la côte. De ses débris, les gens des villages voisins firent du feu pendant trois cents ans.

Lorsque le héros arriva au château de la Ville-Roger, il eut une grande douleur. Le comte et la comtesse étaient morts depuis tantôt cinquante ans sans avoir revu leur fils. Gargantua s'assit sur une

montagne et pleura longtemps. Quand il se fut un peu remis le cœur, il vit que ses larmes avaient donné naissance à quantité de ruisseaux et de rivières qui maintenant inondaient le pays. Il s'essuya les yeux et, pour se distraire, se mit à jouer au palet avec les collines qui lui tombaient sous la main. Les collines, lancées par sa main puissante, s'en allèrent rouler jusque dans la Manche et formèrent ces longues bandes d'écueils qu'on nomma plus tard les rochers du Calvados.

Gargantua se fatigua fort à ce jeu. Il s'endormit dans une grande forêt sans souci de la pluie et du vent. Il y resta trois ans.

« Que vais-je faire ? se demanda-il, en ouvrant les yeux. Je pars pour Jersey et j'y déjeunerai, car je me sens un appétit épouvantable! »

Comme la Manche est peu profonde, le géant n'eut qu'à relever ses hauts-de-chausses pour ne point mouiller ses vêtements, et il traversa la mer à gué.

Les gens de Jersey firent fête à l'étranger et l'acclamèrent de leurs hourrahs.

« Bien merci, amis! leur dit le héros. Avez-vous quelque chose à me mettre sous la dent ? »

On s'empressa d'apporter des poulets, des agneaux, des veaux et des bœufs, et on en fit un grand tas au bord de la mer.

« Est-ce assez ? lui demanda-t-on.

— Non, non, les amis! donnez-moi tout ce que vous avez dans l'île. »

Les pauvres gens ne riaient plus!

« N'avez-vous plus rien à me donner? dit-il lorsqu'il eut dévoré toutes les provisions.

— Hélas, non, monseigneur! murmurèrent les malheureux.

— Vous ne me reverrez jamais ici! jura Gargantua. On y meurt de soif et de faim.

— Ainsi soit-il! » pensèrent ses hôtes.

Le terrible mangeur les quitta, releva ses chausses et reprit le chemin de la Bretagne.

« Je ne sais ce que j'ai avalé, dit-il à moitié chemin; je me sens une fièvre ardente et une soif dévorante... L'ennuyeux, c'est que je sois en pleine mer! Tant pis, buvons de l'eau salée! »

Et le voilà se baissant et buvant à longs traits les eaux de la mer. Ces eaux, se déplaçant par l'aspiration du géant, formèrent un courant si fort qu'elles entraînèrent dans le gouffre une flotte anglaise qui croisait dans ces parages; et, sans que Gargantua s'en aperçût, cette flotte disparut dans ses entrailles.

Cependant il crut seulement sentir un poisson lui érailler le gosier.

« Bah! dit-il, c'est une crevette! »

Mais soudain, en proie à de nouvelles douleurs, il se crut à son dernier jour. Il lui sembla que des crochets de fer lui déchiraient l'estomac, et bientôt il

sentit un bouleversement intérieur accompagné de bruits sourds, qui l'effrayèrent au point de lui faire presser sa marche vers le continent, où il espérait consulter son médecin. Les douleurs prirent de nouvelles forces et le bruit intérieur devint plus terrible.

« Eh! dit le géant, ne dirait-on pas que je porte la destruction du globe, le bombardement de l'univers? »

Comme bien vous le pensez, tout ceci était produit par la flotte, composée de corvettes, frégates, avisos, bricks et vaisseaux à trois batteries, que le courant avait entraînés dans les profondeurs du gosier du géant.

Le vaisseau-amiral, surpris d'abord, avait passé le premier ; la flotte entière avait suivi.

Ne comprenant rien comme de juste à l'obscurité qui les environnait, les officiers firent allumer les lampes et consultèrent la boussole. L'aiguille aimantée, tournant en tous sens, leur devint inutile.

« Qu'on tire le canon d'alarme! » commanda l'amiral.

A l'instant, il lui fut répondu par la flotte entière.

« Où sommes-nous donc? disaient les officiers avec douleur. Tirons jusqu'à ce que les quintaux de poudre de la Sainte-Barbe en soient épuisés.

— Tirons à boulets! ajouta un autre.

— Allez! dit l'amiral. »

L'ordre fut exécuté, et les bordées se croisèrent.

Matelots, gabiers, timoniers, quartiers-maîtres, officiers, seconds, capitaines, tombaient sur les ponts. La confusion était partout dans la flotte, lorsque Gargantua, en proie au désespoir, épuisé, hors d'haleine, arriva enfin à Saint-Malo. Tombant aux pieds du médecin, son ami, il lui dit :

« Je suis mort, si tu ne viens à mon secours! »

Le médecin, surpris du vacarme qu'il entendait, lui administra cinquante tonnes de sirop d'ipécacuanha. Le remède eut un effet immédiat, et notre géant évacua la flotte anglaise dans un piteux état : mâts brisés, sabords emportés, ancres perdues, et faisant eau de toute part. On assure que l'amiral, confus de cette mésaventure, n'osa plus revenir en Angleterre. Il aborda en Afrique avec son équipage, brûla ses vaisseaux et fonda une grande ville.

Gargantua resta six mois entre la vie et la mort. Mais sa forte constitution et les bons soins du médecin aidant, il se rétablit.

On était alors au printemps. Gargantua réfléchit longuement à ce qu'il ferait et décida qu'il pourrait bien prendre ses quartiers d'été sur les rives enchantées de la rivière de Rance et coucher à la belle étoile pendant les deux saisons qui s'annonçaient devoir être tempérées.

Ainsi il fit. Lorsqu'il avait bien mangé et bien bu, il prenait son amusement à voir flotter les nuages blancs, bleus ou rouges qui parsemaient le ciel. Il

s'étendait alors nonchalamment sur la grève, ôtait ses chaussures et laissait les lames se briser sur ses larges pieds. Souvent il prenait plaisir à voir les homards, les crabes, les poings-clos et les bigorneaux se jouer entre ses doigts et poursuivre de leurs longs ciseaux les petits poissons qui jouaient à cache-cache sous ses ongles, en se moquant des cornes qu'on leur présentait.

Pour la première fois, Gargantua songea à se marier. Mais qui épouserait-il? Il avait vu des jeunes filles de tous les pays, mais jamais il n'en avait trouvé une à son goût. Cette pensée le rendit tout triste. Dans son dépit, il allongea les jambes avec une telle force qu'il renversa une barque qui voguait sur les eaux de la Rance. Sans un petit cri sorti de cette barque, notre géant ne se fût pas aperçu de cet événement. Surpris, étonné, il jeta un regard à la surface de l'eau et il vit un petit être qui luttait désespérément contre le courant qui l'emportait vers la mer. Gargantua, saisi de compassion, plongea ses larges mains dans la Rance et en retira quelque chose de gracieux : un petit rien drapé dans de longues gazes roses qui lui seyaient à ravir.

« Qu'est-ce que cela? dit le géant, examinant attentivement cette petite forme humaine; jamais je n'ai rien vu de plus beau ! »

Il se demandait donc ce que ce pouvait être, un ange du ciel ou une créature de la terre. Ce n'était

ni l'un ni l'autre. C'était un génie, une de ces charmantes fées des eaux qui, sous certains clairs de lune, viennent se mirer dans les fontaines tout en passant un peigne d'or fin dans leur blonde chevelure.

La jolie fée, en ouvrant ses yeux bleus, regarda Gargantua avec surprise ; puis, s'enhardissant petit à petit, elle se mit à sauter sur ses doigts et à danser dans sa main. Le géant, émerveillé de la beauté de l'ondine et oubliant que sa pensée se traduisait par un bruit aussi éclatant que celui du cor du paladin Roland, pensa tout haut :

« Ho ! ho ! voici bien ma femme ! C'est dommage qu'elle soit si petite. »

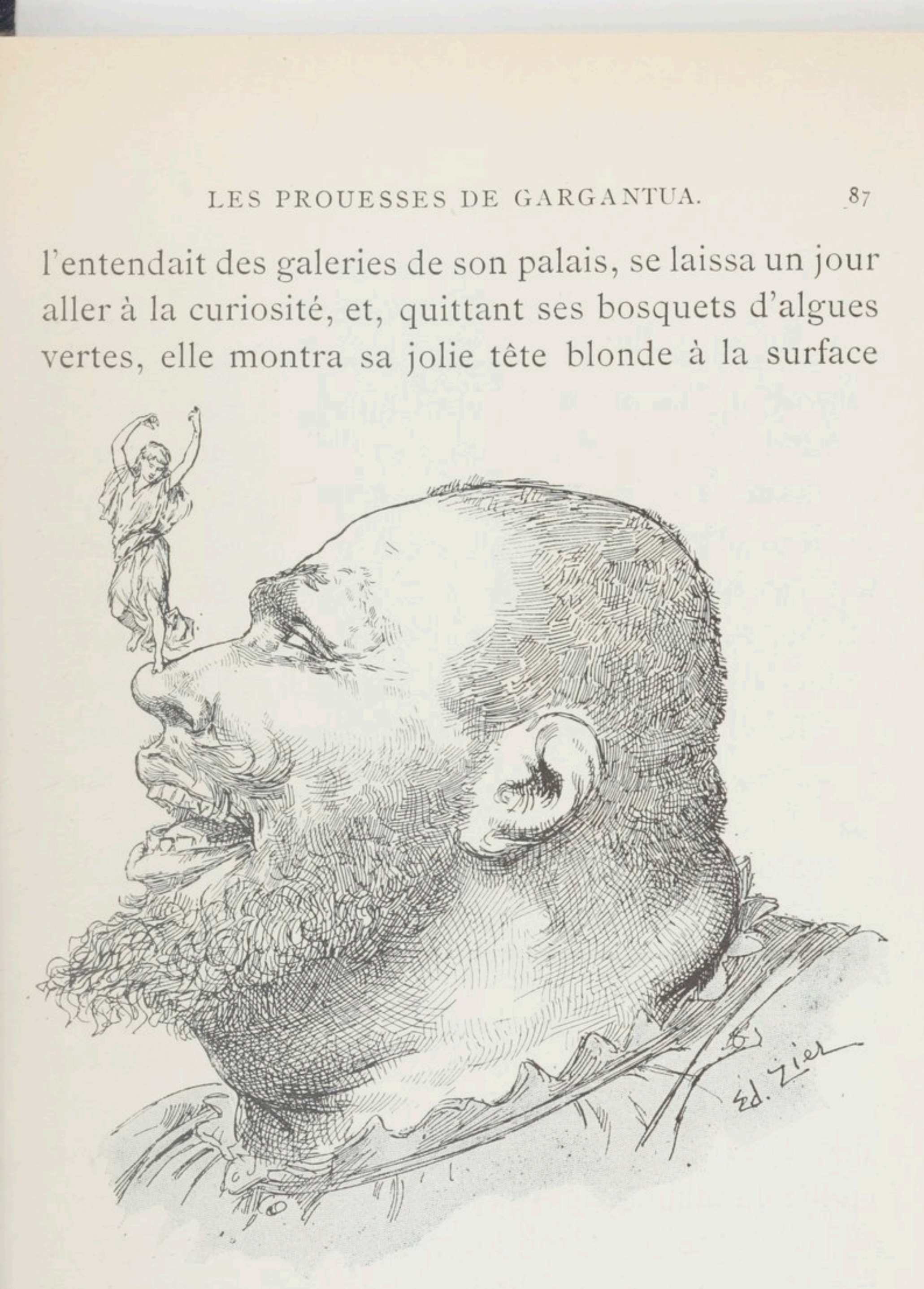
Et Gargantua, relevant sa main droite, voulut caresser l'ondine en lui adressant de douces paroles.

Mais sa voix, qui couvrait le bruit du tonnerre, effraya la fée qui, déployant ses ailes de velours, s'enfuit parmi les nymphéas et les roseaux, et disparut au fond des ondes.

Ne la voyant plus, Gargantua poussa des cris épouvantables qui glacèrent de terreur les pauvres gens de toute la Bretagne. Peines inutiles, l'ondine resta cachée dans son obscure retraite.

Alors, le géant ne quitta plus les bords de la Rance. Chaque matin il vint s'asseoir auprès de la rivière. En adoucissant sa voix, il appelait la fée avec de douces paroles, la suppliant d'écouter ses plaintes et de revenir jouer à ses côtés. La jolie ondine, qui

l'entendait des galeries de son palais, se laissa un jour aller à la curiosité, et, quittant ses bosquets d'algues vertes, elle montra sa jolie tête blonde à la surface



des eaux. Gargantua l'entretint longuement et lui raconta les aventures merveilleuses qui lui étaient arrivées depuis sa naissance. La fée l'écouta avec plaisir, et depuis elle revint chaque matin s'entretenir avec lui.

Un siècle s'écoula en douces causeries. Puis le géant épousa l'ondine et ils vécurent ensemble les plus heureux de la terre. Gargantua adorait sa petite femme, qui de son côté idolâtrait son époux. Le héros se montrait aimable, doux, complaisant, et se ployait à tous les caprices qui venaient à germer dans la tête de la mutine fée des eaux. Ainsi, elle se promenait dans sa barbe comme dans un bois, dansait dans ses mains, sautait sur ses doigts de pied, valsait sur le bout de son nez, ou se cachait dans ses oreilles où elle lui chantait les mélodieuses chansons des ondines ses sœurs!

Justement, il reçut à cette époque une longue lettre du roi de France, dans laquelle ce dernier l'engageait à venir lui rendre visite en sa bonne ville de Paris.

« Il y avait longtemps que je désirais voir Paris, se dit Gargantua; voici une occasion toute trouvée! »

Il se fit habiller tout de neuf, se mit au côté une fine épée de soixante-dix mille kilos, prit sa bonne canne en main, et partit pour la grande ville.

Comme il arrivait auprès d'une forêt, il aperçut une bonne vieille femme occupée à ramasser des brindilles de bois mort.

« Que fais-tu là, bonne vieille? lui demanda le géant.

— Ah! seigneur, ne le voyez-vous pas? Je recueille du bois mort pour m'en faire un fagot.

— Tu es bien folle de t'amuser à serrer ces petites branchettes. Si j'étais à ta place, ce seraient des arbres que je prendrais pour me chauffer l'hiver.

— C'est que je ne puis ramasser que les petites branches, répondit la femme.

— Laisse-moi faire, dit Gargantua. »

Et il se mit à frapper sur les arbres avec sa bonne canne. Chênes et sapins volaient en morceaux ; mais les branches tombaient auprès de la bonne femme qui avait peur d'être écrasée et s'écriait :

« Arrêtez, arrêtez, monseigneur ! Vous allez me tuer ! »

Gargantua fit un paquet de tous les arbres abattus et les porta jusqu'à la maison de la vieille. Comme il avait chaud, elle lui dit :

« Seigneur, vous allez bien boire un coup de cidre maintenant. Tenez, voilà un gobelet, allez vous rafraîchir dans notre cellier. »

Mais au lieu de boire dans le gobelet, Gargantua prit la futaille de cidre et la vida par la bonde. Puis il s'en alla. Quand il fut parti, la bonne femme eut soif à son tour ; étant descendue au cellier, elle trouva le fût complètement à sec.

« Ah ! le gourmand, s'écria-t-elle ; il a tout bu ! »

Enfin le géant arriva à Paris. Tout le monde sortit des maisons pour le voir. Il était si grand, qu'il s'élevait quarante fois plus haut que les plus hautes maisons de la ville. Le roi de France atten-

dait Gargantua à la porte de son palais du Louvre. Mais, bien qu'il se baissât, le géant ne put entrer chez le roi.

« En vérité, dit ce dernier, jamais je n'ai vu un homme de ta taille ! Raconte-moi donc ta vie, et dis-moi les choses qui te sont advenues. »

Gargantua ne fut pas satisfait de s'entendre tutoyer par le roi de France. Aussi voulut-il se moquer de lui.

« Non loin de Rennes, j'ai vu plus de quatre cents ouvriers occupés à ôter la selle d'un cheval. J'ai vu encore un tas de beurre qui était plus haut que vingt maisons les unes sur les autres; et j'ai vu aussi un champ rempli de bouillie de blé noir, et plus de vingt chevaux qui venaient la manger avec des cuillers d'argent !

— Ah ! ah ! s'écria le roi; tu es, à ce que je vois, le plus fieffé menteur qui existe par mon pays de France. Tu ne sais donc point à qui tu parles ?

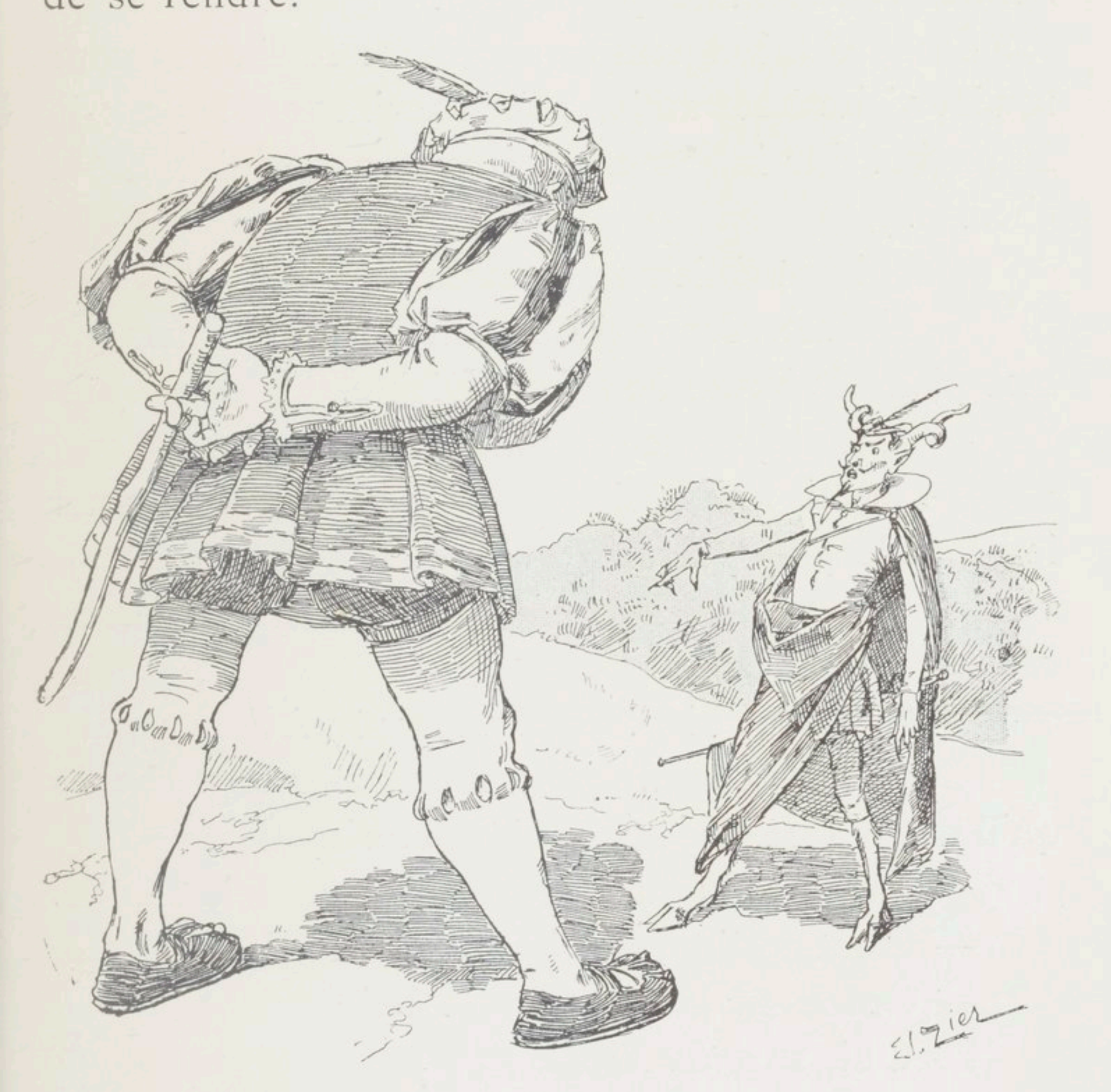
— Hé, parbleu, à un roitelet dont je ne voudrais pas pour en faire mon cuisinier ! »

Et en cela, il parlait franc. Mais le roi ne le comprit pas de la sorte.

« Emprisonnez cet homme à la Bastille ! » commanda-t-il à ses gardes.

Gargantua se retint pour ne pas rire au nez du souverain. Une centaine de gardes prirent de grands câbles pour essayer d'attacher le géant. Les cordes

se brisèrent comme des toiles d'araignée. Alors un régiment de grenadiers cerna Gargantua et le somma de se rendre.



« Me rendre, moi ? Allons donc ! s'écria le héros. » Et ouvrant la bouche, il happa le roi, ses gardes et ses grenadiers, et s'en fut bien tranquillement en Bretagne, auprès de sa chère femme.

Malheureusement, Gargantua se sentit repren-

dre encore par l'idée des voyages. Et un matin, il s'en alla, sa canne à la main, après avoir embrassé sa bonne petite femme qui pleurait à fendre l'âme.

Il marcha longtemps, s'arrêtant de ci de là pour rendre visite à ses amis. Puis il revint vers le pays de Bretagne. Sur la route, un être étrange lui barra le chemin.

« Qui es-tu? demanda le géant.

— Ne me reconnais-tu point à mes cornes et à mes pieds de bouc? Je suis le Diable.

— Ah! et que me veux-tu?

— Je suis fatigué de t'entendre toujours nommer le géant le plus puissant qui soit sur la terre, et je viens te provoquer. Luttons à qui portera le faix de bois le plus lourd.

— Je le veux bien. Voici une forêt. A l'ouvrage! »

Gargantua commença par arracher sept chênes qu'il tordit après les avoir mis bout à bout.

« Que veux-tu faire de cela? demanda le Diable.

— C'est un lien, une hart que je tords.

— Penses-tu la remplir de bois?

— Oui, sûrement!

— Je suis vaincu, je l'avoue! s'écria le Diable. Mais luttons d'autre façon.

— Soit!

— Voici une barrique, tu ne la rempliras pas de ton sang!

— Allons donc! dit le géant. »

Et sans remarquer que la barrique n'avait pas de fond, il se piqua le bras et fit couler son sang.

« C'est étonnant ! murmurait-il ; la barrique ne se remplit point ! »

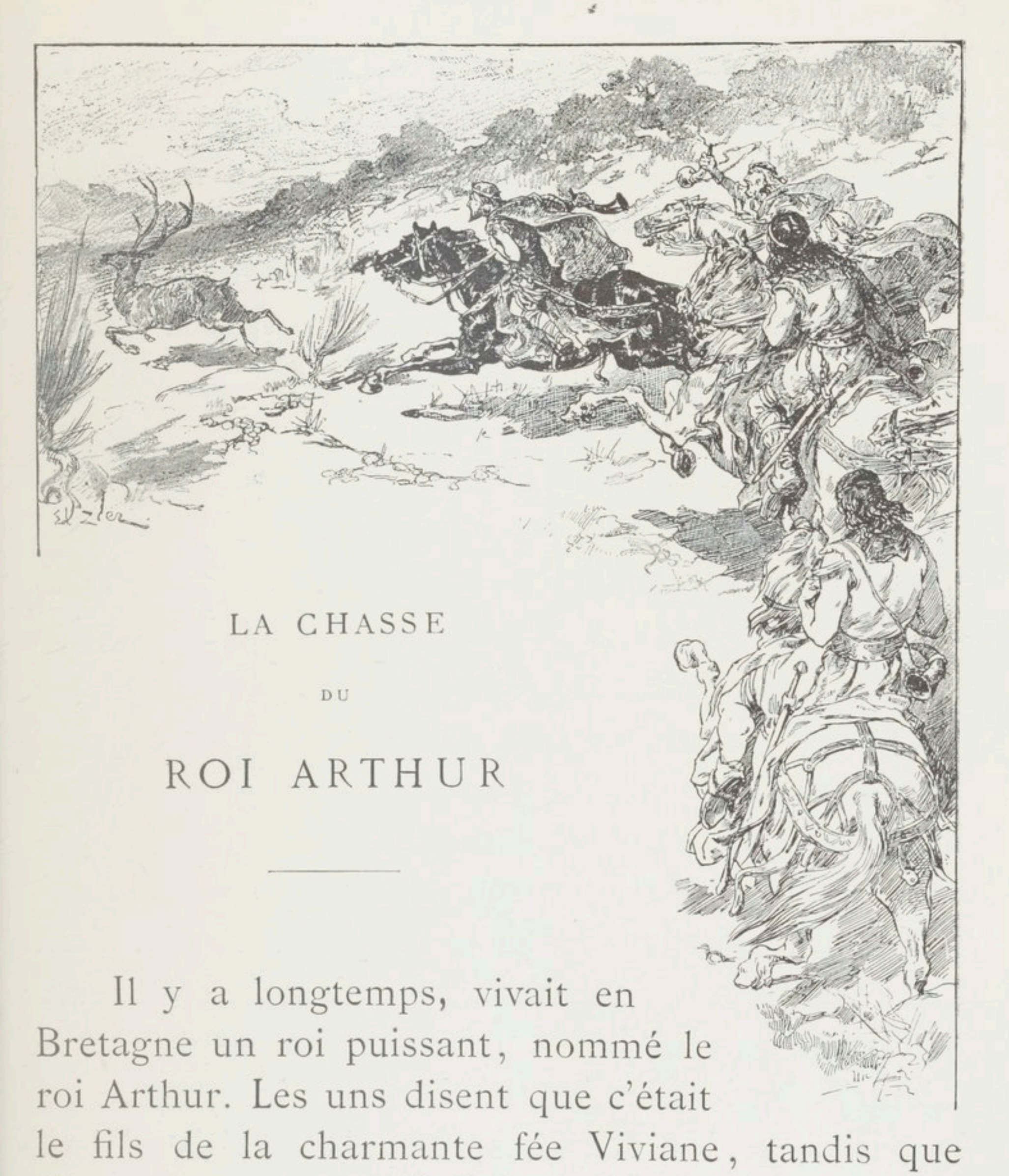
Pour ne pas s'avouer vaincu, il resta jusqu'à la dernière goutte de son sang. Alors il tomba lourdement sur le sol, tandis que le Diable s'en allait tout joyeux et tout fier d'avoir battu celui que personne sur terre n'avait pu vaincre jusqu'alors.

Gargantua était mort, mort sans avoir revu sa femme, la gracieuse fée des eaux, qui passait ses jours et ses nuits à pleurer son mari absent.

La malheureuse mourut de chagrin en apprenant la triste nouvelle.

Quand il fallut songer à enterrer Gargantua, on dut employer trois mille paires de bœufs pour traîner son corps jusqu'à une profonde vallée dans laquelle on l'inhuma.

Et c'est là que le fameux géant dort de son dernier sommeil...



LA CHASSE

DU

ROI ARTHUR

Il y a longtemps, vivait en Bretagne un roi puissant, nommé le roi Arthur. Les uns disent que c'était le fils de la charmante fée Viviane, tandis que d'autres assurent qu'il était un jour descendu de ce char étoilé que l'on aperçoit au ciel, tout près de l'étoile du Nord, et que les bonnes gens appellent, suivant les pays, le Chariot d'Or, le Char de David, la Grande-Ourse ou encore le Chariot d'Arthur. Quoi qu'il en soit, le roi de Bretagne était renommé

par toute la terre, et ses exploits avaient attiré à sa cour les chevaliers les plus braves et les plus vaillants de Gaule, d'Armorique, de Cornouailles et d'Irlande. Et parmi eux on pouvait voir Lancelot du Lac, sire Tristan, sire Guy, sire Chinon, le seigneur Roger, le comte Hector et cent autres aussi redoutables qu'on avait surnommés les Chevaliers de la Table-Ronde.

Chaque année, au jour anniversaire de la naissance du roi Arthur, les chevaliers se réunissaient dans la lande déserte de Loch-Armor, au milieu des genêts, des ajoncs et des bruyères, tout à côté des grands alignements de dolmens et de pierres gigantesques qu'encore de nos jours on y remarque. Les fêtes commençaient. C'étaient d'abord des courses insensées où les nobles assistants essayaient les jarrets puissants de leurs montures; puis des joutes et des tournois dans lesquels les plus forts défiaient les plus vaillants, un contre un, deux contre deux, trois contre trois, vingt contre vingt; les épées heurtaient les épées, les lances s'émoussaient contre les boucliers et les cuirasses, les glaives étincelaient comme des éclairs, et le cliquetis des armes entrechoquées s'entendait à plus de dix lieues.

Et le combat fini, le roi Arthur s'asseyait sur un grand trône de pierre au milieu de la lande et autour de lui prenaient place les Chevaliers de la Table-Ronde auxquels, bien souvent, s'adjoignaient

le puissant enchanteur Merlin et le célèbre Thomas du Pouce, le petit nain dont quelque jour je vous dirai l'histoire. Les sangliers, les daims et les cerfs étaient servis tout rôtis devant les hardis chevaliers tandis que circulaient les énormes coupes d'or remplies de vin, de cervoise et d'hydromel.

Le soir même, le roi Arthur et ses compagnons revenaient dans leur capitale ou repartaient pour de nouvelles expéditions.

Lorsque le roi d'Armor n'avait plus d'ennemis à combattre, de guerres à soutenir, de villes à emporter d'assaut, il réunissait les Chevaliers de la Table-Ronde et s'en allait chasser le cerf dans les sombres forêts de la Bretagne.

Un jour que le roi Arthur était à chasser avec ses compagnons, un daim, d'une taille gigantesque et d'une merveilleuse beauté, se leva devant lui.

« En avant! en avant! mes fidèles! » cria d'une voix de tonnerre le chevaleresque roi d'Armor.

Et ce disant, il se lança à la poursuite de l'animal, et bientôt chevaliers, écuyers, pages, valets et meute furent sur les traces du daim.

« Hallo! hallo! hurlaient les compagnons du roi.»

Et rapide était leur course, mais plus rapide était celle de l'animal. On eût dit, à voir cette troupe, un torrent ou une avalanche se précipitant dans la vallée avec un bruit d'enfer.

Mais déjà les vertes profondeurs de la forêt

avaient fait place à la lande, puis à d'autres forêts et à d'autres landes, et, semblant reprendre à chaque instant de nouvelles forces, le cerf continuait de fuir devant les chasseurs et franchissait d'un bond les troncs morts arrachés par l'ouragan, les rochers, les ruisseaux et les buissons qui lui barraient la route.

« Hallo! hallo! hallo! criaient toujours les Chevaliers de la Table-Ronde.

— En avant! en avant! mes fidèles! répétait leur chef. »

Ainsi la chasse arriva devant le champ d'un pauvre laboureur.

« Monseigneur! messire! dit le malheureux en se jetant à genoux devant le roi Arthur. Pitié! grâce!... Mon champ est ma seule fortune, mon unique ressource. Tout un an je l'ai arrosé de mes sueurs, je l'ai labouré en automne, semé au printemps, et maintenant qu'il va me donner son froment, votre troupe va le ravager.

— Arrière! arrière! manant! cria le roi Arthur. En avant! en avant! mes fidèles! »

Et rapide comme la tempête, la troupe des chasseurs traversa le champ du pauvre laboureur, foulant aux pieds la récolte du malheureux.

« Hallo! hallo! hallo! »

Le cerf fuyait, fuyait, et sur ses derrières résonnaient le galop des coursiers, les cris des valets, les sons éclatants des cors.

Dans l'enclos de la veuve, le daim s'était arrêté.

« Grâce, monseigneur! pitié, messires! gémit la pauvre femme. Mon jardin me donnera cet été de

quoi nourrir mon enfant chéri! Irez-vous ainsi le dévaster?

— Arrière, femme! arrière! »

Et encore la troupe passa.

« Hallo! hallo! hallo!

— En avant! en avant! mes fidèles! »

Le daim, cette fois, semblait avoir des ailes, comme aussi les rapides coursiers des Chevaliers de la Table-Ronde. La chasse s'abattait dans la vallée d'Ar-Gunan soulevant des nuages de poussière sous le galop des chevaux.

« Hallo! hallo! le cerf faiblit! »

Épuisée, la pauvre bête tomba sur les dalles de pierre de la rustique chapelle où l'ermite était en prières. Le saint homme se leva et de son corps couvrit le superbe animal.

« Roi Arthur! vaillants chevaliers! au nom du Tout-Puissant, arrêtez! Ce daim est sous la protection du Seigneur, l'en arracherez-vous? »

Mais le roi Arthur ne se possédait plus.

« Arrière! arrière! cria-t-il.

— Roi d'Armor, tu ne passeras pas! »

Mais déjà le roi l'avait saisi par sa barbe vénérable.

« Eh bien! tu l'as voulu, soit! dit l'ermite. Malgré Dieu, tu veux chasser le cerf: tu le chasseras toute l'éternité sans trêve ni repos. Va, roi Arthur! Courez, vaillants chevaliers! Courez jusqu'à la fin des siècles! Vous êtes maudits! »

A peine l'ermite avait-il jeté cette malédiction, que le daim s'éleva vers le ciel, et que, malgré les chevaliers, les coursiers s'élancèrent à sa suite dans les hautes régions où bientôt ils disparurent...

Et encore aujourd'hui, racontent les Bretons,

par les soirées d'été qu'éclaire le blanc croissant de la lune, on entend des bruits de chasse lointaine qui bientôt se rapprochent; ce sont des hennissements de chevaux exténués, des bruits de galop furieux, des appels de valets, des jurements et des blasphèmes mêlés au son lugubre des cors.

« Hallo! hallo! hallo! » crient des centaines de voix.

« En avant! en avant! en avant! mes fidèles! » dit le chef des chasseurs.

Et les paysans se signent pieusement.

C'est la Chasse infernale, la Chasse du roi Arthur qui ainsi passe dans les airs, toujours poursuivant, sans jamais l'atteindre, le cerf merveilleux que les Chevaliers de la Table-Ronde avaient traqué sans souci de la récolte du laboureur, de l'enclos de la veuve et de la chapelle du vénérable ermite.

LES TRÉSORS DES GÉNIES

I

C'était le soir de la nuit de Noël. Le soleil couchant dardait ses derniers rayons dorés sur la plaine, les collines et les montagnes lointaines. La grande route où ne fleurissaient plus les bleuets et les marguerites s'allongeait comme un grand ruban à travers les champs gris et les prés jaunis. Le ruisseau

clapotait doucement à chaque pierre qu'il rencontrait dans son lit, puis s'en allait se perdre par delà le petit bois de sapins et de hêtres. De temps en temps, une bande de moineaux criards s'abattait sur les buissons pour y chercher les dernières baies rouges ou veloutées des épines blanches et des prunelliers. De la vallée, montait un son de cloches doux comme la voix d'une mère endormant son enfant chéri, et joyeux comme un chant d'allégresse.

Au détour du chemin se montra la belle Mélia, la servante de la ferme, qui revenait à son habitude du bourg voisin, où elle avait été vendre ses grandes jarres de lait blanc comme la neige.

Mélia était triste, et de grosses larmes remplissaient ses yeux bleus comme la fleur du myosotis. C'est que la pauvre fille était la plus malheureuse du hameau. Elle n'avait que trois ans lorsque son père et sa mère étaient venus à mourir, la laissant toute seule dans le monde. Les gens de la ferme l'avaient recueillie et l'avaient empêchée de mourir; et depuis lors elle avait grandi, elle était devenue jeune fille, et elle avait dû travailler sans trêve ni repos pour gagner le pain dont on la nourrissait.

Pauvre Mélia! Elle couchait à l'étable, à côté des bœufs et des brebis. A peine le soleil disait-il bonjour aux fleurs et aux petits oiseaux, vite elle se levait et s'habillait de ses pauvres hardes usées depuis longtemps. Il lui fallait soigner les vaches et les moutons,

et traire le lait que toute la journée elle irait vendre par les hameaux voisins. Alors elle chargeait les grandes jarres sur le dos de Grisard, son pauvre compagnon de malheur, un vieux baudet qui n'en pouvait plus d'années et de fatigues, et elle s'en allait pour ne revenir qu'à la nuit tombante. L'été, la chaleur l'accablait; en automne, la pluie la trempait jusqu'aux os; en hiver, la bise et la neige la glaçaient : mais qu'importait ! Il fallait travailler, travailler sans repos, pour que la fermière ne la chassât point ainsi qu'on chasse un vagabond ou bien un chien errant !

Les paysannes des environs, les bourgeoises de la ville étaient les seules à aimer Mélia. Mais leur affection ne rendait point le soleil moins chaud, le froid moins glacial, le fermier et ses gens moins bourrus. Et quand Mélia rentrait à la maison, il lui fallait souffrir les importunités des enfants, les réprimandes imméritées de sa maîtresse, les méchantes paroles ou les railleries des domestiques et des servantes qui lui reprochaient d'être une fille sans feu ni lieu, comme si elle eût été coupable d'être une pauvre orpheline ! Elle supportait toutes ces choses en silence, et quand elle se retirait dans l'étable aux bœufs, c'était pour y pleurer de longues heures avant de s'endormir dans sa froide couchette. Et bien des fois elle s'était dit :

« Pourquoi l'ange de la mort ne vient-il pas me frapper ? Ne serais-je pas plus heureuse au cimetière qu'à la ferme ? »

... C'était donc le jour de Noël qui se préparait, le jour de l'année où se fête la naissance du petit Jésus dans une étable de Bethléem. Cette nuit, la joie est dans toutes les maisons, dans le palais des riches aussi bien que dans la modeste chaumière du paysan ou la hutte du pauvre bûcheron. Les bonnes gens se réunissent à la veillée; on allume la grosse bûche de Noël enguirlandée par les jeunes filles, et le vieil aïeul vient la bénir; on rit et l'on chante en attendant que sonne la messe de minuit. Une larme dans les yeux, un soupir de tristesse, seraient regardés comme un reproche à l'allégresse universelle; aussi le bonheur est-il sur tous les visages et remplit-il tous les cœurs...

Et la pauvrette pleurait en songeant à toute cette joie. Depuis dix-sept ans qu'elle était sur la terre, elle n'avait jamais eu un moment de bonheur, elle n'avait jamais fêté la naissance du petit Jésus !...

A chaque instant l'horizon devenait plus pâle, les nuages plus sombres, les montagnes plus noires; la nuit descendait rapidement sur la campagne endormie.

« Allons, allons, mon pauvre Grisard; avançons plus vite! murmura la jeune fille. Tout à l'heure nous ne reconnaîtrions plus le sentier qui mène à la ferme. »

Le baudet parut l'entendre, car il se mit à trot-

tiner aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes usées.

Presque aussitôt, une forme de femme se montra devant Mélia et lui barra le chemin.

« Où vas-tu, jeune fille? demanda l'inconnue d'une voix étrange.

— Qui êtes-vous? je ne vous connais point! répondit la servante.

— Je suis une personne qui te veut du bien.

— A moi?...

— Oui, à toi! Cela te surprend-il?

— C'est que vous êtes la première qui m'ait dit : Je te veux du bien! Personne ne m'aime à la ferme!

— Et ton fiancé?

— Mon fiancé? Qui voudrait épouser Mélia l'orpheline? Je suis trop pauvre... Tenez, laissez-moi passer, on va me gronder au retour.

— Un instant, Mélia; écoute. Je puis, si tu le désires, te donner le moyen d'être heureuse; tu seras riche et les beaux fiancés viendront te demander en mariage.

— Vous pourriez me rendre riche?

— Assurément!... Cependant, si tu le veux, suis ton chemin et va coucher avec les vaches et les brebis!

— Oh! parlez, madame, parlez! Je voudrais bien être riche! J'aurais de jolies robes de soie comme

les dames de la ville, et l'on dirait que je suis la plus belle du pays!... Mais non, non, cela n'est pas possible! »

Et Mélia se reprit à pleurer.

« Voyons, la belle enfant, tes yeux vont-ils donc se changer en deux fontaines?... Tu veux être riche et heureuse : je puis te donner la fortune! »

Mélia regarda celle qui lui parlait, et, malgré l'obscurité croissante, elle vit que c'était une vieille femme étrangère au pays et dont les yeux luisaient dans l'ombre ainsi que deux charbons ardents.

« De grâce, parlez-vite, car vous me faites peur! » dit la petite servante.

La vieille se mit à rire, d'un rire qui donnait le frisson et qu'on eût dit semblable au gémissement du hibou.

« Mélia, voici la nuit de Noël. Connais-tu les prodiges qui en ce temps s'accomplissent?

— J'en sais quelques-uns qu'à la ferme parfois j'ai entendu raconter.

— Ce n'est pas tout. Cette nuit se célèbre la Trêve de Dieu.

— Et qu'est-ce donc?

— Je ne te le dirai point... Cependant, écoute. Il y a, dans cette nuit, un moment merveilleux durant lequel tous les êtres se reposent pour adorer. Les fées, les nymphes et les ondines des fontaines et des torrents; les elves et les esprits des bois; les

lutins et les follets des prairies herbues; les nains et les gnomes qui vivent dans les entrailles de la terre; les animaux qui servent l'homme; les arbres qui lui donnent de l'ombre; les étoiles qui l'éclairent pendant la nuit : tous sortent de leurs mystérieuses retraites de la terre ou du firmament et se mettent à prier Dieu. Les âmes des damnés ont un instant de repos et adorent le petit Jésus de Bethléem; les démons furieux qui les torturent laissent de côté leurs instruments maudits et acceptent cette trêve accordée aux douleurs des malheureux.

— Et ce moment, c'est... ?

— C'est l'instant où le prêtre qui dit la messe de minuit élève l'hostie; c'est l'instant pendant lequel la cloche de l'église annonce la naissance de Jésus. Au premier battement, la trêve de Dieu commence; au troisième, les génies rentrent dans leurs retraites, les âmes pénitentes retournent souffrir avec les démons.

— Mais pendant ce temps?

— Ne perds pas un mot de ce que je vais te dire. Dans ce moment de la Trêve de Dieu sont à découvert les trésors que la terre, abandonnée par ses gardiens, renferme en ses entrailles. Si sur l'instant un chrétien s'en saisit, il emporte tout ce qu'il a embrassé et les génies ne peuvent lui faire aucun mal. Mais il doit s'échapper avant le troisième battement de la cloche, sinon, les gnomes le sur-

prennent et l'enchantent à jamais dans leurs obscures demeures. Veux-tu être riche ? Veux-tu être heureuse, Mélia ? Je t'enseignerai l'entrée de l'un des souterrains des nains gardiens des trésors. Je serai là pour te conseiller et pour veiller sur toi ! »

Mélia prit son front entre ses mains pour voir si elle ne rêvait point.

« Riche !... heureuse !... j'aurais un beau fiancé ?... répéta la jeune fille à voix basse.

— Oui, oui, tu seras la plus enviée du village !

— Et je n'aurai rien à craindre de plus ?

— Rien de plus.

— Pour ce service, ne me demandez-vous rien en échange ?

— Si, une seule chose.

— Laquelle ?

— Voici. Au milieu des richesses des gnomes pousse une plante merveilleuse, une fleur qui donne tout pouvoir et toute puissance à celui qui la possède; c'est le Rameau d'Or que seule une jeune fille peut cueillir. Tu me donneras l'herbe d'Or, puis tu prendras ce que tu voudras du trésor des gnomes. Acceptes-tu ?

— J'accepte.

— Alors, à la douzième heure de la nuit, tu seras ici même. Nous entrerons dans le bois, et je te dirai l'endroit. Adieu !

— Adieu, madame !

« PRÉPARE-TOI : LE MOMENT ARRIVE! » (PAGE 115.)

— Ne manque pas, Mélia!

— Vous avez ma promesse. »

La vieille disparut dans la nuit sombre, et la jeune fille s'en alla, ne pensant plus qu'au bonheur et à la fortune qui enfin allaient lui sourire, à elle, pauvre délaissée!

II

Il était minuit. Les habitants du village s'en allaient par groupes joyeux assister à la messe nocturne. Les bonnes femmes avaient pris les devants et étaient avec leurs garçons et leurs fillettes à contempler l'autel où l'on avait représenté la naissance du petit Jésus. C'étaient, au fond, des montagnes que des multitudes de cierges éclairaient; puis la ville de Bethléem avec ses murailles, ses castilles, ses tours, ses palais et ses maisons; enfin l'hôtellerie tout au bas, l'hôtellerie où Joseph et Marie étaient venus loger le jour de la Nativité. Et il fallait voir combien c'était gracieux! Dans une jolie crèche, un petit enfant de cire vêtu tout de dentelles reposait sur des poignées d'avoine et de froment; de temps en temps il ouvrait les yeux et semblait sourire au Bœuf et à l'Ane, qui, près de là, le regardaient étonnés. Les trois Rois Mages, à genoux devant le berceau, offraient au petit Jésus toutes

sortes de présents : des oranges, de l'or et des vêtements précieux...

« Le père Noël n'y est pas ! » remarquaient les enfants.

Non, il n'était pas là ; car pendant ce temps un grand vieillard à longue barbe blanche toute poudrée de neige passait par les rues du hameau, descendait de son âne et entrait dans les maisons. Les portes s'ouvraient d'elles-mêmes devant lui ; il allait droit à la chambre des petits garçons et des petites filles, et, sous le manteau de la grande cheminée, déposait toutes sortes de choses dans les sabots des enfants ; pour les plus sages, c'étaient des jouets, des chevaux de bois, des toupies ou des polichinelles ; pour les petits colères, paresseux ou gourmands, c'étaient des verges de genêts ou une belle paire d'oreilles d'âne. Et vite, vite, il repartait. C'est qu'il avait bien du chemin à faire cette nuit, le bon vieux papa Noël !...

Tout le village était maintenant à l'église. Seule Mélia manquait. Personne ne s'en aperçut.

Mélia était sortie de la ferme et s'était dirigée vers l'orée du petit bois où la vieille inconnue lui avait donné rendez-vous. La nuit était belle, mais très froide ; la lune baignait la campagne de sa pâle lumière argentée ; tout était calme et silencieux dans la nature endormie.

Mélia, hélas ! ne savait point que l'inconnue

était une vilaine sorcière chassée de partout et qui ne cherchait dans le Rameau d'Or que le pouvoir de faire périr tous ceux qu'elle détestait. Ah ! si elle avait su !

La jeune fille était arrivée près de la fontaine qui, doucement, sans un soupir, coulait par la prairie, et elle se regarda dans le miroir calme et transparent du ruisseau.

« Que je suis belle ! murmura-t-elle. Lorsque je serai riche, je verrai les plus grands seigneurs venir se prosterner à mes pieds ! »

Et tout heureuse, elle se mit à chanter un refrain qu'elle avait parfois entendu répéter aux gens de la ferme et aux laboureurs qu'en automne elle rencontrait conduisant leur attelage de gros bœufs roux :

La plus belle fille qu'il y ait au monde,
Fleur de lilas comme fleur de rose,
La voici à mon côté droit,
Fleur de rose comme fleur de lilas.

Elle chantait pour la première fois de sa vie, la belle Mélia !... Ne savait-elle pas non plus que le premier être qui osait mettre la main sur les trésors des gnomes et des fées mourait à l'instant même ? Ne savait-elle pas qu'à l'heure où toute la nature adore le petit Jésus, celui qui songe à la fortune et aux richesses est damné pour toujours ?... Non,

car la sorcière avait bien pris soin de ne pas le lui dire.

Ainsi elle parvint au petit bois. La vieille femme l'attendait.

« Tu arrives à l'heure dite; c'est bien. Tu n'as pas une minute à perdre, car voici l'instant solennel. »

La sorcière prit Mélia par la main et la mena devant un énorme rocher.

« Prépare-toi : le moment arrive! » dit-elle.

Une minute se passa.

Tout à coup le son argentin de la cloche du hameau se fit entendre dans le vallon; le prêtre élevait l'hostie devant le peuple en prières.

« C'est l'heure! » cria rapidement la sorcière.

Et au même instant, la nature se transforma comme sous la baguette d'un puissant magicien. Les yeux de Mélia, comme s'ils s'étaient ouverts à une lumière inconnue, restèrent éblouis par le spectacle merveilleux qui s'offrait devant elle. Des portes invisibles tournèrent sur leurs gonds, et des êtres étranges, de forme inexplicable, en sortirent pour gagner la campagne. Il y avait là des fées aux longues robes blanches, fines et ténues comme un rayon de lune; des nains au plus grands comme les coquelicots des champs, et qui portaient une couronne d'or sur le front; des nymphes des fontaines, couvertes d'algues et d'herbes aquatiques; des lutins

et des follets aux ailes de papillons, de cigales ou de libellules; des génies des arbres, sortant leur visage gracieux d'entre l'écorce fendillée des chênes et des sapins; des esprits des plantes, coiffés des fleurs qui, en leur saison, ornent les prés et les bois. Par les portes entr'ouvertes des rochers, on apercevait les richesses incalculables que gardent les gnomes au creux de la terre. C'étaient des pierres précieuses de toute sorte, des saphirs, des émeraudes, des rubis, des escarboucles, des améthystes et des topazes; puis des monceaux d'or et d'argent, des joyaux de valeur inestimable, des bracelets de perles fines, des colliers d'ambre, de corail et de diamants qui étincelaient de mille feux sous la lumière des étoiles. Il y avait là de quoi enrichir tous les rois de la terre. Et, au milieu de ces trésors, le Rameau d'Or, si cher aux sorcières, ouvrait sa superbe corolle qu'on eût dite celle d'une rose.

Mélia restait muette et sans un mouvement.

« Allons donc! cria la vieille. »

La jeune fille fit quelques pas et saisit le Rameau d'Or.

La cloche de l'église sonna pour la deuxième fois. Et alors il se passa quelque chose de merveilleux. Les êtres fantastiques que Mélia avait vus sortir des rochers et des arbres s'agenouillèrent sur le gazon; les chênes et les sapins inclinèrent leur haute cime; les plantes abaissèrent leurs rameaux; les

oiseaux chantèrent un instant; la lune resplendit comme le soleil; les étoiles obliquèrent leurs rayons diamantins; le ciel s'ouvrit et brilla d'un rayon de lumière purpurine; et l'on entendit des milliers de voix qui ne ressemblaient en rien à celles de la terre, et qui chantaient en accords d'une harmonie toute céleste :

« Gloire au fils de Marie! Gloire au petit Jésus qui vient de naître à Bethléem! »

Mélia ne se put contenir. Ces voix avaient pénétré dans son cœur. Elle ne songeait plus ni au Rameau d'Or des sorcières, ni aux richesses des fées et des nains. Et ses lèvres répétèrent :

« Gloire au petit Jésus qui vient de naître à Bethléem!

— Viens! viens! hurla la sorcière. Cueille le Rameau d'Or, et viens! »

En ce moment sonnait le troisième coup de la cloche. Incapable de se contenir plus longtemps, la vieille se précipita sur Mélia, l'envoya rouler sur le gazon et saisit d'une main tremblante le merveilleux Rameau d'Or.

Il était trop tard. La cloche avait jeté son dernier frémissement, et l'enchantement était rompu. La lune et les étoiles se remirent à briller comme auparavant; les arbres redressèrent leurs cimes; les plantes relevèrent leurs tiges; les oiseaux s'enfuirent dans les ronces et les buissons pour y dormir;

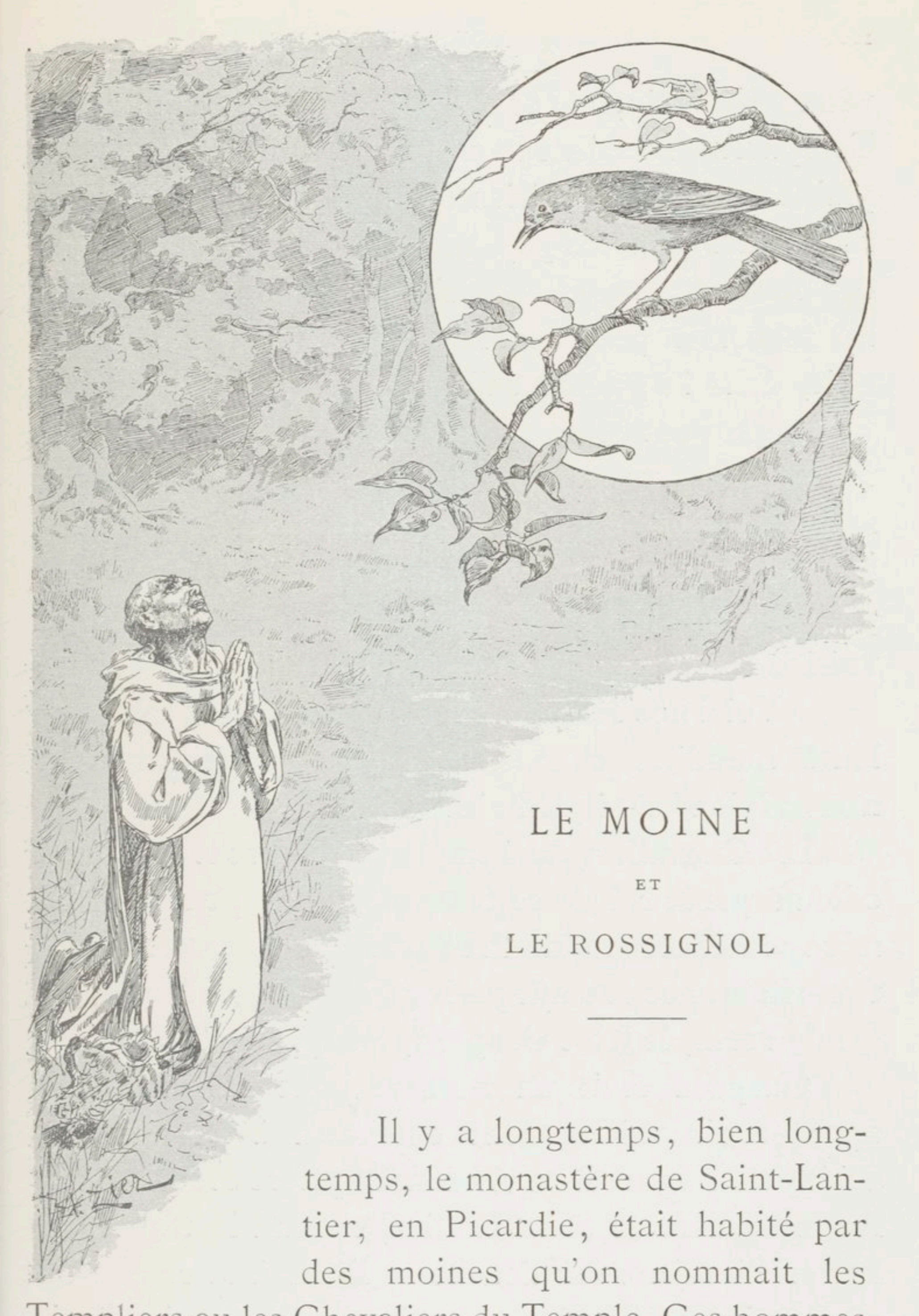
les fées, les nymphes, les ondines, les génies, les gnomes, les lutins et les follets rentrèrent dans leurs retraites souterraines. Apercevant la sorcière attachée au Rameau d'Or, ils se précipitèrent sur elle avec des cris de joie féroce; puis ils l'entraînèrent et l'enfermèrent sous les grandes tables de pierre des dolmens...

...Le lendemain, un paysan passant auprès du petit bois trouva Mélia, la pauvre orpheline, étendue sans vie à quelque distance du rocher. Elle avait enfin rencontré la mort, que tant de fois elle s'était prise à désirer!

III

Et depuis lors, chaque année, lorsque, la nuit de Noël, la cloche de l'église voisine sonne les trois coups qui annoncent la naissance du petit Jésus, on entend dans le bois des cris de rage mêlés de gémissements de douleur. C'est la maudite sorcière éternellement retenue dans la demeure des gnomes, qui s'épuise en efforts impuissants pour échapper aux tourments épouvantables dont les génies la torturent.

C'est la seule âme pour laquelle n'existe pas la Trêve de Dieu. Et cependant, les esprits gardiens des trésors quittent la caverne pour aller prier; mais la vieille ne peut s'enfuir, attachée qu'elle est au Rameau d'Or, que seule la main d'une jeune fille pourrait déraciner.



LE MOINE

ET

LE ROSSIGNOL

Il y a longtemps, bien longtemps, le monastère de Saint-Lantier, en Picardie, était habité par des moines qu'on nommait les Templiers ou les Chevaliers du Temple. Ces hommes étaient méchants, et dans tous les pays où ils étaient

venus s'établir, chacun les craignait. Le jour, les Templiers chassaient le cerf ou le sanglier, à travers plaines, vallées, prairies et forêts, sans souci de la récolte des pauvres paysans, sans songer aux sueurs des malheureux, et sans s'inquiéter si le laboureur ne mourrait point de faim l'hiver prochain. Et la nuit, dans la grande salle du monastère, ces mauvaises gens se réunissaient autour des tables de chêne toutes couvertes de viandes exquises, de volailles succulentes, de gibier délicieux et de vins de toute sorte que l'on buvait dans d'énormes coupes d'or pur; le plaisir allait son train, et dans les villages voisins les bonnes gens se signaient, disant tout bas :

« Voici nos seigneurs les Templiers qui chantent leurs maudites chansons. Quel nouveau malheur nous adviendra-t-il demain? »

Les Chevaliers du Temple se rendirent tellement odieux que le roi de ce temps-là, Philippe le Bel, s'il m'en souvient bien, donna l'ordre de les arrêter dans toute la France et en fit périr un grand nombre.

Un seul, le frère Gaspard, échappa à cet arrêt.

Gaspard était un homme juste et pieux qui, après avoir vaillamment combattu à la croisade, avait pensé à passer sa vie dans la prière et la retraite. Au monastère de Saint-Lantier, chacun le traitait de fou et d'insensé. Au lieu de se livrer à la chasse ou aux orgies comme les autres Templiers, on le voyait toujours à genoux et priant, ou lisant quelque vieux

manuscrit qu'il mettait ensuite des années à recopier. Un morceau de pain grossier et un peu d'eau lui suffisaient pour calmer sa faim et sa soif; chaque matin il sortait du couvent, descendait au village, portait des provisions aux malheureux, et remontait ensuite dans sa chambre se livrer à la prière et à l'étude.

Un jour qu'à son habitude il revenait du hameau, le frère Gaspard eut l'idée de traverser la forêt pour y recueillir les plantes qui guérissent les maladies. Il arriva dans une petite clairière toute tapissée de ces bruyères aux clochettes roses qu'on rencontre dans les allées ensoleillées des grands bois. L'endroit lui parut si agréable, qu'il s'arrêta, se mit à genoux et pria.

Le soleil brillait radieux au-dessus des branches noueuses des vieux chênes; la nature était comme en fête; les feuilles bruissaient doucement caressées par la brise; les insectes criaient sous la mousse, ou bourdonnaient en s'envolant du calice des menthes et des centaurées; les oiseaux gazouillaient, piaillaient, caquetaient, s'appelaient d'un arbre à l'autre arbre, d'un buisson à l'autre buisson; et tout au loin, dans le fond du bois, le coucou faisait entendre en sourdine son long cri mélancolique.

Tout à coup un rossignol vint se poser au-dessus de la tête du saint homme en prières et se mit à chanter à plein gosier un air si harmonieux, une si merveilleuse chanson, que le frère Gaspard leva les

yeux et pour un instant oublia son oraison. Jamais le pieux Templier n'avait entendu pareille musique; la mélodie lui sembla venir des cieux et devoir être celle des anges ou des séraphins.

« Non, non, s'écria-t-il, ce chant n'est pas un chant terrestre; cet oiseau, que je crois un rossignol, est un envoyé de Dieu!... Pourquoi ne puis-je rester ici cinq cents ans à l'écouter!... »

Sa prière fut exaucée.

Les heures, les jours, les semaines et les mois, les années et les siècles s'écoulèrent sans qu'un seul instant le rossignol cessât de chanter. La lumière du soleil dora toujours la cime des grands chênes; les insectes ne cessèrent de bourdonner, les fleurs de pousser et d'embaumer, les pinsons, les fauvettes et les mésanges de gazouiller et de caqueter, le coucou de crier son long appel dans le lointain.

Durant ce temps, les chevaliers maudits furent brûlés vifs et leur couvent démoli jusqu'à la dernière pierre, et personne ne songea plus au père Gaspard disparu on ne savait comment.

Le roi de France mourut, puis ses trois fils; d'autres rois leur succédèrent; les guerres désolèrent le pays; les ennemis furent victorieux et ensuite battus. D'autres temps étaient arrivés. Le couvent de Saint-Lantier avait été rebâti et habité par d'autres moines; mais, dans la forêt prochaine, le saint homme était toujours à écouter le rossignol.

Enfin, au bout de cinq cents ans, l'oiseau se tut subitement, s'envola et disparut. Il sembla au frère Gaspard que du ciel il tombait sur la terre.

« Comme ce rossignol chantait merveilleusement! murmura le Templier. Il m'en a fait oublier ma prière ! »

Le moine acheva son oraison, se releva et prit le chemin du monastère, en s'arrêtant de ci de là pour cueillir quelque plante utile.

A la sortie du bois, le bon Templier s'arrêta tout ébahi.

« Est-ce que je rêve? » s'écria-t-il.

Le village n'était plus à la place où il l'avait laissé; l'église ne ressemblait en rien à l'ancienne; sur la rivière, des moulins tournaient lentement sous le choc des cascatelles; un peu plus loin, une grande ville s'élevait avec ses murailles, ses maisons et ses clochers. De grands jardins touffus entouraient le couvent, et les bâtiments n'avaient aucunement l'aspect que leur connaissait le saint hom me.

« C'est sans doute un artifice du Démon ! » pensa Gaspard.

Il se signa et pria, mais rien n'y fit. Tout resta tel qu'il venait de l'apercevoir.

Enfin, il se décida à s'en aller sonner à la porte de l'étrange couvent qu'il avait devant les yeux. Des paysans qu'il rencontra le regardèrent curieusement

et lui ne les reconnut point. Il arriva au monastère et agita la cloche.

Le frère tourier vint ouvrir. Son costume ne rappelait en rien celui des Chevaliers du Temple.

« Que voulez-vous, frère? demanda-t-il à Gaspard.

— Ce que je veux? Mais... entrer dire mes prières, me retirer dans ma cellule et me mettre au lit.

— Vous mettre au lit? De quel lit parlez-vous donc?

— Du mien, certainement!

— A votre langage, on vous croirait de la maison, et cependant vous êtes un étranger!

— Un... un... étranger!... murmura le Templier.

— Oui, si j'en juge au singulier costume dont vous vous êtes revêtu, je ne sais dans quel but. Qui êtes-vous?

— J'allais moi-même vous faire cette question. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Suis-je insensé? Je commence à le supposer! Ou bien le Diable a-t-il enchanté ce pays et ce monastère? Toujours est-il que je ne vous reconnais point.

— Expliquez-vous, mon frère.

— Ce matin, je suis sorti du couvent et je suis allé porter de la viande et du vin à la pauvre Yvette, la femme du vieux ménétrier. M'étant mis à prier dans le petit bois, j'ai entendu chanter un rossignol d'une façon si merveilleuse que j'ai pensé que c'était

un ange sous une forme d'oiseau. Puis je suis revenu. Et voilà que le village s'est transporté sur la colline, qu'une ville est sortie de terre avec ses murs et ses églises, et que le couvent est habité par des moines que je ne reconnais point! »

Quelques frères s'étaient groupés autour du chevalier du Temple.

« Comment se nommait le supérieur du couvent lorsque vous êtes sorti? lui demanda l'un d'eux.

— Son nom? Qui ne le connaît point? C'est Adhémar de Coucy!

— Adhémar de Coucy! Il y a longues années que le dernier des Coucy dort dans son tombeau de pierre... Mais sous quel roi ceci se passait-il?

— Le roi Philippe est-il donc mort? Les Templiers...

— Seriez-vous l'un de ces Templiers qui furent, il y a cinq cents ans et plus, brûlés vifs par l'ordre de Philippe le Bel?

— Il y a cinq cents ans?... Ah! mes frères, je suis fou! »

Le bon moine, cette fois, était fermement convaincu d'avoir perdu son bon sens.

« Attendez, dirent les frères du couvent. Nous avons ici un moine fort âgé qui écrit l'histoire de notre monastère. Peut-être pourra-t-il vous renseigner mieux que nous ne saurions le faire. »

Le vieillard écouta le récit de Gaspard avec attention.

« Frères, dit-il, quand j'entrai dans ce couvent, j'étais encore très jeune; j'entendis alors dire à un vieux frère que lorsqu'il n'était que novice, les plus vieux racontaient que trois siècles auparavant, un Templier nommé Gaspard était sorti du monastère et n'avait jamais reparu. Peu de temps après, l'ordre des Chevaliers du Temple avait été supprimé, et le couvent démoli, et l'on ne s'était plus occupé du moine disparu. Ne serait-ce pas ce vénérable frère?

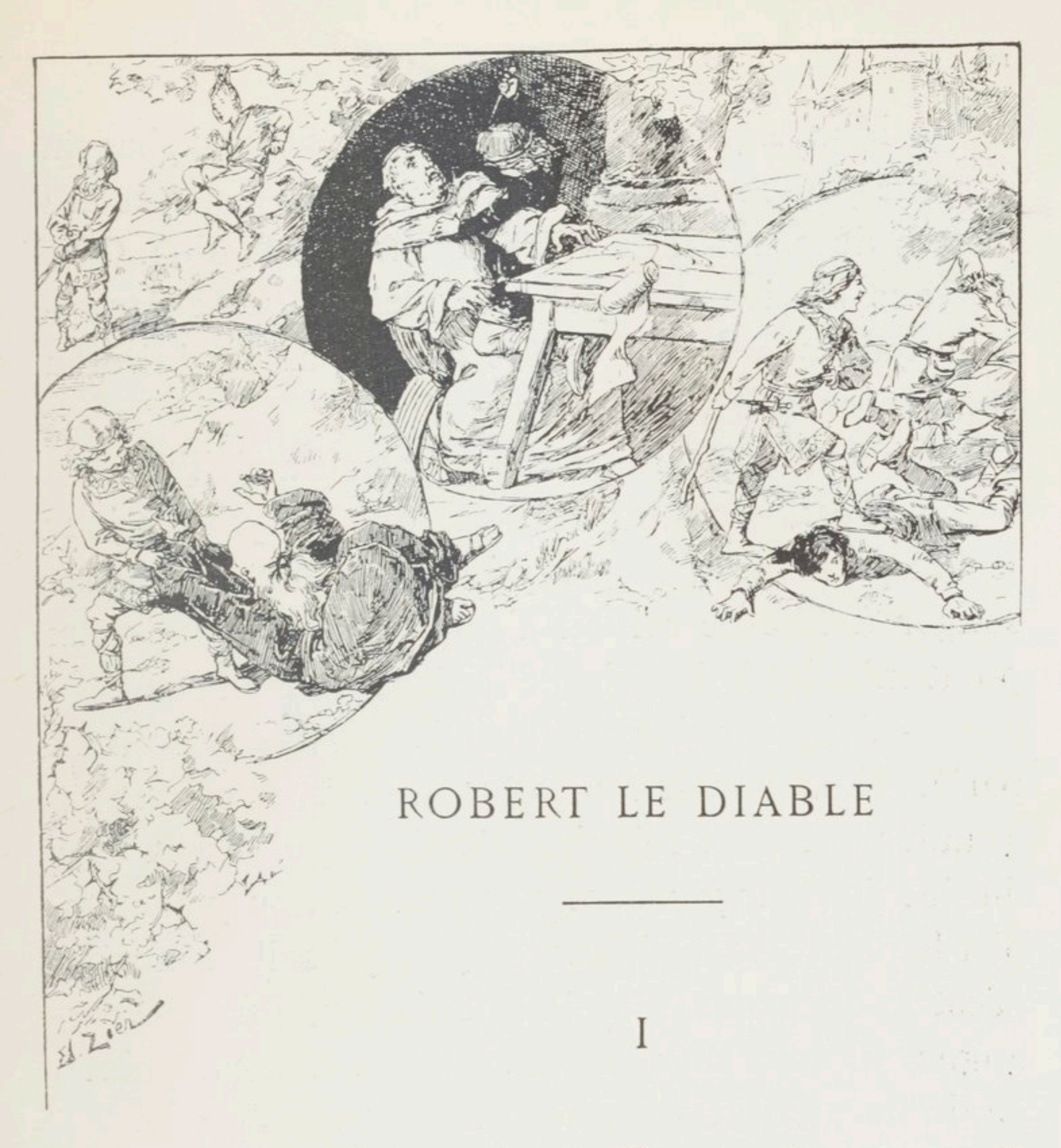
— C'est cela même! s'écria le Templier. Et main-

tenant je comprends tout ce qui m'arrive. « Puissé-je vivre cinq cents années à écouter ce rossignol ! » me suis-je dit en entendant le chant merveilleux de l'oiseau. Dieu m'a exaucé. Et voilà que j'ai vécu cinq siècles au delà du temps que j'avais à passer sur la terre !... En quelle année sommes-nous ?

— En 1812, et Napoléon est l'empereur des Français.

— Que m'importe ! Laissez-moi prier, car je sens que je ne vais pas tarder à mourir ! »

Le bon Templier s'agenouilla un instant, et presque aussitôt il mourut de la mort des saints.



ROBERT LE DIABLE

I

Le vaillant Hubert, duc de Normandie, qui vivait il y a pour le moins huit cents ans, assembla un jour les barons, comtes et chevaliers de ses États dans la grande plaine de Vernon, sur les bords de la Seine. Il en vint plusieurs centaines, tous de noble naissance et de grande bravoure. Lorsqu'on eut discuté et réglé les affaires de Normandie, un des seigneurs présents, le vieux comte de Cherville, se leva et dit au duc :

« Monseigneur, ce nous est à tous grand chagrin et peine profonde de voir qu'après vous il ne restera pas un descendant de votre valeureuse famille. Que ne vous mariez-vous point à quelque gente damoiselle qui vous donne un fils pour nous conduire au combat lorsque vous ne serez plus ? »

Chacun applaudit à ces paroles du vieillard.

« C'est, répondit Hubert, que jusqu'à ce jour je n'ai pu trouver femme qui me convînt. Je ne puis songer à fille de roi ou d'empereur, et je ne veux point m'allier à damoiselle indigne de mon rang.

— Seigneur duc, en grande sagesse vous avez parlé. Mais laissez-moi vous dire une chose qui grandement vous réjouira. J'étais naguère à la cour du duc de Bourgogne, et mes yeux ont pu y contempler la princesse la plus accomplie qui soit au monde. C'est la duchesse Isole, la fille de Hugues de Bourgogne. Si vous demandiez sa main, il n'est point à en douter, le duc vous l'accorderait sur l'heure.

— Et ainsi je veux faire ! s'écria Hubert. Je ne rentrerai point en mon palais que je ne sois l'époux de la damoiselle ! »

Le duc de Normandie partit pour les États de Bourgogne où, quelques jours après, il arriva avec sa suite de barons et de comtes, de chevaliers et d'écuyers. On le reçut en grande joie et l'on donna grandes chasses en son honneur.

Hubert trouva la duchesse telle que l'avait peinte

le vieux comte de Cherville, et il la demanda en mariage. Le duc de Bourgogne, enchanté de s'allier avec le duc de Normandie, accorda sans difficultés la main de sa fille, et les noces d'Isole et d'Hubert eurent lieu aussitôt.

Lorsque quelques jours se furent écoulés à la cour de Bourgogne, le duc de Normandie prit congé de son beau-père et se remit avec sa femme en marche pour ses États. Les bourgeois de Rouen témoignèrent de leur allégresse par des fêtes qui durèrent, assure-t-on, près de trois mois.

Le duc Hubert et la duchesse Isole vécurent ensemble pendant vingt années sans avoir d'enfants. Et c'était pour eux grande douleur qui souvent leur faisait verser des larmes amères. Le duc de Normandie s'en plaignait quelquefois :

« Sire, lui disait la gente et douce châtelaine, il faut nous résigner et avoir patience en toutes choses. »

Un jour qu'à la cour du duc Hubert étaient venus plusieurs seigneurs de haut parage avec leurs femmes et leurs enfants, le sire ne put se contenir de douleur et de colère.

« Hé, madame ! dit-il. Voyez ces sires chevaliers ! Ne sont-ils pas plus heureux que moi ? Pourquoi vous ai-je épousée !... Ah ! si je pouvais avoir enfançon !

— Au Diable soit-il ! s'écria la duchesse impa-

tientée. Oui, au Diable il soit, cet enfant, s'il me naissait ! »

Un rire sinistre se fit entendre derrière l'épaisse tapisserie de Flandre où étaient représentés les chevaliers et les pages poursuivant les sangliers par la forêt profonde. Isole tressaillit.

« N'avez-vous point entendu, messire ?

— Je n'ai rien entendu ! dit le duc en se retirant. »

A quelque temps de là, la duchesse de Normandie eut enfin un fils. La naissance de l'enfant fut accompagnée de prodiges extraordinaires. Les quatre vents mugirent ainsi que tempête et manquèrent renverser le palais du duc; l'orage gronda; les éclairs sillonnèrent le ciel, et il sembla à plusieurs que la terre s'agitait et tremblait. Mais, à la fin, la nature se calma et l'on put songer à baptiser l'enfant.

Toutes les cloches de la bonne ville de Rouen sonnaient joyeusement pendant la cérémonie, et le peuple, en foule, sortit pour admirer le petit duc. Petit, non, car déjà il était grand comme enfant de deux ans ! On le nomma Robert, et ce fut lui qui, plus tard, devint le fameux Robert le Diable.

La pauvre duchesse ne tarda pas à se repentir d'avoir, dans un moment de colère, donné son fils au Diable. Robert grandit si rapidement que c'était merveille. Mais aussi quel monstre c'était ! Il mordait

à belles dents le sein de ses nourrices, et les malheureuses étaient, au bout de quelques jours, forcées de demander à quitter le service de la duchesse. Si bien qu'on se vit obligé de donner à boire à l'enfant dans un cornet d'argent qu'on lui mettait à la bouche. Plus il croissait, plus il devenait méchant; à grands coups de bâton il frappait les servantes et les domestiques, et s'il apercevait petit garçon ou petite fille, vite il se jetait sur eux, les battait et leur arrachait les cheveux.

Sa mère en était toute désolée, mais le duc Hubert et les barons de la cour admiraient fort le vaillant petit duc.

« Ce sera un brave chevalier ! disaient-ils. »

Hélas ! ils ne furent pas longtemps à en pleurer !

Les mauvaises dispositions de Robert lui avaient attiré la haine des petits seigneurs; s'ils le voyaient venir à eux, ils s'enfuyaient, quand ils n'étaient pas en force; mais s'ils se trouvaient cinq ou six, ils criaient :

« Voici le Diable ! Voici Robert le Diable ! Sus sur le méchant ! »

Et ils le battaient.

Le nom du Diable fut si souventes fois répété qu'on ne connut bientôt plus le fils du duc Hubert que sous le nom de Robert le Diable.

Lorsque l'enfant eut sept ans, son père jugea

utile de lui donner comme précepteur un homme fort savant qui l'instruirait et le gouvernerait. Tout alla bien pendant quelques jours. Mais un matin que le maître réprimandait Robert sur sa paresse, celui-ci se mit fort en colère, tira sa petite dague d'acier et en frappa tellement le précepteur que le malheureux en mourut sur-le-champ.

« Voilà ce que je fais de votre science ! et voici à quoi elle vous sert ! s'écria l'élève. Jamais prêtre ni clerc ne sera mon maître ! »

Et, en effet, il n'y eut plus homme au monde qui voulût se charger de l'éducation du petit monstre, et le duc Hubert fut forcé de le laisser vivre à sa fantaisie.

Plusieurs années se passèrent. Robert le Diable était toujours occupé à courir par les rues de la ville ou par les sentiers perdus de la campagne. Rencontrait-il un pauvre voyageur, il le rossait, heureux encore lorsqu'il ne le tuait pas ! Voyait-il un bon moine à ses oraisons, il le tirait par sa barbe blanche et le traînait derrière lui jusqu'à un fourré d'épines ou un buisson de ronces dans lequel il le laissait ! Et si c'étaient les marchands de drap et d'étoffes, il les arrêtait, les insultait sans raison et jetait leurs marchandises dans la boue des ruisseaux ! Aussi chacun détestait le méchant garçon pour le mal qu'il faisait ; et le duc de Normandie se prenait bien souvent à penser :

« Si l'on venait me dire : Robert est mort ! j'en éprouverais grande joie ! »

La pauvre duchesse Isole passait ses jours et ses nuits à pleurer. N'était-ce point son ouvrage, si son fils était le serviteur du Démon ?

II

Robert le Diable avait dix-sept ans lorsque sa mère dit au duc de Normandie :

« Seigneur, si l'enfant était chevalier, peut-être changerait-il de vie !

— Madame, excellente est votre idée. Je vous approuve fort. A la Pentecôte prochaine, Robert sera armé chevalier. »

Le duc fit donc annoncer par tous ses États la grande cérémonie qui se préparait. Les principaux des barons et des comtes s'assemblèrent en la ville de Rouen et tout fut disposé pour l'armement du jeune homme.

Le duc Hubert fit un long sermon à Robert devant tous les assistants.

« Mon fils, lui dit-il, nous avons grands sujets de plaintes à élever contre vous. Aussi nous allons vous armer chevalier, afin que vous puissiez rechercher la société des vaillants seigneurs de Normandie,

prendre leurs sages avis et régler votre conduite sur la leur.

— Oh! oh! s'écria le jeune duc. Ne savez-vous pas, mon père, que Robert le Diable je suis, et Robert le Diable je veux rester? Nommez-moi chevalier, soit. Mais en rien n'espérez me voir changer de vie! »

Les barons se regardèrent tristement en entendant Robert parler de la sorte.

On l'arma toutefois chevalier au nom de Notre-Dame, de saint Georges et de saint Michel, et les fêtes commencèrent.

D'abord joutèrent en grande courtoisie les comtes et les autres chevaliers. Mais quand ce fut au tour de Robert, celui-ci cria d'une voix tonnante :

« Qui que vous soyez, je ne vous crains point. Un, deux, trois, dix ou trente, venez donc essayer de me vaincre! »

Un des seigneurs s'avança dans la lice; Robert le Diable sauta sur son cheval, se précipita comme une trombe sur le chevalier et lui envoya un si fier coup de lance qu'il l'étendit raide mort sur l'arène.

« Ah! mon fils, qu'avez-vous fait! dit le duc Hubert. »

Mais sans l'écouter, et comme si subitement il fût devenu fou, Robert courut sur les barons présents et, sans provocation, les frappa de grands coups de lance et d'épée, brisant casques et boucliers, traversant cuirasses, assommant les chevaux, rompant bras et

côtes. En ce jour-là, il tua vingt-deux seigneurs des plus braves, sans que les autres assistants eussent pu se saisir du maudit et mettre fin au carnage.

Ce que voyant, la duchesse dit à son mari :

« Seigneur duc, chassez ce démon de votre cour, ou nous en mourrons tous de honte et de douleur ! »

Hubert suivit l'avis de sa femme et défendit à Robert de se montrer dans la ville de Rouen.

« S'il en est ainsi, dit le méchant chevalier, je ferai encore plus de mal que par le passé. Je vous en assure en grande sincérité ! »

Et il quitta le palais de son père.

Robert le Diable tint parole. Deux jours ne s'étaient point écoulés que les portes du palais du duc de Normandie se trouvèrent assiégées par quantité de gens venant se plaindre du chevalier maudit. Et c'étaient gens de toutes qualités : paysans, laboureurs, bergers, pêcheurs, marchands, bourgeois, clercs, moines, ermites, prêtres et abbés, soudards et hommes d'armes.

L'un disait :

« Robert a dévasté mon champ ! »

L'autre :

« Robert a égorgé mon bétail ! »

Un troisième :

« Robert a tué mes serviteurs, brûlé ma maison, pillé tous mes biens. »

Et les moines et les prêtres qu'il avait insultés,

ou dont il avait démoli les chapelles!... Et les seigneurs dont il avait maltraité les femmes et les filles!...

Le pauvre duc ne savait à qui répondre. Tant qu'enfin, il prit à part douze de ses plus vaillants chevaliers et leur dit :

« En hâte, saisissez-vous de Robert et l'enfermez en la plus épaisse tour de mon château!

— Ainsi ferons-nous! jurèrent-ils. »

Ils apprirent que Robert le Diable s'était arrêté dans une église, et, ayant attendu la nuit, ils le saisirent tandis qu'il dormait et le lièrent avec de fortes cordes de chanvre. Puis ils se mirent en marche vers la ville de Rouen.

Robert ne dit rien; mais, au moment où l'on s'y attendait le moins, il brisa comme paille ses liens, assomma un chevalier d'un coup de poing, et, prenant sa lance, désarçonna en un instant les onze autres auxquels il creva les yeux.

Hubert de Normandie fut plus triste que jamais quand il sut de quelle façon son fils avait maltraité les messagers.

Il envoya incontinent par toutes les villes, villages et hameaux de son duché, crier, publier et proclamer à son de trompe, à tous les sergents, officiers et justiciers, d'avoir à saisir Robert mort ou vif dès qu'il serait possible de le faire.

Le méchant chevalier grinça furieusement des

IL TUA LES PÈLERINS JUSQU'AU DERNIER. (PAGE 144.)

dents lorsqu'on lui rapporta l'ordre de son père.

« Ah! ainsi on me traite, s'écria-t-il! On ne m'aura ni mort ni vif, je le jure par le Diable! »

Et pour éviter d'être surpris, il établit une maison forte au fond d'une ténébreuse forêt où personne n'osait jamais s'aventurer. Puis il rassembla tout ce qu'il put trouver de mauvaises gens, comme larrons, voleurs de grands chemins, détrousseurs de marchands, épieurs de routes, tire-laine, brigands des bois, hommes de potence et de corde, et il se mit à leur tête.

Il arriva bientôt que personne n'osa s'aventurer, même par troupes nombreuses, sur les routes de Normandie. On ne parlait plus que des vols, meurtres et assassinats que journellement commettait la troupe de bandits dont Robert le Diable s'était fait le capitaine. Au seul nom du maudit, les femmes se signaient et les enfants soudain cessaient de pleurer, comme si on les eût menacés du loup !

III

Chaque année, Robert le Diable s'en allait avec ses compagnons dans une lande immense non loin de la mer. Et là, à l'heure de minuit, le duc se mettait pieds nus et appelait le Démon. La terre tremblait, le

ciel s'obscurcissait, la lune pâlissait, la tempête grondait, les éclairs sillonnaient la nue, ainsi qu'au jour où était né le maudit. Robert traçait un grand cercle autour de lui, et soudain paraissait un chevalier tout couvert d'une étincelante armure de fer rouge.

« Que ferai-je en ce temps ? » demandait le duc.

Et le Diable lui soufflait toutes sortes de mauvaises œuvres et lui mettait au cœur plus de méchanceté encore que par le passé. Puis, arrachant une branche d'ortie morte, il la donnait à Robert.

« Attache ce rameau au cimier de ton casque ! disait-il. Durant une année entière, ce talisman te préservera des embûches de tes ennemis, et aucun ne pourra te résister. »

Ceci dit, le Diable disparaissait, laissant Robert dans la lande déserte.

Comme il y avait sept ans que Robert le Diable n'avait revu ses parents, il partit un jour pour remplacer le rameau d'ortie morte du cimier de son casque. Cette fois, il n'avait voulu prendre avec lui aucun des bandits de sa troupe.

« Qui oserait m'attaquer ? avait-il dit. J'épouvante les plus vaillants ! »

Sur la route, il commit plusieurs méfaits. Ainsi, ayant rencontré sept pèlerins qui revenaient de Jérusalem, il leur barra le chemin et les insulta à sa coutume. L'un d'eux, qui était fort peu endurant et qui

ne se doutait pas d'avoir affaire au terrible Robert le Diable, se permit de faire quelques remontrances au chevalier.

« Ah ! ah ! vieillards, s'écria le duc, je vais vous apprendre à me parler avec plus de respect. »

Et, courant sur eux, il les tua jusqu'au dernier et s'en alla en riant, sans remarquer que son armure était toute rouge et toute teinte du sang des vieux pèlerins.

Il arriva auprès du château d'Arques et y vit entrer une dame de qualité suivie d'une foule d'écuyers et d'hommes d'armes. Un petit berger lui dit que c'était la duchesse Isole qui venait, avec sa suite, au château du comte d'Arques.

Le duc Robert resta un moment pensif.

« J'irai revoir ma mère ! dit-il. »

Et, piquant son coursier, il courut vers la porte du manoir. Devant lui s'enfuyaient épouvantés tous ceux qui l'avaient aperçu.

« Robert le Diable ! s'écriaient-ils. Que Dieu nous protège ! »

Le duc maudit traversa l'espace qui le séparait du château et franchit le pont-levis. Les gardiens des poternes s'étaient enfuis, eux aussi, et Robert ne trouva personne pour l'aider à descendre de cheval. Sans s'en inquiéter, il laissa sa monture et entra dans la grande salle où sa mère se trouvait seule.

« Ma bonne mère ! dit-il en se jetant à ses

genoux, combien je suis heureux de vous revoir!

— Ah! mon fils! s'écria la duchesse, faut-il que je vous retrouve ainsi, vous qui étiez appelé à de si hautes destinées!

— En vérité, madame, je comprends votre tristesse. Je suis un maudit, un réprouvé. Dites-moi donc, de grâce, à qui je dois cet épouvantable sort. »

Isole de Normandie fut bien étonnée d'entendre ainsi parler son fils.

« N'en voulez qu'à moi seule, Robert. Avant votre naissance, je vous ai donné au Diable!

— Que me dites-vous, madame?... Ah! je comprends, enfin. Eh bien, que ce jour soit le dernier où je commettrai péché! Dès cet instant, je ferai pénitence, et le Démon n'aura point ni mon corps, ni mon âme. En hâte, je cours à Rome et je demanderai au pape de m'absoudre de mes crimes. J'en ferai si grande pénitence, que Dieu me pardonnera. »

Robert le Diable embrassa sa mère et aussitôt partit pour Rome.

IV

Comme la forêt où Robert avait établi son repaire de bandits était sur le chemin de Rome, le duc voulut revoir une dernière fois ses compagnons.

Il les trouva buvant et chantant, et il leur tint ce discours :

« Mes amis, je crois que l'heure est venue de songer à nos fautes et de faire pénitence. Nous sommes de mauvaises gens, et nos péchés sont si grands et si nombreux qu'il n'est sur la terre personne pour en avoir commis de semblables. Dès ce jour, repentons-nous et vivons ainsi qu'hommes de bien. »

Les brigands se mirent à rire en entendant parler leur chef de la sorte.

« Voyez-vous, dirent-ils, le renard qui pour ermite veut se faire passer? N'est-ce point plaisante chose? »

Robert essaya encore de les faire revenir au bien; mais, n'y pouvant réussir, il ferma soudain la porte et mit le feu à la maison. Lorsque les bandits y eurent été rôtis jusqu'au dernier, il monta à cheval et n'eut de cesse qu'il fût arrivé à Rome.

Ce jour-là, le pape était à dire la messe en l'église Saint-Jean-de-Latran. Robert le Diable, l'ayant appris, laissa son cheval à un malheureux, se déchaussa et entra pieds nus dans l'église.

« Retirez-vous! » lui crièrent les prêtres et les évêques.

Mais il n'en fit rien et réussit à parvenir jusqu'au pape devant lequel il se jeta à deux genoux.

« Pardonnez-moi! pardonnez-moi! cria-t-il. Je

suis le plus grand pécheur qui jamais soit venu implorer votre pardon ! »

Le pape le considéra longtemps en silence.

« N'êtes-vous pas Robert de Normandie ? demanda-t-il.

— Hélas, oui ! répondit Robert le Diable. Daignez m'écouter en particulier, car je veux faire pénitence.

— Retirez-vous ! commanda le pape aux prêtres et aux fidèles. »

Et quand chacun eut quitté l'église, le duc de Normandie demanda au vieillard ce qu'il lui faudrait faire.

« Allez trouver un ermite qui demeure à trois lieues de la ville, dans une profonde forêt. Confessez-vous à lui ; c'est un saint homme. Il a pouvoir de vous absoudre. Mais, je vous en conjure, ne faites de mal à personne. »

Robert le Diable alla dans la hutte de l'ermite et trouva celui-ci en oraisons.

« Saint homme, dit-il, vous avez devant vous un grand criminel. Voulez-vous m'entendre en confession ? »

Le vieillard s'agenouilla avec le duc et écouta la longue suite de péchés et de crimes que Robert avait commis depuis ses premières années.

« Ah ! mon fils, dit l'ermite, vraiment, vous êtes un grand coupable ! Cependant je vous ab-

sous ; mais laissez-moi réfléchir à la pénitence qu'il est bon de vous imposer. »

Le saint homme se mit en prières ; et, à la pointe du jour, il ordonna ce qui suit à son pénitent :

« Allez par le monde en contrefaisant le fou et le muet ; disputez votre nourriture aux chiens, et attendez qu'il plaise à Dieu de vous relever de votre pénitence.

— Grand merci, dit Robert, Dieu est miséricordieux ! »

Et il quitta l'ermite.

A partir de ce moment, on ne le vit plus que par les rues de Rome, un bâton à la main et faisant de grands gestes, tels que ceux d'insensés. Aussi les enfants le suivaient en se moquant, et souvent ils allaient jusqu'à lui jeter des pierres. Le duc ne s'en fâchait en aucune manière, car il songeait aux grands coups d'épée qu'il avait jadis donnés aux innocents. Lorsqu'il apercevait un chien, il le suivait et lui disputait les os : ainsi l'avait décidé le pieux solitaire.

L'empereur sortait un matin de son palais, lorsqu'un homme vint à passer poursuivi par les huées du peuple.

« Cet insensé n'est pas un être ordinaire, dit l'empereur ; je ne connais point de chevalier qui ait si bel air et si grande apparence. »

Et il ordonna de le conduire au palais. Robert

se laissa emmener sans vouloir répondre aux questions des écuyers.

Quand vint le dîner, l'empereur lui fit offrir un

siège à ses côtés; mais le fou refusa par gestes et se coucha sous la table jusqu'au moment où les convives commencèrent à jeter les reliefs du repas aux chiens qui jouaient avec Robert. Alors, il leur disputa les os, aboyant à leur façon, et jouant des dents et des ongles, au grand ébattement des invités.

Ce que voyant, l'empereur fit donner aux chiens plusieurs plats de venaison, et Robert en eut sa bonne part et fit un excellent festin.

« Véritablement, dit encore l'empereur, cet insensé m'étonne. Je veux qu'il demeure en mon palais et que chacun le traite en grande courtoisie. »

Ainsi, Robert le Diable fit pénitence durant sept années, et pendant ce temps il ne vécut que d'après le commandement de l'ermite, et il se montra si doux que jamais on n'eût pu reconnaître en lui le méchant duc de Normandie.

Or l'empereur avait une fille merveilleusement belle, mais qui, malheureusement, était muette. Cette infirmité n'avait pas rebuté le sénéchal de l'empire qui avait demandé à épouser la princesse.

« A Dieu ne plaise! répondit l'empereur. Ma fille n'épousera jamais qu'un grand prince. »

Le sénéchal alla trouver les Sarrasins.

« Réunissez deux cent mille soldats, leur dit-il, et suivez-moi. Nous vaincrons l'empereur et nous partagerons ses États! »

Entendant cela, les Musulmans furent en grande joie. Ils s'assemblèrent à plus de trois cent mille et vinrent attaquer la ville de Rome, tandis que de leur côté se réunissaient les guerriers chrétiens.

Il se donna une grande bataille non loin de la ville; les chevaliers romains luttèrent courageusement pendant deux jours entiers. Ils allaient pour-

tant être anéantis lorsqu'il leur arriva grand secours.

Robert le Diable était à courir dans le jardin du palais, se battant avec les chiens, lorsqu'un esprit céleste parut à ses côtés et lui présenta un cheval et une armure magnifiques et blancs comme neige.

« Va au secours de l'empereur, dit l'ange. »

Le duc sauta sur le cheval et fut en un instant porté au plus fort de la mêlée. Il se rua sur les Sarrasins, et de droite, de gauche, d'avant et d'arrière, frappa de grands coups, brisant les têtes, transperçant et pourfendant les guerriers ennemis. Les soldats de l'empereur reprirent courage, et les Musulmans épouvantés s'enfuirent en désordre.

Mais, quand l'empereur le fit mander, le chevalier à la blanche armure avait disparu.

Robert le Diable était retourné dans le jardin du palais, était descendu de son cheval, avait dépouillé ses armes et s'était remis à jouer avec les chiens.

Le soir venu, l'empereur donna un grand festin auquel furent conviés tous ceux qui s'étaient le plus distingués dans la bataille. Et l'on vint à parler du chevalier blanc et de ses prouesses.

« Cela me rend fort chagrin, dit l'empereur, de ne pouvoir remercier comme il convient le guerrier inconnu qui est venu nous secourir si fort à propos ! »

La princesse s'avança alors vers son père et lui montra Robert occupé à manger avec les chiens.

« Que veux-tu dire ? » demanda l'empereur.

De nouveau, elle montra Robert le Diable, car elle l'avait vu de la fenêtre du palais partir pour le combat sur le coursier blanc amené par l'ange.

Son père fit venir la gouvernante et la pria de lui rapporter ce que signifiait le geste de la princesse.

« Seigneur, dit la gouvernante, votre fille assure que ce fou et le chevalier à la blanche armure ne sont qu'une même personne. »

Les seigneurs et l'empereur se prirent à rire tandis que la princesse se retirait toute confuse.

Cependant les Sarrasins ne s'en tinrent pas là et par deux fois encore attaquèrent les Romains.

La seconde fois, ils furent encore battus grâce à la vaillance de Robert le Diable.

Mais, à la troisième, des chevaliers furent apostés dans toutes les directions pour arrêter l'inconnu au passage et savoir qui il était. La bataille se donna terrible et Robert y fit de tels prodiges qu'il ne resta pas un seul Sarrasin de vivant pour aller porter nouvelles à son peuple. Lorsque le duc de Normandie voulut s'enfuir, les cavaliers de l'empereur le poursuivirent et l'un d'eux brisa sa lance dans la cuisse du héros qui, cependant, disparut aussitôt.

Revenu au palais, Robert arracha le fer de lance et le cacha entre deux pierres; puis il banda sa plaie et s'en alla jouer avec la meute de l'empereur.

« C'est bien la chose la plus extraordinaire qui soit au monde, pensa le roi, que ce chevalier à la

blanche armure qui par trois fois m'a délivré des Musulmans. Je ferai publier par tous mes États que je veux le récompenser en lui donnant ma fille en mariage, et ainsi j'espère le connaître. »

Ses barons et ses comtes applaudirent à cette idée, et les hérauts parcoururent tout le pays pour annoncer le désir de leur maître.

Le traître sénéchal, en apprenant ces nouvelles, pensa que ce lui était une excellente occasion d'obtenir la main de la princesse. Il se fit fabriquer une armure blanche, s'enfonça un fer de lance dans la cuisse, monta sur un cheval blanc et s'en vint à Rome.

« Mon puissant maître, dit-il à l'empereur, je suis le chevalier à la blanche armure. Accomplissez votre promesse.

— Bien que la chose m'étonne fort, répondit l'empereur, tu auras ma fille en mariage. Mais jamais je ne t'eusse cru si vaillant ! »

Le mariage fut donc ordonné ; et le jour fixé, les cloches de toutes les églises de Rome annoncèrent ce grand événement. Le cortège se mit en marche et on arriva à Saint-Jean-de-Latran.

Comme le prêtre allait unir les deux fiancés, la princesse muette recouvra tout à coup la parole :

« Mon père, dit-elle d'une voix forte, ce maudit sénéchal est un imposteur. Le véritable chevalier est cet insensé que l'on voit jouer et manger avec les chiens. Je l'ai par trois fois aperçu des fenêtres du palais. »

Le sénéchal, se voyant découvert, voulut s'enfuir; mais l'empereur ordonna de l'arrêter et de le conduire en prison. Puis on revint au palais où Robert était encore à courir avec les lévriers.

« Qui es-tu ? lui demanda le roi. »

Robert le Diable ne répondit pas.

« Cet homme est le duc Robert de Normandie ! s'écria un vieillard derrière l'empereur. »

Les seigneurs se retournèrent et Robert le Diable reconnut l'ermite auquel il avait été confesser ses péchés sept ans auparavant.

« Oui, reprit le pieux solitaire, cet homme est Robert, et c'est lui le chevalier à la blanche armure. »

Puis, s'adressant au muet :

« Ta pénitence est achevée. Parle ! »

Robert raconta alors à l'empereur par quelle suite de circonstances il s'était vu tenu à ce rôle de muet, et chacun en fut émerveillé, car le renom du terrible duc était venu depuis longues années jusqu'à Rome.

« Eh bien ! dit l'empereur; où trouverais-je plus valeureux époux pour ma fille ? Je te donne sa main !

— Et nous en éprouvons grande joie ! s'écrièrent à la fois la princesse et le duc de Normandie. »

On revêtit Robert de riches habits d'or et de soie, et le mariage fut célébré le jour même, tandis que l'on brûlait vif le traître sénéchal.

Et un mois plus tard, Robert et sa femme cheminaient sur la route de France.

Il n'y eut jamais si belles fêtes que celles qui furent données en la ville de Rouen au retour du duc de Normandie. Et si Hubert et son épouse pleuraient toujours, cette fois c'était de joie.

Robert le Diable fut le père du fameux Guillaume le Conquérant, qui, en 1066, fit la conquête du royaume d'Angleterre, après avoir battu à Hastings le malheureux prince saxon Harold, le fiancé de la belle Édith au cou de cygne.

BARBE-ROUGE

Dans un vieux château bâti tout au milieu d'une grande forêt, vivait un puissant magicien qui connaissait tous les secrets de la nature. Il se nommait Barbe-Rouge à cause de la couleur pourpre de sa barbe. Cet homme passait ses jours et ses nuits à lire dans de grands manuscrits jaunis couverts de caractères indéchiffrables pour tout autre que lui; puis il se rendait dans une grande salle de son manoir, au milieu de cornues, d'alambics, de fourneaux et de mille instruments

étranges, et il se livrait à toutes sortes d'opérations cabalistiques. Le magicien Barbe-Rouge était méchant. Déjà il avait enlevé dans son château six jeunes filles merveilleusement belles qu'il avait forcées à l'épouser; mais il les avait si fort maltraitées qu'elles n'avaient pas tardé à mourir sous ses coups.

A quelque distance de la forêt était bâti un magnifique manoir où vivait un riche seigneur avec sa femme, ses deux fils et sa fille belle comme le jour. Un matin que cette dernière était à se promener en compagnie d'un petit épagneul aux alentours du château, le magicien l'aperçut dans son miroir magique et la trouva si ravissante qu'il résolut de l'enlever. En un instant, il se transporta auprès de la promeneuse et, malgré ses cris et ses prières, il l'emmena dans sa demeure au fond de la forêt.

On juge du désespoir du père, lorsqu'il s'aperçut de la disparition de son enfant chérie. Des chasseurs battirent la plaine et la forêt, mais sans succès, et l'on ne put savoir ce que la malheureuse était devenue.

« Sans doute, pensèrent les pauvres gens, notre fille aura été dévorée par les bêtes féroces! Jamais nous ne la reverrons! »

Au bout de quelques jours, Barbe-Rouge reçut un avis mystérieux d'aller en Asie rejoindre un enchanteur de ses amis, qui avait à lui communiquer des choses fort importantes.

« Madame, dit-il à sa prisonnière, je suis forcé de vous quitter pour quelques semaines. Rien ne vous manquera en mon absence, j'ai pourvu à tout. Voici douze clefs qui vous permettront d'ouvrir toutes les portes de mon château. Et en voici une treizième qui donne entrée dans la chambre secrète où vous me voyez chaque jour m'enfermer. Allez partout où il vous plaira; mais n'entrez point dans la pièce qu'ouvre cette treizième clef. Sinon, je vous le jure, il n'est rien au monde qui puisse vous garantir de ma colère. »

Ceci dit, le magicien prit en main son bâton voyageur et disparut dans les airs.

La jeune fille resta à pleurer toute la journée en songeant à son malheureux sort.

Le lendemain elle se dit :

« Puisque Barbe-Rouge m'a laissé toutes les clefs de son manoir, je devrais examiner chaque appartement dans tous ses détails. Cela pourrait bien m'être utile quelque jour! »

Et elle se mit à ouvrir toutes les portes les unes après les autres. Dans une salle, elle trouva des vêtements brodés d'or et d'argent; dans une autre, des bijoux précieux, des colliers d'or, des couronnes et des diadèmes enrichis de diamants; dans une troisième étaient des tableaux et des statues comme jamais elle n'en avait vu d'approchant. Puis ce furent toutes sortes de choses mer-

veilleuses, tout ce que sur la terre il y a de plus riche et de plus exquis. La douzième clef ouvrait la porte de sortie du château. Comme elle tournait sur ses gonds, un animal s'élança d'un bond en poussant de joyeux aboiements : c'était le chien de la jeune fille, qui enfin avait retrouvé sa maîtresse. La malheureuse le caressa et lui donna à manger. La pauvre bête en avait grand besoin. Puis la prisonnière du magicien fit le tour du manoir pour essayer de trouver un passage par où s'enfuir. Hélas! de tous côtés les taillis et les fourrés de ronces et d'épines formaient une enceinte infranchissable.

Elle rentra bien triste et referma la porte.

« Pourquoi, se demanda-t-elle, pourquoi Barbe-Rouge m'a-t-il défendu d'entrer dans la chambre secrète où il a l'habitude de s'enfermer chaque matin? Il faut qu'il s'y trouve quelque chose de bien étrange! Comme il ne rentrera que dans plusieurs semaines, je puis bien ouvrir cette porte et satisfaire ma curiosité. Mon méchant maître n'en saura jamais rien! »

Elle hésita encore quelque temps, puis elle introduisit en tremblant la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit, mais si vite que la jeune fille trébucha et tomba. S'étant relevée, elle regarda autour d'elle et vit les cornues, les fourneaux, les flacons de toute forme et les milliers de manuscrits qui remplissaient l'appartement. Mais tout à coup, elle poussa un cri de terreur et s'enfuit. Dans un coin, étaient six jeunes

femmes mortes appendues à la muraille : c'étaient les femmes que Barbe-Rouge avait autrefois épousées et qu'il avait fait périr.

La prisonnière referma la porte avec précaution et rentra dans sa chambre. Mais qu'aperçut-elle? En tombant, ses mains étaient devenues toutes dorées, tellement qu'on eût cru qu'elles étaient d'or pur.

« Si Barbe-Rouge arrivait en ce moment, il saurait ma désobéissance, pensa-t-elle. Je vais me laver en toute hâte! »

Mais elle eut beau faire, ses mains restèrent dorées sans qu'il y eût moyen de faire disparaître cette maudite couleur.

La malheureuse s'arrachait les cheveux de désespoir, lorsqu'il lui vint une idée. Elle prit une feuille de papier et la mit dans la gueule du chien après avoir écrit :

« Je suis prisonnière du magicien à la Barbe-
« Rouge. Que mes frères suivent le chien et arrivent
« vite me délivrer, sinon je suis perdue! »

« Va vite à la maison! » dit-elle au fidèle animal en lui ouvrant la porte du manoir.

Le chien comprit sa maîtresse, s'enfonça dans la forêt et disparut.

Le lendemain à la première heure, un grand bruit se fit entendre dans le château. C'était Barbe-Rouge qui rentrait.

« Comment! vous voilà déjà revenu? lui dit la jeune fille en tremblant comme la feuille.

— Oui, madame. L'enchanteur, mon ami, qui m'avait appelé en Asie, est mort comme j'arrivais. Aussi je n'ai pas prolongé davantage mon voyage afin d'avoir le plaisir de vous revoir plus tôt.

Mais, dites donc, m'avez-vous obéi de point en point?

— Certes, monseigneur.

— Alors, rendez-moi les clefs, qui maintenant vous sont inutiles.

— Je les ai déposées sur ce meuble où vous pouvez les prendre.

— Voyons, ma mie, allez les chercher et donnez-les-moi! »

La jeune fille obéit.

« Qu'est-ce donc, madame? ces mains dorées...?

— Monseigneur!...

— Vous êtes entrée dans la chambre secrète! s'écria Barbe-Rouge d'une voix de tonnerre. Je vous l'avais défendu. Eh bien! vous mourrez comme les femmes que vous y avez aperçues!

— Grâce, monseigneur! grâce! pitié!

— Il n'est point de grâce, ni de pitié. Préparez-vous à mourir! »

Et ce disant, le magicien saisit un grand sabre et se prépara à couper la tête de la jeune fille.

« Ah! seigneur; accordez-moi d'aller prier un

instant dans la chambre en haut, et laissez-moi revêtir un blanc habillement de fiancée ?

— Soit, je le permets. Mais hâtez-vous ! »

La malheureuse monta dans la chambre en haut et regarda tout autour du manoir.

« Hélas ! dit-elle. Le petit chien n'aura pas retrouvé la maison de mes parents. »

Barbe-Rouge, pendant ce temps, aiguisait son sabre sur la meule de grès, en chantant :

J'aiguise, j'aiguise mon couteau,
Pour tuer ma femme qui est en haut.

« Allons, allons ! es-tu prête ? cria-t-il.

— Non, je viens seulement de finir de prier. »

Le magicien recommença sa chanson :

J'aiguise, j'aiguise mon couteau,
Pour tuer ma femme qui est en haut.

La jeune fille regarda pour la deuxième fois.

« Hélas ! hélas ! mes frères ne pourront traverser le taillis ! murmura-t-elle.

— Es-tu prête ? demanda Barbe-Rouge.

— Non, dit-elle, je suis à mettre ma robe blanche. »

Une demi-heure après, le magicien s'impatienta de toujours chanter :

J'aiguise, j'aiguise mon couteau,
Pour tuer ma femme qui est en haut.

« Mon couteau est bien affilé ; descends ou je monte ! cria-t-il.

— Ah ! seigneur ! ne me laisserez-vous point le temps de mettre ma coiffe blanche ? »

Elle regarda pour la troisième fois et vit le petit chien sortir des buissons. Puis ce furent ses deux frères armés de longues lances.

« Vite, vite, mes frères ! Hâtez-vous !... »

Et elle leur jeta la clef du vieux manoir.

« Pour cette fois, jura Barbe-Rouge, je vais monter là-haut et te couper la tête !

— Je n'ai plus qu'une épingle à placer, monseigneur, et je descends ! »

Elle attendit encore une minute et se mit lentement à descendre l'escalier. Comme elle arrivait au bas :

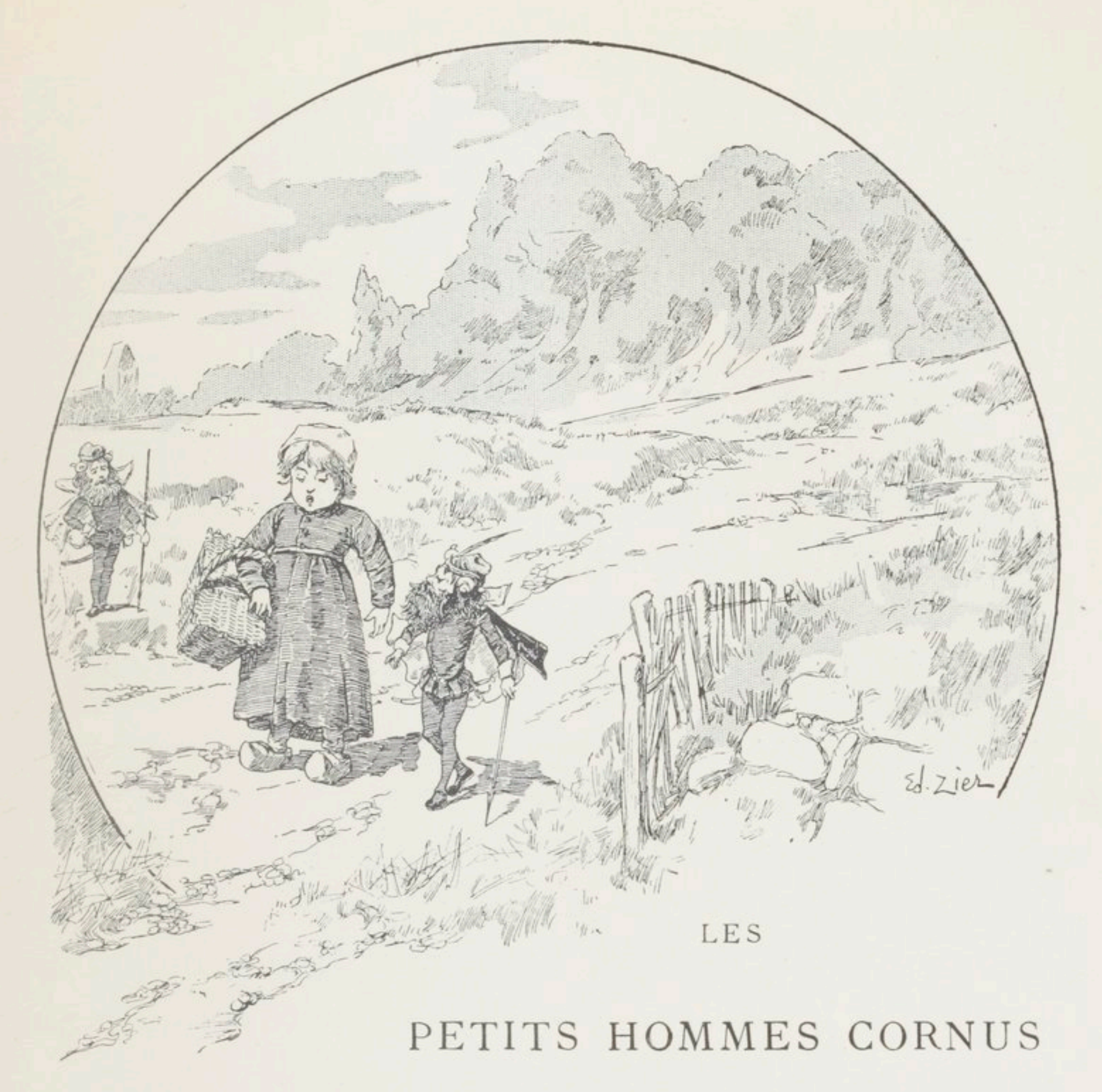
« Qu'est-ce que ce bruit ? cria le magicien.

— Le vent sans doute qui s'engouffre dans les cheminées du manoir.

— Qu'importe ! Tu vas mourir. »

Il la saisit par les cheveux, et déjà il levait son coutelas, quand la porte s'enfonça brusquement. Au même instant, deux coups de lance transpercèrent Barbe-Rouge, qui tomba raide mort.

La jeune fille se jeta au cou de ses frères et retourna avec eux au logis de ses parents. Dire les fêtes que le seigneur donna en cette occasion me serait impossible. J'aime mieux vous les laisser à penser.



LES PETITS HOMMES CORNUS

Il y a une race de petits hommes que plusieurs appellent des Nains, tandis que les autres les nomment les Petits Hommes Cornus.

Ces petits êtres n'ont pas un pied de haut. Ils demeurent sous terre, dans le creux des rochers et des montagnes; ils portent de longs cheveux et de longues barbes, s'habillent de rouge à l'ancienne mode, et vont armés de sabres d'acier et de lances d'argent.

Ces créatures ne sont pourtant point de la race des hommes. Elles ne mourront qu'à la fin du monde, lorsqu'il n'y aura plus âme qui vive sur la terre, et l'on assure qu'elles ne ressusciteront pas pour être jugées.

Les Petits Hommes sont Cornus. Oui, ils portent deux jolies petites cornes sur le front, comme les jeunes béliers, et cela, par ma foi, leur donne bon air et agréable figure. Ils ne sont pas méchants, les Nains, et même ils rendent service au besoin. Plus d'un petit garçon, plus d'une petite fille égarés dans le bois, les ont rencontrés :

« Tu pleures, bel enfant!

— Hélas! j'étais à cueillir des mûres sauvages et des cornouilles quand j'ai perdu le sentier.

— Je te reconnais, mon enfant. Suis-moi sans crainte par les taillis et les buissons, je te conduirai à la maison où pleure ton père et où ta mère se lamente! »

Et le Petit Homme Cornu ramène au logis le jeune étourdi.

Si vous voulez voir les Nains tout bleus de colère, vous n'avez qu'à crier :

« Coua! coua! coua! »

Cela leur rappelle les oies, et ils ont peur de ces bêtes qui les poursuivent et les battent à grands coups de bec, chaque fois qu'elles les rencontrent.

Voulez-vous faire plaisir aux Petits Hommes

Cornus? voulez-vous les voir heureux comme les poissons dans l'eau fraîche du vivier, dites :

Ric, rac! ric, rac! gai! gai!
C'est aujourd'hui la paie!

Pourquoi? je n'en sais rien et personne n'a pu me le dire. Mais c'est ainsi!

Autrefois, lorsque grand'mère était encore fillette et que grand-papa marchait en robes, les Petits Hommes Cornus se montraient de temps à autre. Ainsi, il en venait aux foires et aux marchés pour s'acheter du drap rouge, du fil et des aiguilles. Le jour de la fête, au village, quelques-uns dansaient en cachette dans le jardin du maître d'école au son du violon ou de la cornemuse du père Thomas le ménétrier.

Mais maintenant, on n'en entend plus parler que de loin en loin. Sont-ils honteux de se montrer avec leurs habits rouges et leurs souliers à boucles d'argent à l'ancienne mode? Ou craignent-ils les méchants garçons qui font : « Coua! coua! coua! » et leur rappellent les oies dont je vous parlais tout à l'heure?

Les Petits Hommes Cornus ne mangent donc pas? Les Nains ne boivent-ils jamais? Oh si! Et voici comment ils se procurent ce qui leur est nécessaire.

Selon les saisons, la terre porte différentes récoltes : du foin au mois de juin, du blé en juillet, des raisins et du maïs en septembre. Il y a aussi les fruits de toute sorte qui viennent chacun en son temps, dans les bois, les vergers et les jardins, et le bétail gros et menu. Tout cela, mes amis, est pour nous, et chacun peut le voir et le toucher à sa volonté.

Mais il est un autre genre de récoltes, un autre genre de fruits de toute sorte, un autre genre de bétail gros et menu, que les chrétiens ne voient et ne touchent presque jamais.

Vous savez que la Saint-Jean tombe le 24 juin. C'est la veille de ce jour que partout on fait grands feux de joie. Jeunes filles et jeunes gens, fillettes et garçons, se tenant par la main, dansent tout autour du bûcher :

Gai! gai! à la Saint-Jean, faisons ronde!

chantez-vous en jetant dans la flamme les fagots de bois mort. Eh bien, c'est la nuit de la Saint-Jean que tout pousse, croît, mûrit et grandit pour les Petits Hommes Cornus. Du coucher du soleil à l'heure de minuit donc, les blés lèvent et jaunissent, les foins montrent leurs premières feuilles et fleurissent, la vigne étend ses rameaux et mûrit son raisin. Et depuis minuit jusqu'au lever du soleil, les blés

doivent être fauchés, javelés et liés, tandis que se fait la fenaison et que les petits vendangeurs, la serpette à la main, coupent les grappes pourpres ou blondes des vignes.

Ah, quel travail pour le petit monde !

Si au moins le soleil se couchait à quatre heures et se levait à huit heures comme au jour de Noël ! mais que non ! A la Saint-Jean, les jours sont longs et les nuits sont bien courtes.

A l'ouvrage, les Petits Hommes Cornus ! Courage !...

Et il faut voir comme ils travaillent ! ils suent sang et eau, ni plus ni moins que des galériens. Et toujours ils chantent :

Toutes les herbettes
Qui sont dans les champs
Fleurissent et grainent
La nuit de Saint-Jean !

Voici le soleil levé. Le travail des Nains va continuer. Ils ont encore une heure, une heure juste, pour porter et remuer au jour leur or jaune, leurs piles de doubles louis et de quadruples d'Espagne qu'ils gardent au creux des rochers. Si cet or jaune ne voit pas la lumière une fois l'an, il se pourrit et devient rouge. Alors les Petits Hommes Cornus n'en font plus cas et le jettent.

Quelles gens que ces Petits Hommes !

Mais, direz-vous, qui a pu connaître toutes ces choses ?

C'était au bon vieux temps, quand les Nains osaient s'aventurer au dehors de leurs maisons des rochers, et qu'ils ne craignaient point tant les chrétiens et les oies !

« Coua ! coua ! coua ! »

Ainsi, voici ce qui advint à Jean Noirot, le forgeron des Saulaies.

Forgeron, vous dis-je, car Jean Noirot faisait profession de battre le fer et de forger socs de charrue, dents de herse, roues de voiture, et toutes choses de son état. Il était si chargé de famille, filles et garçons, qu'on disait au village :

« Jean Noirot ! il a autant d'enfants qu'il y a de trous dans un tamis ! »

Et en effet, il en avait de tout âge, depuis le marmot encore à la mamelle, jusqu'à Claude, l'aîné, qui depuis cinq ans avait quitté le pays pour faire son tour de France. Il fallait nourrir, vêtir et élever tout ce petit monde, et c'était rude besogne !... Un moment, la misère avait frappé bien fort à la porte du forgeron. Plus de pain dans la huche, plus de vin au cellier !

« Que faire ? se dit Jean Noirot. »

Mais il réfléchit et songea :

« La forêt d'à côté est pleine de lapins de garenne.

Pourquoi la nuit venue n'irais-je pas chasser ces petites bêtes. De chacune je tirerai vingt sous au marché! »

Et chaque soir, le forgeron s'en allait maintenant à la forêt. Il n'avait pas son pareil, Jean Noirot, pour prendre les lapins en toute saison, au furet, au filet, au lacet, et pour les tuer à l'affût, même par les nuits les plus noires quand, au ciel, il n'y a pas une étoile et que la lune est allée dire bonjour aux gens des autres pays. Tous les ans, il prenait ainsi près d'un millier de lapins de garenne que sa femme et ses filles allaient vendre au bourg ou à la ville voisine.

Aussi l'aisance était revenue à la forge. Le pain ne manquait plus à la huche, ni le vin au cellier.

Un soir d'été, la veille de la Saint-Jean, quand les enfants furent revenus du feu de joie, Jean Noirot dit à sa femme :

« Écoute, mie. C'est demain le jour du fermage. J'irai porter quinze écus au monsieur de la ville qui nous loue le Champ-aux-Vignes. Comme je pense faire double récolte cette année, ne serait-il pas bon de lui offrir un petit cadeau?

— Tu as raison, Jean. Mais que donner?

— Femme, tu ne songes pas aux lapins de garenne de la forêt. Deux ou trois dans ma gibecière, et le bourgeois sera heureux.

— Tu parles d'or, mon homme!

— Alors, couche les enfants et monte au lit. Pour moi, je prendrai Tape-Juste, mon bon fusil à pierre, et j'irai faire un petit tour de bois. »

Ainsi dit, ainsi fait.

Jean Noirot prit son fusil, son havre-sac, sa poudre, son plomb et ses pierres de rechange, et partit en sifflotant :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot!

Le vent soufflait du Nord et l'air était frais. Jean s'en souciait fort peu. La lune brillait au ciel en compagnie des étoiles : c'était ce que voulait notre homme.

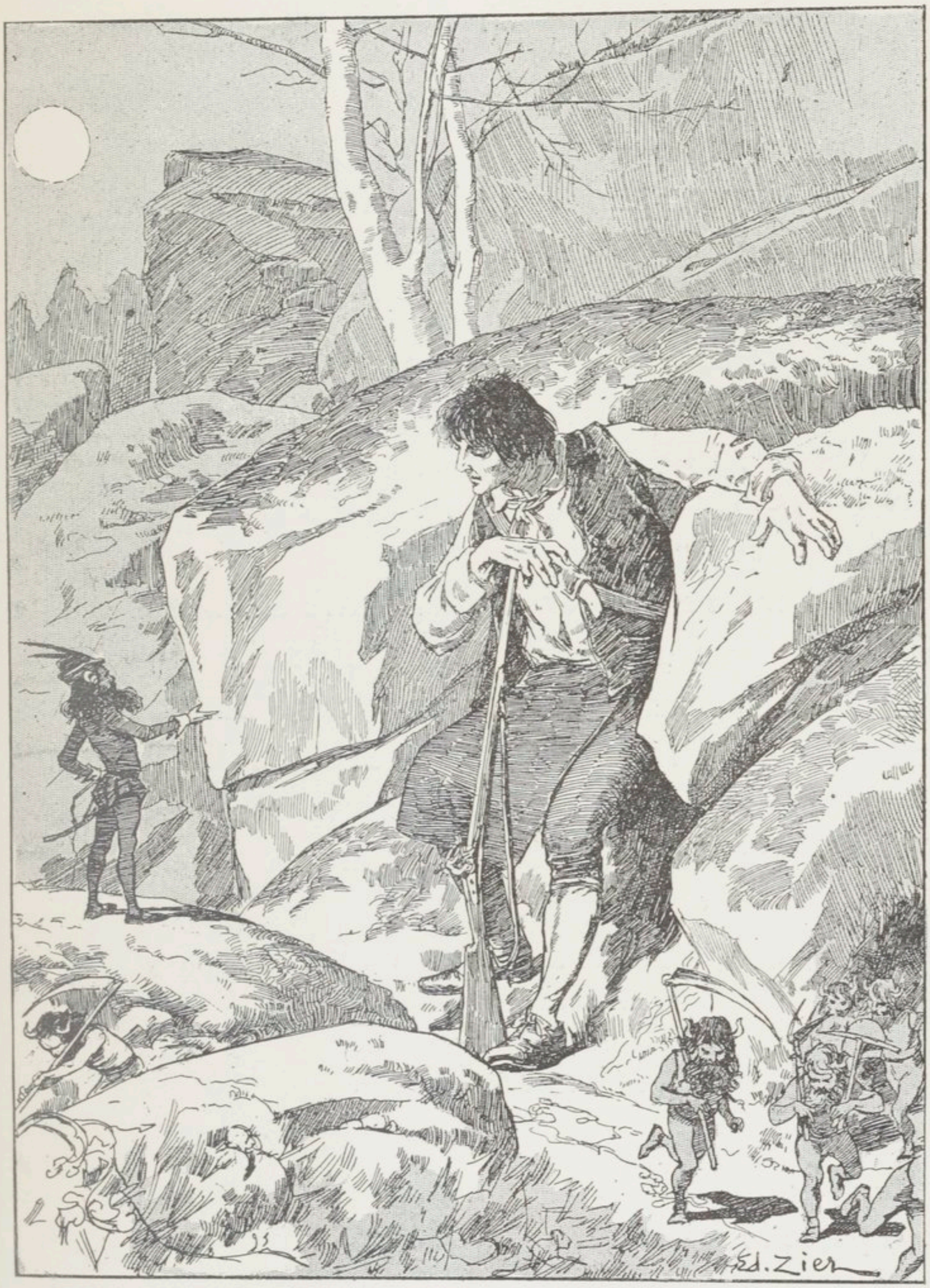
Comme le forgeron passait près des Roches-aux-Fées :

« Tiens, dit-il; un bon endroit pour se mettre à l'affût! »

Et il s'enfonça entre deux blocs de granit où il se tapit avec soin.

Tout à coup, il prêta l'oreille. Quelqu'un parlait près de lui, là, à ses pieds.

« Allons, allons, fainéants! Dépêchez-vous! dépêchez-vous! il faut que tout soit prêt à minuit, minuit juste!



« NOIROT, VEUX-TU GAGNER UN ÉCU DE SIX LIVRES? » (PAGE 177.)

— Nous nous dépêchons, Maître.

Toutes les herbettes
Qui sont dans les champs
Fleurissent et grainent
La nuit de Saint-Jean.

— Qu'est-ce donc ? » pensa Jean Noirot.

Et alors il comprit que c'étaient les Petits Hommes Cornus qui se préparaient à leur travail de tous les ans, et il demeura sans bouger pour voir et pour entendre ce qui allait se passer.

A l'entrée d'un terrier, le Maître des Petits Hommes, un fouet à la main, regardait le ciel en criant :

« Minuit, minuit! Allons, allons, fainéants! Dépêchez-vous! Il faut que notre provende de toute l'année soit sous terre avant le lever du soleil

— Nous nous dépêchons, Maître.

Toutes les herbettes
Qui sont dans les champs
Fleurissent et grainent
La nuit de Saint-Jean. »

Et du terrier, décampaient, en chantant, sous les coups de fouet du Maître, je ne sais combien de Petits Hommes Cornus, avec des faux, des faucilles, des fléaux à battre le blé et l'avoine, des râteaux, des serpettes, des paniers, des corbeilles et des hottes de

vendangeurs, des jougs, des aiguillons, enfin ce qu'il faut, mes amis, pour récolter toutes choses, et pour conduire le bétail et les attelages.

Les Nains partis, le Maître des Petits Hommes Cornus aperçut le forgeron des Saulaies. Il le regarda attentivement des pieds à la tête et de la tête aux pieds. Sans doute, il fut satisfait de son inspection.

« Jean Noirot, veux-tu gagner un écu de six livres ?

— Oui, certes, Maître des Petits Hommes!

— Eh bien, Noirot, tu es fort comme cent de mes gens : tu vas leur donner un coup de main.

— Et qu'y a-t-il à faire, Maître des Hommes Cornus ?

— Quand reviendront mes serviteurs, je te le dirai. »

Une heure après, quelques Petits Hommes revenaient déjà de je ne sais où. Les uns conduisaient des voitures et des chariots au plus grands comme des moitiés de courges, chargés de foin, de blé, d'avoine, de vendange, de maïs et de fruits de toute sorte : pommes et poires, cerises et abricots, noix et châtaignes.

« Ohi! oh! dia! hue!... »

Les autres ramenaient des vaches noires et des bœufs rouges pas plus grands que des épagneuls, ou des troupeaux de brebis et d'agneaux pas plus hauts que les écureuils des bois.

« Clac! clac! clic! Hé, le Roux! Hé, la Grise! — Brrr! brrr! Té, té, Finaud! Té, Fidèle! »

Jean Noirot, le forgeron, avait fort à faire pour aider les Petits Hommes Cornus qui maintenant arrivaient par douzaines et par centaines. Et toujours, toujours, le Maître faisait claquer son fouet et criait :

« Allons, allons, fainéants! Dépêchez-vous! Il faut que notre provende de toute l'année soit sous terre avant le lever du soleil!

— Nous nous dépêchons, Maître.

Toutes les herbettes
Qui sont dans les champs
Fleurissent et grainent
La nuit de Saint-Jean. »

Comme le soleil pointait à l'horizon, la provende des Nains était sous terre.

Alors le Maître des Petits Hommes Cornus dit au forgeron :

« Jean Noirot, voici ton écu de six livres. Je ne te le reproche pas, car tu l'as bien gagné. Veux-tu en avoir un autre?

— Oui, certes, Maître des Petits Hommes!

— Eh bien, Noirot, tu es fort comme cent de mes gens : tu vas leur donner un coup de main.

— Et qu'y a-t-il à faire, Maître des Hommes Cornus?

— Quand sortiront mes serviteurs, je te le dirai. »

Et déjà les Nains sortaient de leur demeure au creux des rochers. Et ils étaient chargés de sacs, grands et petits, pleins d'or jaune, gai et luisant comme le soleil, de sacs remplis de doubles louis et de quadruples d'Espagne.

Et toujours le Maître des Petits Hommes Cornus faisait claquer son fouet en criant :

« Allons, allons, fainéants! Dépêchez-vous! Nous avons une heure, une heure juste pour remuer les piles d'or jaune que nous gardons au creux des rochers. Si une fois l'an cet or ne voit pas le jour, il se pourrit et devient rouge. Alors, il faut le jeter.

— Nous nous dépêchons, Maître.

Nous n'avons que le matin pour remuer l'or jaune! »

Jean Noirot avait encore fort à faire à vider les sacs, à vider l'or jaune, les doubles louis et les quadruples d'Espagne! Et aussitôt les Petits Hommes Cornus le reprenaient, et vite, vite, vite, l'emportaient au creux des rochers.

Une heure après, le Maître fit claquer son fouet et cria :

« Tiens, Noirot, voici ton autre écu de six livres. Certes, tu l'as bien gagné! Mais mes serviteurs sont des rien qui vaille. Par leur fainéantise, trois quintaux d'or jaune, trois quintaux de doubles louis et de quadruples d'Espagne n'ont pas vu le jour depuis un an

et plus, depuis la Saint-Jean dernière. Maintenant, voilà notre or pourri, notre or pourri et rouge. Allons, paresseux, jetez dehors ces sacs qui sous terre nous empesteraient! »

Les Petits Hommes Cornus obéirent. Ils jetèrent dehors les trois quintaux d'or rouge. Puis, un à un, ils disparurent avec le Maître au fond du terrier, au creux des rochers.

« Les Nains sont rentrés sous terre, se dit Noirot, Il est temps d'aller rejoindre femme et enfants! »

Le forgeron des Saulaies prit un double louis d'or et un quadruple d'Espagne. Cela fait, il enterra le reste et retourna chez lui.

Sa femme et ses enfants l'attendaient sur le seuil de la maison.

« Eh bien, mon homme, as-tu fait bonne prise?

— Pas mauvaise, ma mie.

— Où sont les lapins? Je n'en vois aucun.

— C'est vrai, mie; mais j'ai trouvé chose préférable.

— Montre un peu.

— Pas encore. J'ai des affaires pressées à la ville. Adieu!

— Embrasse-nous, au moins!

— Ce serait trop long! »

Sans prendre le temps de manger ni de boire, Jean Noirot partit pour la ville.

« La boutique de l'orfèvre?

— Au coin de la Grand'Place; on ne peut s'y tromper.

— Merci, bonnes gens! »

Le forgeron trouva la maison.

« Bonjour, orfèvre, bonjour! Regarde cet or

rouge. Regarde ce double louis et ce quadruple d'Espagne!

— Ils sont tout neufs, ma foi!

— Sont-ils aussi bons que s'ils étaient en bel or jaune?

— Oui, mon ami. Si tu veux, je te les changerai contre de bons écus.

— Soit, et fais vite. Tu en tiendras un pour toi! »

Les dix-neuf écus comptés, Jean Noirot repartit aussitôt pour sa maison, toujours sans prendre temps de manger ni de boire. En arrivant à la forge, le pauvre homme n'en pouvait plus.

« Femme, vite, la soupe! vite, la miche! vite, un double pichet de vin! Je me meurs de faim; je me meurs de soif!

— Mon homme, voici la soupe, voici la miche de pain blanc, et voici le double pichet. Mais, dis-moi?...

— Mie, le moment n'est pas venu de questionner. Ventre affamé n'a point d'oreilles!

— Mon homme, tu as raison! »

Le souper fini, le forgeron se mit au lit et dormit quinze heures, quinze heures de suite.

Mais la nuit suivante, il partit en secret pour les Roches-aux-Fées, là où il avait vu le Maître des Petits Hommes Cornus et ses gens. Il s'en revint avec un quintal d'or rouge.

Les deux autres nuits encore, il rapporta le reste.

Alors Jean Noirot appela sa femme et ses enfants, ses enfants aussi nombreux que les trous d'un tamis.

« Regarde, mie! regardez, garçons et garçonnets! regardez, filles et fillettes! N'avais-je pas raison de vous dire l'autre jour que j'avais fait bonne prise, la nuit de la Saint-Jean!

— Comment, un tel trésor ?

— Tout cela, c'est l'or rouge, les doubles louis et les quadruples d'Espagne des Petits Hommes Cornus. Maintenant, nous sommes riches, plus riches que le maire et que le juge, plus riches que les bourgeois de la ville! Il faut prendre du bon temps!

— Père, il faut prendre du bon temps!

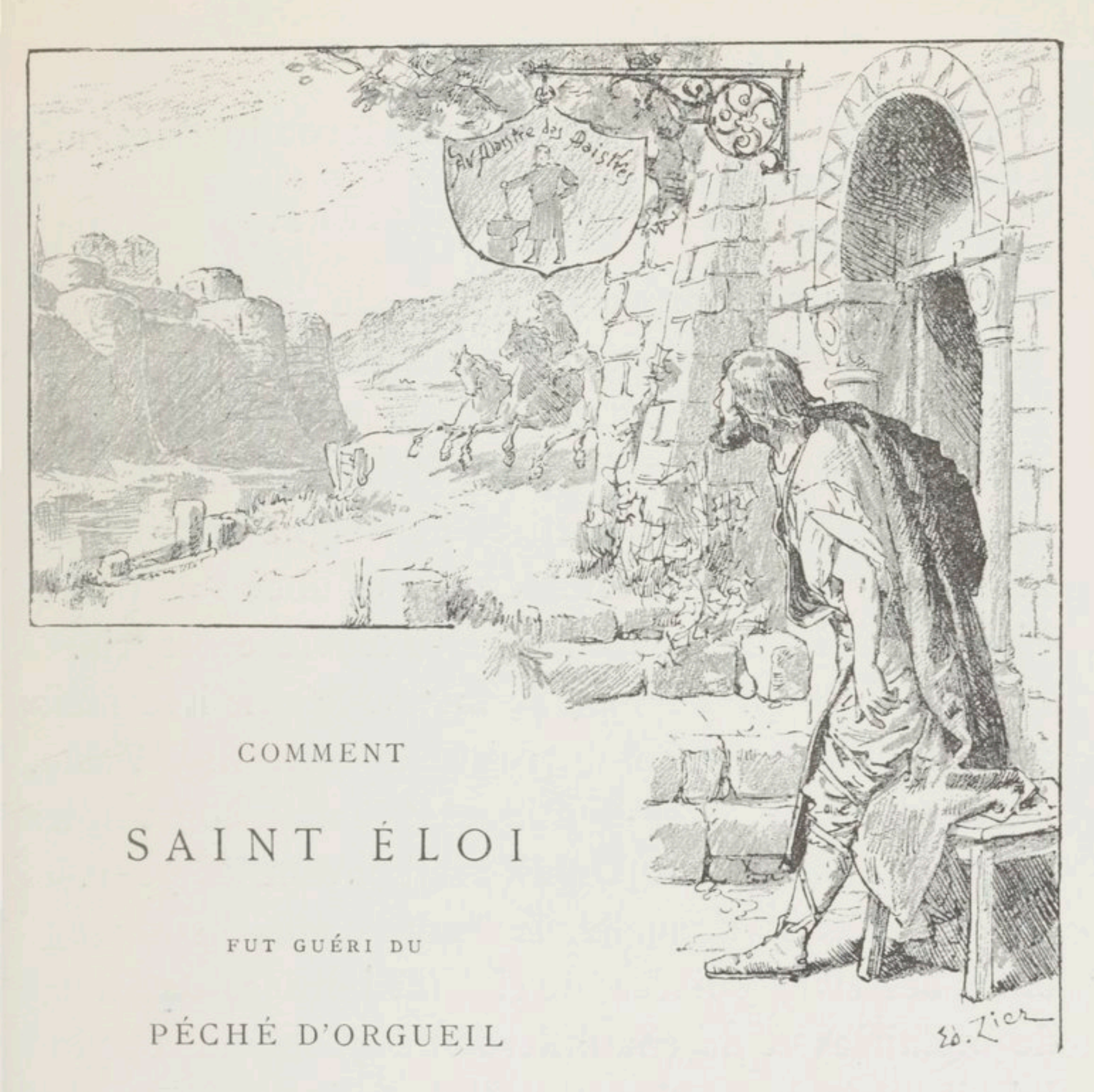
— Tu as raison, mon homme, il faut prendre du bon temps! »

Ce qui fut dit, fut fait.

Jean Noirot quitta les Saulaies avec sa femme et ses enfants, filles et fillettes, garçons et garçonnets, et il s'en alla demeurer à la ville.

Avec ses trois quintaux d'or rouge, il acheta un grand bois, un moulin à eau à quatre paires de meules, vingt-cinq métairies et un beau château.

Dans le château, il demeura; au bois, il alla chasser lièvres et lapins; le moulin fut pour Claude son aîné, et les métairies pour ses autres enfants.



COMMENT

SAINT ÉLOI

FUT GUÉRI DU

PÉCHÉ D'ORGUEIL

Le forgeron Éloi n'avait pas son pareil par toute la terre dans l'art de travailler le fer et les métaux. Aussi était-il honoré de la riche clientèle des seigneurs et des guerriers, et même de celle du roi Dagobert, le puissant roi des Francs.

Tout à côté de l'île de la Cité, sur la rive gauche de la Seine, le forgeron avait fait établir une vaste maison qu'il avait décorée d'une enseigne magnifique

le représentant avec cette orgueilleuse inscription :

AU MAITRE DES MAITRES.

Les autres forgerons de Gaule étaient loin de voir avec plaisir ce nom de Maître des Maîtres, et plusieurs vinrent le défier publiquement dans l'espoir de le trouver malhabile en quelque travail de son métier et de le forcer à retirer l'enseigne humiliante. Mais tous perdirent leur temps, et aucun ne put si bien qu'Éloi parachever le chef-d'œuvre entrepris.

Un jour qu'il venait de mettre la dernière main au trône d'or massif du roi Dagobert, Éloi s'assit devant la porte de sa boutique et resta à contempler le merveilleux paysage qu'il avait devant les yeux.

A droite et à gauche, le fleuve coulait lentement entre ses rives boisées, de ci de là bordées de villas, de métairies et de chaumières de pêcheurs, et plus loin il allait se perdre entre les collines couronnées de forêts où sont maintenant les gracieux villages de Bellevue et de Meudon. Puis, devant, Paris avec sa triple ceinture de tours et de murailles, ses palais, ses églises et ses monastères; et plus loin le mont des Martyrs avec ses rochers embroussaillés.

Éloi était à songer à toutes ces choses, quand un galop pressé de chevaux se fit entendre derrière lui, sur la route des Thermes de Julien, aujourd'hui le musée de Cluny. S'étant retourné, il aperçut un homme de haute taille, vêtu ainsi qu'un riche mar-

chand, et qui arrivait conduisant trois magnifiques chevaux. L'étranger s'arrêta, et regardant l'enseigne :

« Holà! es-tu orfèvre, armurier ou forgeron? demanda-t-il.

— Monseigneur, je travaille également les bijoux pour les femmes, les casques, les cuirasses et les lances pour les guerriers ; l'art du ciseleur et celui du forgeron n'ont pour moi aucun secret.

— Alors tu es bien le Maître des Maîtres? Je veux éprouver ton habileté.

—Ah! monseigneur, vous voulez rire. Les maîtres les plus célèbres seraient heureux d'être de mes élèves.

— Voici l'occasion de me montrer ton savoir-faire. Ces trois chevaux se sont déferrés en chemin.

— Et il s'agit de leur mettre des fers neufs?

— C'est cela même.

— Alors, besogne d'apprenti ou de compagnon ! Hildéric fera la chose.

— Et qui est Hildéric ?

— Mon ouvrier, seigneur!

— Il ne s'agit point de lui, mais de toi. Ne t'ai-je point dit que je voulais mettre ton habileté à l'épreuve?

— Alors, ordonnez-moi de vous fabriquer une armure d'acier, un casque que ne puissent bosseler les masses d'armes des chevaliers, une épée merveilleuse comme le glaive de Véland? Ou bien demandez-moi un diadème d'or fin, un collier d'argent...

— Non, non, l'ami. Je suis appelé en Armorique

pour ce soir même auprès du roi des Bretons. Et je ne puis rester deux heures à écouter tes vanteries. Serais-tu assez habile pour ferrer mes trois chevaux en moins d'un quart d'heure ?

— Messire !... pour cela non ! Je défie le premier forgeron de Gaule d'accomplir pareil prodige. Tout au plus pourrais-je y advenir pour... deux chevaux !

— C'est donc là toute ta science, ô Maître des Maîtres ? »

Éloi pâlit de colère. Mais, se contenant :

« Eh bien ! j'essayerai, monseigneur ! Mais si je n'y parviens point, dites-vous : Cela est impossible ! »

L'inconnu descendit de sa monture, tandis que le forgeron courait à sa forge et en faisait en un instant sortir des milliers d'étincelles.

Et vite, vite, le Maître des Maîtres saisit le fer, le jeta dans la fournaise, le retira tout rouge et de son marteau pesant l'aplatit et lui donna tournure.

« Et d'un ! » dit-il.

Puis le deuxième, le troisième et le douzième avec une rapidité prodigieuse se trouvèrent façonnés que le premier n'était pas refroidi encore.

« Allons, Éloi, allons ! criait l'étranger. L'heure fuit, le temps s'écoule. N'es-tu donc pas le roi des noirs ouvriers des forges ?

— Mais, seigneur, ne voyez-vous pas qu'un coup de marteau encore, et mes fers se trouveront prêts ? »

Le forgeron était tout couvert de sueur. Il courut

devant la porte et ferra un pied, puis l'autre, enfin les quatre pieds du premier cheval.

« Eh bien, seigneur, suis-je preste à la besogne? demanda-t-il joyeux à l'inconnu.

— Vois, le quart d'heure est écoulé et un seul cheval est prêt à repartir!

— Alors, par tous les saints martyrs! que ne m'imitez-vous, vous qui si légèrement parlez?

— Je pensais bien le faire ô Maître des Maîtres! »

L'inconnu entra dans l'atelier du forgeron, repoussa du pied le travail du maître, prit les barres de fer et n'eut qu'à les toucher pour les rendre molles comme la cire. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les ferrements étaient prêts.

Éloi, muet, se demandait s'il ne rêvait point.

Puis, courant au second cheval, l'étranger tira son poignard, coupa les jambes de la bête, les mit entre les mâchoires d'un étau, et en quatre coups de marteau eut assujetti la ferrure.

« C'est fort simple, maître forgeron! dit-il quand il eut fini.

— En vérité, seigneur! mais comment rattacherez-vous les pieds de ce pauvre animal?

— Regarde, l'ami! »

Et l'homme n'eut qu'à replacer les jambes du cheval. A l'instant, le coursier se mit à hennir joyeusement et à piaffer d'impatience. Par un prodige inconcevable, les pieds étaient réunis sans qu'il y parût, à l'endroit où l'inconnu les avait tranchés.

Le forgeron, piqué au vif dans son amour-propre, saisit un coutelas et fit au troisième cheval l'opération que si bien il avait vu réussir à son adversaire. Le sang coula en abondance et la pauvre bête tomba sur le côté et se mit à pousser des cris de douleur. Sans s'en inquiéter, Éloi porta les pieds dans l'étau et eut bientôt fait de les ferrer.

« Fort bien ajusté, l'ami! mais que feras-tu maintenant ? »

Le maître forgeron restait immobile, se demandant comment il réussirait à se tirer à son honneur de la sotte situation où sa présomption l'avait jeté.

« Voyons, le Maître des Maîtres, hâtons-nous!

— Monseigneur, j'avoue qu'il m'est impossible de remettre les pieds de ce pauvre cheval.

— Enfin, tu n'es plus le Maître des Maîtres, le forgeron sans égal par le monde. Es-tu guéri de ton orgueil et de ta vanité ?

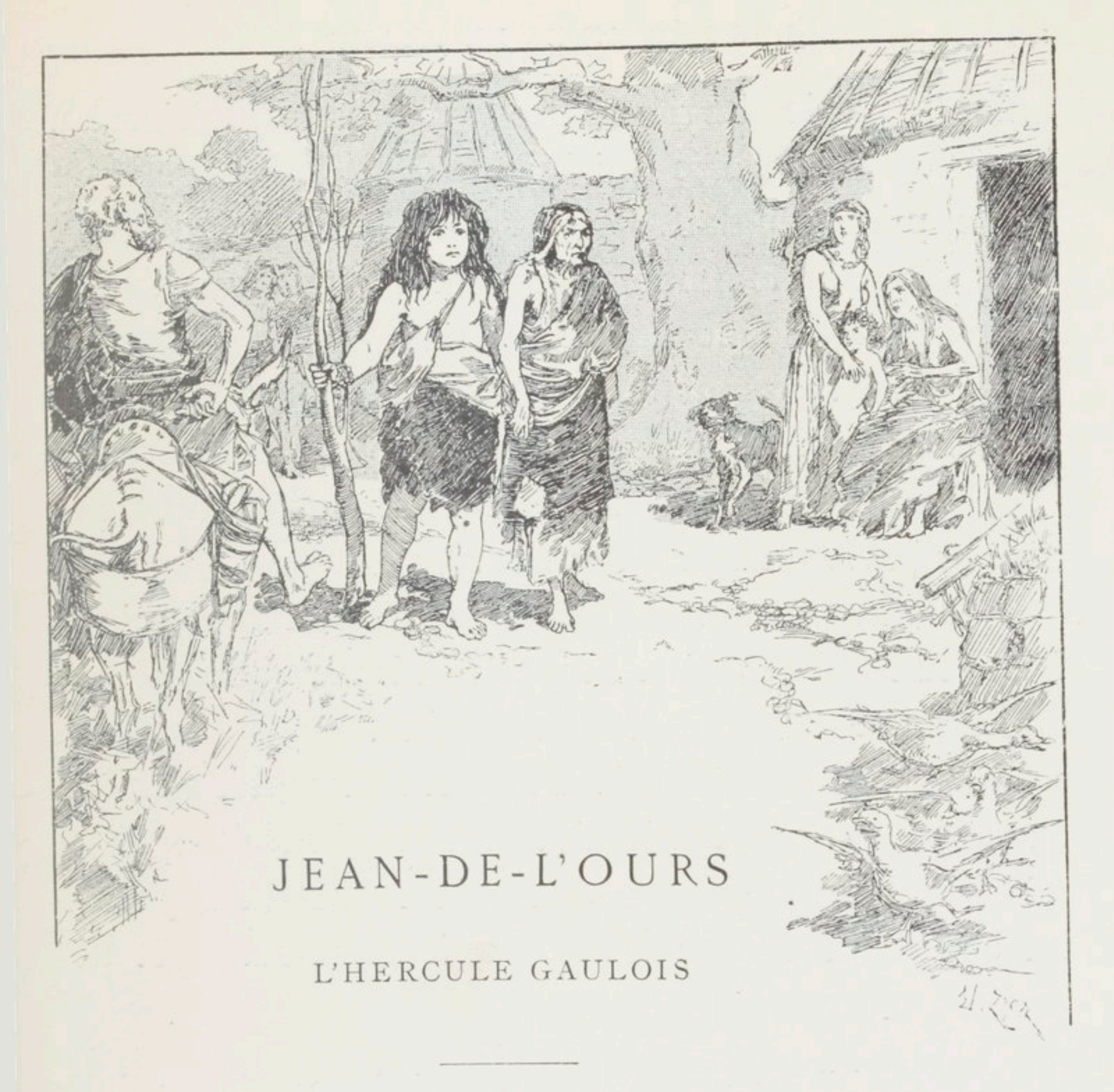
— Oh ! oui, certainement. Et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est d'abattre sur l'heure l'enseigne de ma boutique. Tenez, voilà qui est fait!

— C'est bien, Éloi. Dieu te donne le pouvoir de remettre les jambes de ce cheval. »

Et ce disant, l'inconnu s'était transfiguré, sa figure rayonnait de lumière et resplendissait comme le soleil. Éloi s'était jeté aux genoux de son céleste visiteur et restait prosterné dans la poussière.

« Relève-toi ! lui dit le bon Dieu. Dès ce jour, tu ne seras plus Éloi, le maître forgeron, mais le saint entre tous béni. »

Lorsque l'habile orfèvre se releva, l'étranger avait disparu. Et sur la route se montrait une brillante escorte de guerriers qui venaient prendre saint Éloi pour le conduire au palais du roi Dagobert et l'élever aux plus hautes dignités du royaume.



JEAN-DE-L'OURS

L'HERCULE GAULOIS

Un matin d'hiver, une pauvre veuve était à grelotter dans sa chaumine.

« Il vente, il bise, il neige ! pensa-t-elle : je n'ai plus de bois à la maison : j'irai en chercher à la forêt. »

La pauvre femme ramassa brindilles et rameaux arrachés par le vent, et elle s'en fit un fagot.

« Maintenant, rentrons à la maison ! » dit-elle.

Le fagot était lourd, bien lourd. La veuve était

affaiblie par le chagrin et les privations. Elle s'arrêta épuisée sous la bise qui lui fouettait le visage et la neige qui l'aveuglait. Une caverne était là, au creux du rocher. La femme s'y reposa. Et voilà que tout à coup un ours se montra devant elle.

« Ah! seigneur Jésus! s'écria la veuve. Sainte bonne Vierge, je suis perdue; l'ours va me dévorer! »

Mais l'ours ne lui fit aucun mal, et dévotement avec sa patte il traça un grand signe de croix.

La pauvre femme tomba à genoux remerciant Dieu du fond du cœur. Puis elle finit par sourire à cet ami qui la réchauffait de son haleine.

Tout à coup des cris d'enfant se firent entendre dans la grotte. Et l'animal, ayant pris la vieille par la main, la conduisit dans un coin caché où reposait un charmant enfançon sur un lit de mousse et de feuilles sèches.

L'ours l'avait trouvé dans la forêt et, pris de pitié, il l'avait ramené avec toutes sortes de soins dans sa sauvage demeure.

« Eh bien! se dit la pauvre veuve, je n'ai pas d'enfant; celui-ci sera le mien, et je l'appellerai Jean-de-l'Ours en souvenir de l'animal bienfaisant qui le recueillit dans la forêt. »

Ainsi fit la bonne femme. Le petit être grandit rapidement.

Des mois se passèrent. La veuve n'avait pas quitté la caverne. Quand elle revint au village, on lui cria :

« Vieille, retournez dans votre tombe. Vous ne faites plus partie des vivants ! »

Sans mot dire, la pauvre veuve traversa les rues du hameau.

Par la main elle tenait un enfant qui n'avait que trois mois, mais qui déjà paraissait plus grand que sa mère.

Cet enfant avait une jolie figure d'ange. Ses yeux étaient doux et clairs ; ils étaient bleus, bleus comme le manteau du ciel ou comme les pervenches des sentiers ombreux. Mais sur son front souriant se dressait une crinière de Samson qui retombait sur son cou et jusque sur sa poitrine. Il avait une peau d'ours roulée sur les reins ; un chapelet de baies rouges d'azerolier autour du poignet ; un jeune peuplier en guise de canne au bout des doigts.

L'enfant et la mère arrivèrent à la chaumine.

« Qui êtes-vous ? dit Jean-de-l'Ours d'une voix de tonnerre aux gens qui s'étaient emparés du logis de la veuve. Allons, partez d'ici ! »

Les gens s'enfuirent et la vieille resta avec son fils.

« Cet enfant n'est pas un enfant ordinaire ! » se disaient les villageois.

Et ils venaient se jeter à ses pieds, lui offrant d'énormes quartiers de mouton et de bœuf.

« Non, non, bonnes gens. Remportez toutes ces choses. Jamais je ne mangerai de ce qui aura vécu ;

jamais je ne boirai de ce qui aura fermenté! Je ne veux que de l'eau. Je ne veux que racines, miel, figues ou raisins.

— Mais, mon fils, retiens au moins quelque chose de ces présents!

— Ma mère, ô ma mère, combien de chagrin vous me causez! Tenez, je sens que je pécherai si je reste au village. Adieu! »

La veuve et les villageois voulurent le retenir.

« Non, non, dit-il. Mais au jour de ma mort, je reviendrai où je suis né. »

Jean-de-l'Ours quitta le village sans se retourner une seule fois. Les laboureurs et les bergers le virent passer les rivières comme on passe un ruisseau; ils le virent aussi franchir les collines d'une enjambée comme on franchit la pierre qui vous barre le chemin!

Jean-de-l'Ours marcha longtemps.

Il aperçut au bord d'une forêt un géant qui faisait des fagots de sapins et de hêtres, et qui déracinait les grands chênes pour s'en faire de ces liens que les bûcherons nomment harts.

« Qui es-tu, toi qui déracines les grands chênes?

— Qui es-tu, toi dont la canne est un peuplier touffu?

— Je suis Jean-de-l'Ours.

— Et moi Tord-Chênes. Où vas-tu?

— Le sais-je? Viens avec moi.

— Soit, dit le géant. »

Les deux hommes marchèrent pendant trois jours.

Au bout de ce temps, ils virent un voyageur qui, d'un coup de poing, s'ouvrait un passage à travers les montagnes.

« Qui es-tu, toi qui fends les montagnes ?

— Qui êtes-vous, vous qui osez me parler ?

— Jean-de-l'Ours et Tord-Chênes.

— Et moi, Brise-Montagnes. Où allez-vous ?

— Le savons-nous ? Viens avec nous.

— Soit, dit le géant. »

Tous trois allèrent où leurs pas les conduisaient.

Si les torrents gonflés leur barraient le passage, Jean-de-l'Ours soufflait dessus, et les torrents remontaient vers les hauteurs. Si c'était une montagne de feu, le fils de la veuve l'éteignait comme une lampe, d'un seul mouvement de ses lèvres. La terre tremblait-elle jusqu'en ses fondements, le fils de l'Ours, d'un coup de son poing vigoureux, en arrêtait l'ébranlement !

Les trois compagnons étaient maintenant dans une contrée inconnue. Le soleil était plus chaud ; la plaine plus verdue ; les montagnes s'élevaient par delà les nuages. Des arbres de toute sorte poussaient dans la forêt : palmiers aux feuilles en éventail, orangers aux fruits d'or, cèdres puissants, chênes vieux de trois mille ans. Et les fleurs de toutes couleurs ; et les oiseaux aux ailes de velours ; et les

animaux grands comme des tours de cathédrales !...

Dans ce pays, les géants virent un superbe château avec ses fossés et ses ponts-levis, ses herses et ses murs d'enceinte, ses tours et ses tourelles.

« Entrons dans ce château, dit Jean-de-l'Ours, et demandons-y l'hospitalité! »

Mais le palais était inhabité. C'était pourtant le plus beau qui se fût jamais vu.

« Que ferons-nous, amis?

— Ce château n'est à personne. Nous y resterons. »

Lors Jean-de-l'Ours, Tord-Chênes et Brise-Montagnes cherchèrent de partout. Ils trouvèrent du vin à la cave, du pain à l'office, de la viande au garde-manger. Dans trois salles étaient trois lits tout prêts à recevoir les voyageurs.

« Les génies nous ont certes destiné ce palais! se dirent les trois compagnons. Il ne manque que chair fraîche, chair de daims ou chair de sangliers.

— Non point pour moi, Jean, fils de l'Ours. Jamais je ne mangerai de ce qui aura vécu; jamais je ne boirai de ce qui aura fermenté!

— Nous n'avons point fait pareil serment!

— Aussi, j'irai chasser avec vous le gibier de la forêt, chevreuils ou daims, biches ou sangliers.

— Soit. Mais qui préparera le repas?

— Ce sera moi, dit Tord-Chênes. Et quand viendra midi, je sonnerai la cloche du château. »

Jean-de-l'Ours et Brise-Montagnes sortirent dans la forêt et chassèrent cerfs et sangliers.

Tord-Chênes alluma le feu, tira de l'eau au vieux puits, ramassa des racines, cueillit des herbes et mit sa soupe à cuire.

Tout à coup, le géant crut ouïr près de lui comme quelqu'un qui chantait. Il écouta et entendit une petite voix flûtée qui disait :

Bonjour, la société!
Donnez, donnez, donnez!
Donnez au petit nain;
Le petit nain n'a pas dîné!

« Qui chante ici? demanda Tord-Chênes. Qui chante en ce logis?

— C'est moi, moi, moi! Moi, le petit nain Bodor.

— Ah! je t'aperçois. Mais tu n'es pas plus haut que le blé en avril! Que veux-tu?

— Un peu de bouillon.

— Tiens, régale-toi, petit nain Bodor. »

Le petit homme prit le bouillon, le goûta, fit la grimace, et le jeta à la tête du géant.

Ton bouillon, ton bouillon,
Ton bouillon n'est pas bon!

« Attends, attends, vilain nain! Attends, je vais t'en donner, maudit petit homme! »

Tord-Chênes saisit un bâton pour rosser le nain Bodor. Mais le petit homme sauta sur les épaules du géant, lui prit son arme, et pan! pan! pan! pif! paf! le battit jusqu'à lui faire crier grâce!

Puis il disparut riant aux éclats.

« Hi! hi! hi!... »

A l'heure de midi, Tord-Chênes ne sonna point la cloche.

« Notre compagnon nous oublie, dit Jean-de-l'Ours à Brise-Montagnes. Depuis longtemps midi est passé. Retournons au château! »

Les deux chasseurs revinrent.

« Hé bien, qu'as-tu donc, Tord-Chênes? As-tu oublié notre dîner? Ne devais-tu pas sonner la cloche lorsqu'arriverait midi?

— Un géant extraordinaire est venu et m'a battu.

— Vraiment?

— Oui, jamais je n'ai vu un homme aussi fort!

— Ah! ah! ah! Demain je resterai au château, dit Brise-Montagnes. Je réduirai ce géant en chair à pâté ! »

Le jour d'après, Jean-de-l'Ours et Tord-Chênes allèrent à la chasse, laissant Brise-Montagnes pour préparer le repas.

Tout à coup, il entendit chanter :

Bonjour la société!
Donnez, donnez, donnez!
Donnez au petit nain;
Le petit nain n'a pas dîné!

« Qui chante ici? demanda Brise-Montagnes.
— C'est moi! Moi, le petit nain Bodor.
— Ah! je te vois. Que veux-tu?
— Un peu de bouillon.
— Tiens, Bodor, régale-toi! »
Comme il avait fait pour Tord-Chênes, le petit nain fit pour Brise-Montagnes :

Ton bouillon, ton bouillon,
Ton bouillon n'est pas bon!

« Attends, vilain Bodor, tu vas me le payer. »

Mais encore le petit homme n'eut pas de peine à battre le géant jusqu'à lui faire demander grâce.

« Hi! hi! hi!... »

Ainsi riait Bodor en disparaissant, laissant Brise-Montagnes tout moulu de coups de bâton.

Vers une heure de l'après-midi, Jean-de-l'Ours dit à Tord-Chênes :

« Notre compagnon nous oublie! ou peut-être le géant est revenu! Retournons au château.

— Soit! dit Tord-Chênes. »

Brise-Montagnes criait et gémissait quand ses amis rentrèrent.

« Hé bien, dit Jean-de-l'Ours, qu'est-il advenu?

— Hélas! aïe! aïe! j'ai les côtes rompues!... Le géant est venu et m'a bâtonné d'importance.

— Que te disais-je? s'écria Tord-Chênes.

— Amis, je vous pensais plus solides, dit Jean-de-l'Ours. Comme je reste demain au château, nous verrons si votre géant me battra!... »

Ainsi dit, ainsi fait.

Le lendemain, le fils de la veuve était à rallumer le feu qui venait de s'éteindre, quand il entendit chanter :

Bonjour, la société!
Donnez, donnez, donnez!
Donnez au petit nain;
Le petit nain n'a pas dîné!

« Tiens, tiens, tiens! qui chante en ce logis?

— Moi, moi, moi! Moi, le petit nain Bodor!

— Ah! je te vois; tu n'es pas plus haut qu'un pied de plantain! Que veux-tu?

— Un peu de bouillon. »

LA PRINCESSE CAPTIVE PARUT SUR LE SEUIL. (PAGE 208.)

Le nain prit le bouillon, fit la grimace, et le jeta à la tête de Jean.

« C'est ainsi que tu récompenses les gens charitables! Sors d'ici, ou je te bats d'importance!

— Hi! hi hi!...

— Voilà pour tes hi! hi! hi!... Pif! paf! pif! Attrape celui-ci! et celui-là! et encore cet autre! Pan! pan! pan!

— Grâce! grâce! oh! pardon! hurlait le nain Bodor sous les coups de Jean-de-l'Ours.

— Non, non. Tiens! Est-ce meilleur que le bouillon? »

Enfin, le nain réussit à s'échapper par un petit trou entre deux carreaux, et il disparut.

Aussi quand vint midi, la cloche sonna.

« Din! din! din!... Din! din! din!... Din! din! din!... »

Les géants furent étonnés, comme bien vous le pensez. Vite ils se hâtèrent de rentrer.

« Eh bien! il ne t'est rien arrivé?

— Non... Ah! si! un petit nain qui m'a demandé à dîner. Je l'ai rossé de façon qu'il ne l'oublie de sitôt!

— Le nain Bodor?

— Celui-là même. Mais... ne serait-ce pas votre géant?

— Nous le confessons, c'est ce petit homme qui nous avait meurtris de coups!... Qu'est-il devenu?

— Il s'est enfui entre deux briques, là, ici.

— Soulevons les carreaux, nous le retrouverons peut-être

— Oui, c'est une bonne idée. »

Les trois compagnons découvrirent l'ouverture d'un souterrain profond.

« Il faut savoir où conduit cet abîme, dit Jean-de-l'Ours.

— Qui descendra le premier?

— Moi, Tord-Chênes. Liez-moi avec une corde solide et laissez-moi descendre tant que je ferai toc! toc! toc! Si je veux remonter, je crierai : Tac! tac! tac! »

Tord-Chênes s'attacha et descendit.

Le trou était noir comme une nuit sans étoiles.

Tord-Chênes eut peur.

« Tac! tac! tac! » fit-il.

Ses compagnons le remontèrent.

« A mon tour! dit Brise-Montagnes. »

Mais, arrivé à mi-chemin, il trembla et cria :

« Tac! tac! tac!

— Hommes peureux! Jean-de-l'Ours sera-t-il toujours le premier d'entre vous? dit d'une voix de tonnerre le fils de la veuve. Allons, à mon tour! »

Et il descendit.

« Toc! toc! toc! »

Le héros arriva dans un pays magnifique.

A l'ombre d'un tilleul, une vieille femme ridée, ratatinée, recroquevillée, filait sa quenouille.

« Qui es-tu, étranger ?

— Je suis Jean, fils de l'Ours.

— Que veux-tu ?

— Je cherche le nain Bodor.

— Il n'est point nécessaire. Bodor le nain vient de mourir. Mais, j'y songe, tu es vaillant?

— Je le crois.

— Délivre les trois princesses des châteaux enchantés :

La première est au Château d'Argent ;

La deuxième, au Château d'Or;

La troisième, au Château de Diamant.

Des tigres et des léopards veillent aux portes du Château d'Argent;

Des lions furieux, aux portes du Château d'Or ;

Le dragon aux sept têtes garde la princesse du Château de Diamant.

— Tigres, léopards et lions, je ne les crains point. Pour le dragon aux sept têtes, nous verrons!

— Suis cette route, tu trouveras les châteaux enchantés, mon fils.

— Adieu, vieille mère, adieu!

— Courage, Jean, fils de l'Ours! »

Le héros s'avança sur le chemin et ne tarda point à apercevoir le Château d'Argent, dont les tourelles étincelaient au soleil.

Tigres et léopards, rangés tout autour, poussaient d'épouvantables rugissements. Ils se précipitèrent sur le fils de la veuve pour le dévorer.

« Arrière, arrière, vilaines bêtes! Je suis Jean-de-l'Ours, ne le savez-vous point? »

Et faisant tournoyer son peuplier autour de sa tête, il assomma tigres et léopards.

Les portes du Château d'Argent s'ouvrirent comme par magie, et la princesse captive parut sur le seuil. Un instant le héros resta comme ébloui, tant la jeune fille était belle.

Jean-de-l'Ours mit un genou en terre et baisa la main de la princesse du Château d'Argent.

« Princesse, vous êtes libre; j'ai tué vos gardiens.

— Ah! mon sauveur, dit-elle; à la cour du roi mon père, il n'est pas un chevalier qui vous égale!

— Princesse, princesse, je cours délivrer vos sœurs. Attendez-moi; bientôt je reviendrai. »

Au Château d'Or, les lions se mirent à trembler dès qu'ils virent le héros. Puis, tous à la fois, ils se jetèrent sur lui.

« Arrière, arrière, vilaines bêtes! Je suis Jean-de-l'Ours, ne le savez-vous point? »

Le peuplier s'abattit, et de tous les lions il ne resta pas un seul.

La princesse du Château d'Or se jeta aux pieds du héros.

« Ah! mon sauveur, dit-elle. Il n'est sur la terre de chevalier qui vous égale!

— Belle princesse, relevez-vous. Je vais délivrer votre sœur du Château de Diamant. »

Et là était le dragon. Son corps était celui d'un serpent, et de ses sept gueules sortaient des tourbillons de flammes et de fumée.

« Qui es-tu? cria le monstre.

— Ne vois-tu pas, vilaine bête, que je suis Jean-de-l'Ours! Tu oses lutter avec celui qui n'a jamais rencontré son maître! Attends donc! »

Et le peuplier tournoya autour de la tête du héros et tomba sur le monstre avec un bruit qui fit trembler la terre. De ce seul coup, les sept têtes du dragon furent abattues. Le monstre poussa un dernier hurlement et expira, comme la princesse captive sortait du château enchanté.

Ah! combien elle était belle, la fille du roi. Les princesses, ses sœurs, étaient à côté d'elle comme la clarté de la lune à côté de la lumière du soleil!

« Jean, veux-tu de moi pour femme?

— Belle princesse, jamais femme je n'épouserai.

— Hélas! dit la jeune fille.

— Ne vous désolez point. A la cour du roi votre père, il est jolis seigneurs et vaillants chevaliers. Dans votre ville, je vais vous reconduire. »

Les trois princesses rejoignirent l'entrée du souterrain.

« Holà! hé! hardis compagnons!... Tac! tac! tac! »

Tord-Chênes et Brise-Montagnes remontèrent la princesse du Château d'Argent.

« Ah! la belle princesse! s'écrièrent-ils.

— Holà! hé! Descendez la corde! »

Les géants ramenèrent cette fois la princesse du Château d'Or.

« Jamais nous n'avons vu pareille merveille! jurèrent les compagnons. Voyons s'il en est une troisième! »

Mais quand parut la princesse du Château de Diamant, ils la trouvèrent si jolie qu'ils se mirent à se disputer et à s'injurier, chacun prétendant l'épouser.

« Holà! hé! hardis compagnons! criait Jean-de-l'Ours.

— Il faut le tuer! se dirent les deux géants. »

Et lorsque le fils de la veuve fut presque à l'orifice, Tord-Chênes trancha la corde, et Jean-de-l'Ours roula au fond du souterrain.

Cette trahison accomplie, Tord-Chênes et Brise-Montagnes s'enfuirent avec les trois princesses.

Mais le héros n'était pas mort.

« Ah! les mauvaises gens, se dit-il. Ils ont voulu me tuer! »

La vieille fileuse arriva au bruit de la chute.

« Mon pauvre Jean, prends ce baume et frotte-t'en le corps. »

Il le fit et fut aussitôt guéri de ses blessures.

« Merci, merci, bonne vieille. Tu me sauves la vie. Mais comment sortirai-je jamais de ce souterrain ?

— J'y ai songé, mon fils; mais jure auparavant de passer ta vie à rétablir la justice sur la terre. Venge les innocents, et punis les coupables.

— Je le jure ! je le jure ! je le jure ! Je ne rentrerai au village que le jour où la justice règnera en ce monde !

— C'est bien, Jean, fils de l'Ours.

Et maintenant, Roi des Aigles, Roi des Aigles noirs, obéis à ma voix. Accours ! »

Le Roi des Aigles noirs arriva aussitôt.

« Que veux-tu ? que veux-tu ?

— Tu prendras ce héros et tu le conduiras en dehors de ce souterrain !

— Vite, vite, vite ! c'est aujourd'hui que l'on marie ma fille. »

Jean-de-l'Ours monta sur le cou du Roi des Aigles qui s'envola vers le ciel.

« Te voici sur la terre, Jean, fils de l'Ours. Adieu ! adieu !

— Merci, Roi des Aigles noirs ! »

Jean quitta le château et se mit à la recherche des traîtres.

« Bonnes gens, n'avez-vous point vu deux géants et trois princesses, trois princesses belles comme le jour ?

— Oui, certes, nous les avons vus. Ils ont pris la route de la ville, de la ville du roi notre maître. »

Le fils de la veuve entra dans la capitale.

« Bonnes gens, le palais du roi ?

— Par ici, étranger. Vous venez sans doute aux noces des princesses ?

— En effet ! répondit Jean-de-l'Ours. »

Le palais était en fête. Rois, mariés et convives remplissaient la salle du festin.

« Qui es-tu ? dit le roi.

— Je suis Jean, fils de l'Ours. Je viens châtier des traîtres !

— Père, père, voici notre sauveur ! s'écrièrent les trois princesses en sautant au cou du héros. »

Tord-Chênes et Brise-Montagnes voulaient s'enfuir.

« Non, non ! dit le fils de la veuve. Votre dernière heure est venue. »

Le peuplier s'abattit sur les géants et tous deux tombèrent morts aux pieds du roi.

« Sauveur de mes filles, choisis la plus belle, la plus belle pour ton épouse, et prends la moitié de mon royaume !

— Merci, mon roi, merci ! Mais jamais je n'épouserai femme ou princesse que la terre ne soit débarrassée des monstres et des méchants. Ma tâche ne fait que commencer. Adieu !

— Hélas! hélas! hélas! » s'écrièrent en pleurant les princesses des trois châteaux enchantés.

Jean dit adieu au roi et à ses filles, aux dames et aux chevaliers, et il quitta la ville.

« Le tombeau du Christ est aux Sarrasins, j'irai le conquérir! » dit le fils de la veuve.

Il marcha longtemps, longtemps, et s'arrêta au bord de la mer, de la mer vaste et profonde. Il étendit sur les flots sa peau de bête et s'embarqua pour la Terre-Sainte.

Vents et tempêtes s'unirent contre le héros.

Mais lui criait :

« Soufflez, vents d'orage! ouragans, déchaînez-vous! Votre colère n'est qu'une caresse. On dort bien mieux sur la mer agitée, sur les flots en furie! »

Au bout de huit jours, Jean-de-l'Ours rencontra l'Archidiable d'enfer.

Le monstre était monté sur un requin épouvantable; de la gueule du requin, comme de celles du dragon, il sortait des tourbillons de flammes.

« Retourne en arrière, ou meurs! dit le Démon en menaçant le géant de son trident de fer.

— Tu ne me connais point, méchant Diable! Apprends que je suis Jean, fils de l'Ours, et que je ne te crains point! »

A l'instant, Jean-de-l'Ours plongea sous le ventre du requin et, d'un coup d'épaule, renversa l'Archidiable de sa monture.

Il enleva le trident de fer et le planta au bout de son peuplier. Mais, dès qu'il fut remonté sur sa peau de bête, il vit qu'elle s'emplissait d'eau. Alors il jeta le trident dans la mer, et aussitôt les flots se mirent

à bouillonner, comme si l'arme du Diable eût été de fer rouge.

L'Archidiable renouvela vingt fois ses assauts.

La lutte dura un jour entier.

Alors Jean-de-l'Ours cria vers le ciel :

« Grand saint Michel, grand saint Michel du Péril, vainqueur de Lucifer, prête-moi ta lance ! »

A ce nom redouté, l'Archidiable s'engouffra dans

la mer, et la lance de l'archange descendit sur une nuée lumineuse.

Jean s'agenouilla devant l'arme céleste, la baisa et la brandit.

« Je n'étais qu'un petit enfant! s'écria-t-il. Maintenant je suis un homme. »

Une éblouissante fusée passa devant ses yeux.

La lance de saint Michel venait de remonter vers le firmament bleu.

Délivré de l'Archidiable, Jean-de-l'Ours aborda enfin en Palestine.

En quelques jours, le peuplier du géant fit des prodiges. Le fils de la veuve conquit le tombeau du Christ sur les Sarrasins, serviteurs de Mahomet.

Puis Jean-de-l'Ours songea :

« J'ai juré de faire régner la justice sur la terre. A l'œuvre, maintenant! »

Jean, fils de l'Ours, marcha devant lui, solide comme un chêne de cent ans, léger comme ces nuées qui, l'été, papillonnent au ciel azuré.

Il releva la tête, et il aperçut des bataillons d'oiseaux de proie, aigles, vautours et corbeaux, qui l'accompagnaient dans sa marche en tourbillonnant devant le soleil.

« Je travaillerai à l'ombre! dit le héros. Désormais l'ouvrage ne me fera pas défaut! »

Et Jean-de-l'Ours parcourut le vaste monde. Tour à tour il traversa de part en part l'Europe et

l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, les déserts et les plaines, les bois et les forêts, les collines et les montagnes. Il allait chercher les monstres dans leurs solitudes, les brigands dans leurs cavernes, les tyrans dans leurs châteaux.

Partout, Jean-de-l'Ours était le protecteur des faibles, des veuves et des orphelins. Partout il était l'ami des Petits-Poucets, et partout aussi l'ennemi des méchants géants et des ogres.

Ah! comme ils le fuyaient, ceux-ci! Dès qu'ils entendaient prononcer son nom, vite, ils chaussaient leurs bottes-fées, leurs bottes de sept lieues, vite ils se couvraient de leurs manteaux voyageurs, et ils s'en allaient loin, loin, bien loin!

Il en tua deux, les plus féroces.

Le premier avait dévoré tous les prêtres, s'était établi dans une église et buvait le sang des chrétiens. Et c'était lui qui chantait la messe, qui baptisait, qui mariait, qui enterrait!

L'autre avait mangé gendarmes, juges et magistrats. Et c'était lui qui arrêtait et jugeait, et il mettait fin aux procès en dévorant les plaideurs!

Jean-de-l'Ours n'était méchant que pour le mauvais monde.

Aussi les bonnes gens l'adoraient.

Une jeune fille vint le trouver.

« J'ai un fiancé, dit-elle. Il ne m'épousera que si je deviens riche, riche, fort riche.

— Pauvre enfant, il ne t'aime guère!

— Mais il m'aimera si je lui apporte une riche dot!

— Belle, que puis-je faire pour toi, car je suis pauvre?

— Ma dot est déposée à dix lieues d'ici. Une salamandre en est la gardienne. Vous seul pouvez la lui enlever. Ma dot est dans ses yeux, dans ses yeux qui sont les pierres précieuses les plus brillantes! Ah! si je pouvais tenir les yeux du serpent!

— Belle fille, ma mie, ne te désole point! Tu auras les yeux de la salamandre, ces yeux qui sont les plus jolies pierres du monde! Tu auras ton fiancé qui t'aimera lorsque tu seras riche! »

Jean-de-l'Ours courut à la caverne du monstre.

« Salamandre, vite, donne-moi tes yeux, tes yeux de diamant!

— Viens donc les prendre, si tu es assez hardi!

— C'est la guerre?

— C'est la guerre! »

Le fils de la veuve se battit, tua la salamandre et lui arracha ses yeux de diamant.

« Comme il est bon! » disaient les jeunes filles.

Des années se passèrent. De jour en jour les monstres disparaissaient de la terre, et les méchants étaient punis de leurs crimes, lorsque Jean-de-l'Ours rencontra sur un pont le Juif errant.

« Quelles nouvelles du Nord? Quelles nouvelles du Midi?

— Ni nouvelles au Nord, ni nouvelles au Midi.

— Connais-tu de par le monde un monstre à immoler, un criminel à châtier?

— O fils de la veuve, tu peux te reposer. La terre n'est plus habitée que par les honnêtes gens! »

Et le Juif errant passa.

Jean-de-l'Ours s'essuya le front.

Puis il regarda le ciel, et il songea à sa mère.

« Mon œuvre est accomplie; j'ai tenu mon serment. Je vais pouvoir retourner au village et serrer ma mère dans mes bras, maintenant que mes mains ne seront plus rougies du sang des méchants! Je me reposerai en paix au seuil de la chaumine, sous le berceau garni de clématites en fleurs!

— Allez, dit-il aux oiseaux de proie! Allez, je n'ai plus rien à vous donner! »

Les aigles partirent.

« Maintenant, nous chasserons pour notre compte! » crièrent-ils fièrement.

Les vautours s'enfuirent en poussant des cris sinistres.

Les corbeaux seuls restèrent, restèrent à tournoyer au-dessus de la tête du héros.

« Qu'allons-nous devenir? Qu'allons-nous devenir? » semblaient-ils se demander.

Puis leur cercle noir s'abaissa.

Jean-de-l'Ours fit tournoyer son peuplier.

« Partez, vilaines bêtes. Laissez-moi en repos.

Assez longtemps j'ai travaillé pour vous nourrir.

— Maître, maître, donnez-nous à manger! Il est encore des méchants par le vaste monde! »

Le plus hardi récita une longue suite de braves gens qu'il essayait de noircir.

« Lâches, menteurs! laissez-moi, vous dis-je! »

Les corbeaux noirs partirent enfin d'un vol lourd et pesant comme le vol de la nuée chargée d'orage.

Un seul continua de planer au-dessus de la tête du héros en criant :

« Maître! maître! j'ai faim! »

Jean-de-l'Ours continua son chemin, le chemin du village, toujours songeant à sa vieille mère.

Ainsi il arriva près de la chaumine. Le cœur du héros trembla pour la première fois.

« Ma mère n'est-elle point ici, bonnes gens?

— La pauvre veuve est morte; elle repose à l'ombre des vieux sapins du cimetière. »

Brisé de douleur, Jean-de-l'Ours se coucha près de sa caverne natale, au milieu d'une grande prairie. Près de lui il avait planté le peuplier touffu.

Le fils de la veuve s'endormit.

Lors le corbeau noir descendit en tournoyant.

« J'ai faim! j'ai faim! j'ai faim!... Puisque tu n'as rien à me donner, je vais te crever les yeux, tes beaux yeux bleus comme ceux des anges, et je me nourrirai de ta chair! »

Mais avant que l'horrible oiseau pût accomplir

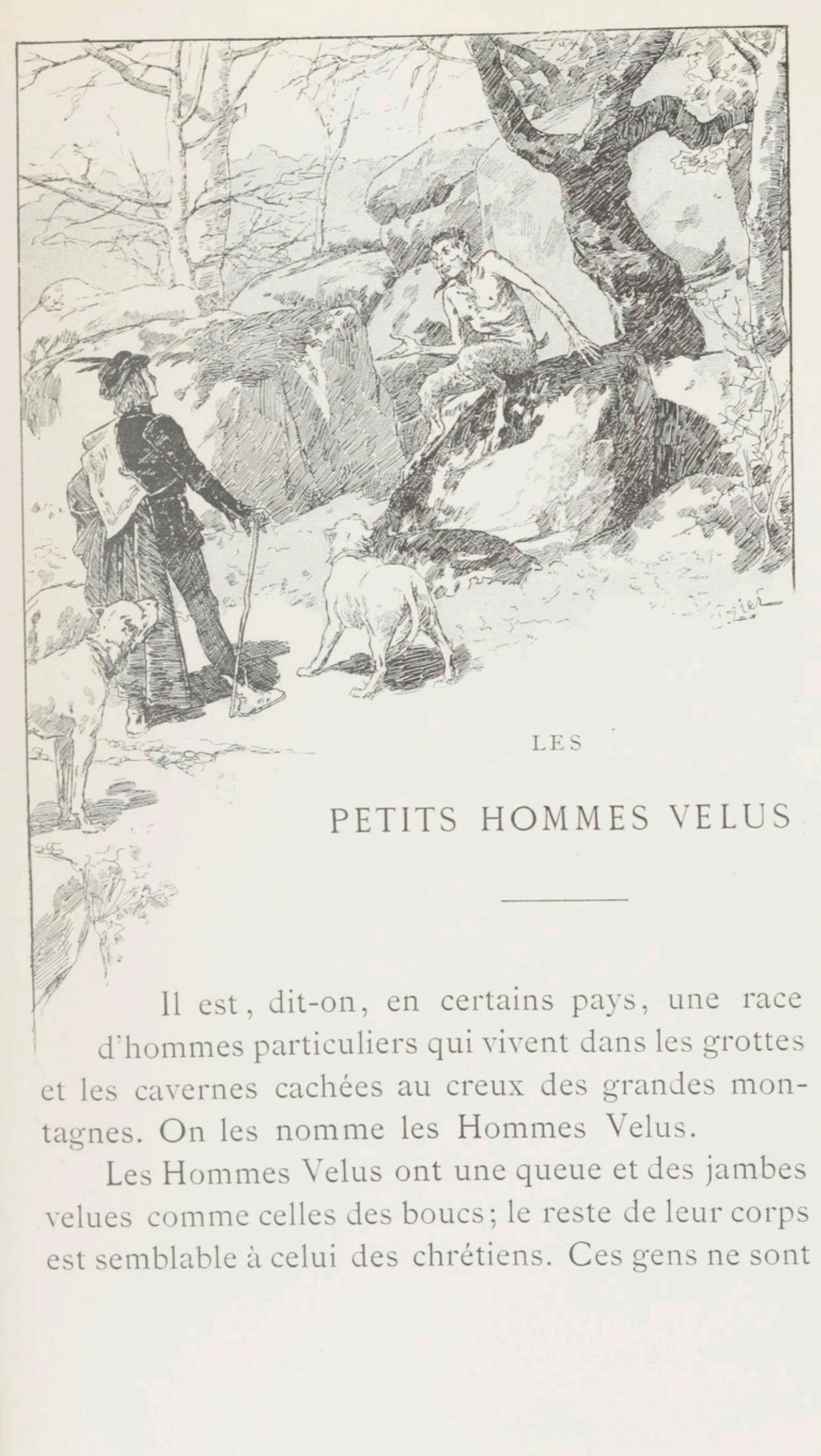
sa menace, la prairie se replia ainsi qu'un livre ouvert qui se referme, et abrita, sous son tapis de primevères et de marguerites, le sommeil du héros...

... Jean-de-l'Ours dort toujours au sein de la prairie. Sur son lit de repos, sous les immenses rameaux du peuplier qu'il a planté, les enfants du pays viennent jouer et essayer leurs forces.

Et quelquefois ils appellent le héros :

« Jean-de-l'Ours! Jean-de-l'Ours!... »

Mais le vainqueur des monstres, le justicier des méchants, le protecteur des faibles et des petits, n'a pas encore répondu...



LES

PETITS HOMMES VELUS

Il est, dit-on, en certains pays, une race d'hommes particuliers qui vivent dans les grottes et les cavernes cachées au creux des grandes montagnes. On les nomme les Hommes Velus.

Les Hommes Velus ont une queue et des jambes velues comme celles des boucs; le reste de leur corps est semblable à celui des chrétiens. Ces gens ne sont

pourtant pas des bêtes; lorsqu'il leur plaît, ils parlent comme vous et moi et savent se faire entendre dans toutes les langues de la terre. Seulement, ils ne sont pas sujets aux maladies et aux infirmités, et ils ne mourront que lorsque la terre s'anéantira.

Lorsque j'étais petit, tout petit, grand-père souvent me parlait des Hommes Velus, et il me semble encore entendre la voix douce du vieil aïeul me dire, tandis qu'il me faisait sauter sur ses genoux :

« Prends bien garde, mon enfant, lorsque tu seras un grand garçon, de t'en aller jouer aux alentours de la Roche-du-Diable : c'est là que sont les méchants Hommes Velus ! »

Et, dame! ces maudits êtres me donnaient une peur bleue, et pour un empire je ne me serais jamais avisé de m'en aller courir du côté de la montagne, tout près de la forêt de sapins où sont les grands blocs de rochers creusés de cavernes qu'on nomme la Roche-du-Diable !

Et il fallait voir ce que grand-père savait de terribles histoires touchant les Hommes Velus! Parmi les récits du vieillard, je ne vous raconterai que ce qui arriva au temps passé au roi de ces mauvaises gens, et je commencerai par vous assurer qu'il n'y a plus un seul de ces êtres par toute la France, car depuis longtemps personne ne peut se vanter d'avoir seulement vu le pied fourchu de l'un d'eux.

Les Hommes Velus étaient de grands paresseux

incapables de faire œuvre de leurs dix doigts et qui ne vivaient que de vol et de pillage. Ils ne sortaient que la nuit pour aller marauder dans les champs et les vergers, ou bien pour entrer dans la cour des fermes et enlever tout ce qui leur faisait envie : poules ou canards, oies ou dindons, agneaux ou brebis. Et comme il n'y a pas de Femmes Velues, il leur arrivait aussi bien souvent de choisir la plus jolie fille de la ferme ou de la closerie, et de l'emporter dans leurs obscures demeures des cavernes où ils la forçaient à épouser l'un d'entre eux.

Le roi de ce méchant monde demeurait dans une des grottes de la Roche-du-Diable. Un soir, au coucher du soleil, il aperçut deux femmes sur le chemin, l'une vieille, l'autre jeune et belle comme le jour. C'étaient la femme et la fille du marquis de l'Isle-Vernon qui rentraient à leur château.

Le roi des Hommes Velus fut frappé de l'extrême beauté de la jeune fille, et comme sa femme venait de mourir quinze jours auparavant, il résolut d'enlever la pauvre enfant. En quelques bonds, il fut devant les promeneuses, et, soulevant la jeune fille dans ses bras robustes, il l'entraîna vers sa demeure et l'emporta dans les rochers.

La malheureuse mère rentra toute en larmes au château.

« Marquise, dit le marquis de l'Isle-Vernon, où est notre fille chérie?

— Marquis de l'Isle-Vernon, le roi des Hommes Velus nous l'a volée! »

Aussitôt le marquis de l'Isle-Vernon fit sonner la cloche, comme pour le feu, et tous les hommes de la paroisse, vieux et jeunes, accoururent avec des fusils, des fourches et des faux.

« Bonnes gens, dit le marquis, on m'a volé mon enfant. Qui de vous la ramènera en mon château?

— Ce sera moi! » jura chacun des paysans.

Et, pendant sept nuits et six jours, ils cherchèrent sans rien trouver. Le matin du septième jour, un jeune homme de figure agréable vint frapper de bonne heure à la porte du château. Derrière lui marchaient trois dogues grands et forts comme des taureaux.

« Bonjour, marquis, bonjour, marquise de l'Isle-Vernon. On m'a dit que le roi des Hommes Velus vous avait volé votre fille et l'avait emportée sous terre dans les grottes de la Roche-du-Diable.

— Mon ami, c'est la vérité.

— Eh bien, il y a longtemps que j'aime votre fille. Si je vous la rends, jurez-moi par vos âmes de me la donner en mariage.

— Nous te le jurons par nos âmes! »

L'étranger salua le marquis et la marquise de l'Isle-Vernon, siffla ses trois dogues et partit.

Durant un grand mois, on n'entendit plus parler de l'homme aux trois dogues, mais il ne perdait

pas son temps. Nuit et jour il courait le pays avec ses trois chiens, à la recherche du roi des Hommes Velus. Enfin il finit par le rencontrer, à minuit, dans les rochers du Diable.

« Jeune homme, où t'en vas-tu si tard?

— Roi des Hommes Velus, ce ne sont pas là tes affaires! Je vais où il me plaît. Ce n'est certes pas à toi que je demanderai la permission de voyager.

— Jeune homme, tu as là des dogues superbes, des dogues plus grands que des taureaux. Il me les faut.

— Roi des Hommes Velus, il faut nous entendre. Si tu les veux pour rien, gare à toi! Si tu les veux payer trois cents louis, le marché sera bientôt fait!

— Jeune homme, j'achète tes chiens à ce prix.

— As-tu trois cents louis à me compter?

— Viens demain à minuit en ce même endroit; je te donnerai les trois cents louis.

— Roi des Hommes Velus, je ne puis venir demain, car je suis retenu à la ville. Mais j'enverrai mon frère à ma place. »

Le jeune homme siffla ses trois dogues et partit.

Au soleil levant, il frappait chez son frère.

« Bonjour, frère. Je viens te demander un service.

— Parle, frère; je n'ai rien à te refuser.

— Frère, j'aime la fille du seigneur de l'Isle-Vernon, la jolie marquise que le roi des Hommes

Velus tient enfermée sous terre dans sa grotte de la Roche-du-Diable. Si je réussis à la délivrer, cette demoiselle sera ma femme. Ce soir, tu sauras ce que je veux faire. Pour l'heure, il me faut manger, boire et puis dormir jusqu'au coucher du soleil. »

L'homme aux trois dogues fit comme il l'avait dit. A l'entrée de la nuit, il se réveilla, appela son frère, et siffla ses trois chiens.

« Frère, aide-moi à tuer et à écorcher le plus beau de ces trois dogues. »

En un moment la plus belle de ces bêtes fut tuée et écorchée. Puis le jeune homme se revêtit de la peau.

« Maintenant, frère, il faut partir et aller bon train. Le roi m'attend à la douzième heure! »

Sans rien dire, tous deux cheminèrent par les plaines et les sentiers de la vallée, jusqu'à onze heures de la nuit.

Arrivé dans un petit bois, le jeune homme tomba à quatre pattes, tout pareil aux deux autres de ses bêtes.

« Écoute, frère. Là-haut, nous allons trouver le roi des Hommes Velus. Tu lui diras : « Voici les « trois dogues de mon frère. Où sont les trois cents « louis ? » L'argent compté, tu retourneras seul à la maison. Pour le reste de la besogne, il n'est pas besoin de toi.

— Frère, tu seras obéi! »

Comme minuit sonnait à l'église du village voisin, ils arrivèrent dans les rochers du Diable.

Le roi des Hommes Velus attendait assis sur un tronc de sapin arraché par l'ouragan.

« Voici les trois dogues, les trois dogues grands comme des taureaux. Où est l'argent ?

— Voici les trois cents louis; donne les chiens! »

L'argent compté et recompté, le frère revint seul dans sa maison. Alors le roi des Hommes Velus siffla les trois dogues et les emmena sous terre, dans la grotte, où vivait enfermée la fille du marquis.

Sur la table de chêne, deux couverts étaient mis, avec du pain frais, blanc comme neige, du vin vieux, des viandes, et des fruits de toute espèce.

« Demoiselle, voici trois chiens grands comme des taureaux, trois chiens qui m'aideront à te garder jusqu'à ce que tu veuilles consentir à devenir la reine des Hommes Velus.

— Méchante bête, je suis en ton pouvoir, il est vrai, mais jamais je ne t'épouserai. Jamais! jamais!

— Demoiselle, soupons ensemble!

— Méchante bête, je n'ai ni faim ni soif. Soupe seul si cela te fait plaisir. »

Tant que dura le souper, le jeune homme resta couché sous la table. Puis il arracha sa peau de dogue et prit par les pattes le roi des Hommes Velus.

« Hardi, mes chiens! Hardi, le Rouge! Hardi, le Noir!... Csss! csss!... Mordez-le! Hardi!... »

La bataille fut longue et dura bien trois heures. Enfin le roi tomba. Alors le jeune homme lui lia solidement les pieds et les mains. Cela fait, il mit un genou en terre, salua la fille du marquis de l'Isle-Vernon, lui baisa la main et lui dit :

« Demoiselle, vous êtes libre. Il vous faut rentrer au château de vos parents!

« Et toi, roi des Hommes Velus, je n'ai pas le pouvoir de te tuer, car tu ne peux mourir qu'à la fin des siècles. Mais tu resteras pieds et poings liés dans cette grotte, et tu y souffriras la faim et la soif jusqu'à ce que la terre soit anéantie. »

Le jeune homme et la demoiselle sortirent de

la grotte avec les deux chiens, et au soleil levant la jeune fille arrivait chez ses vieux parents.

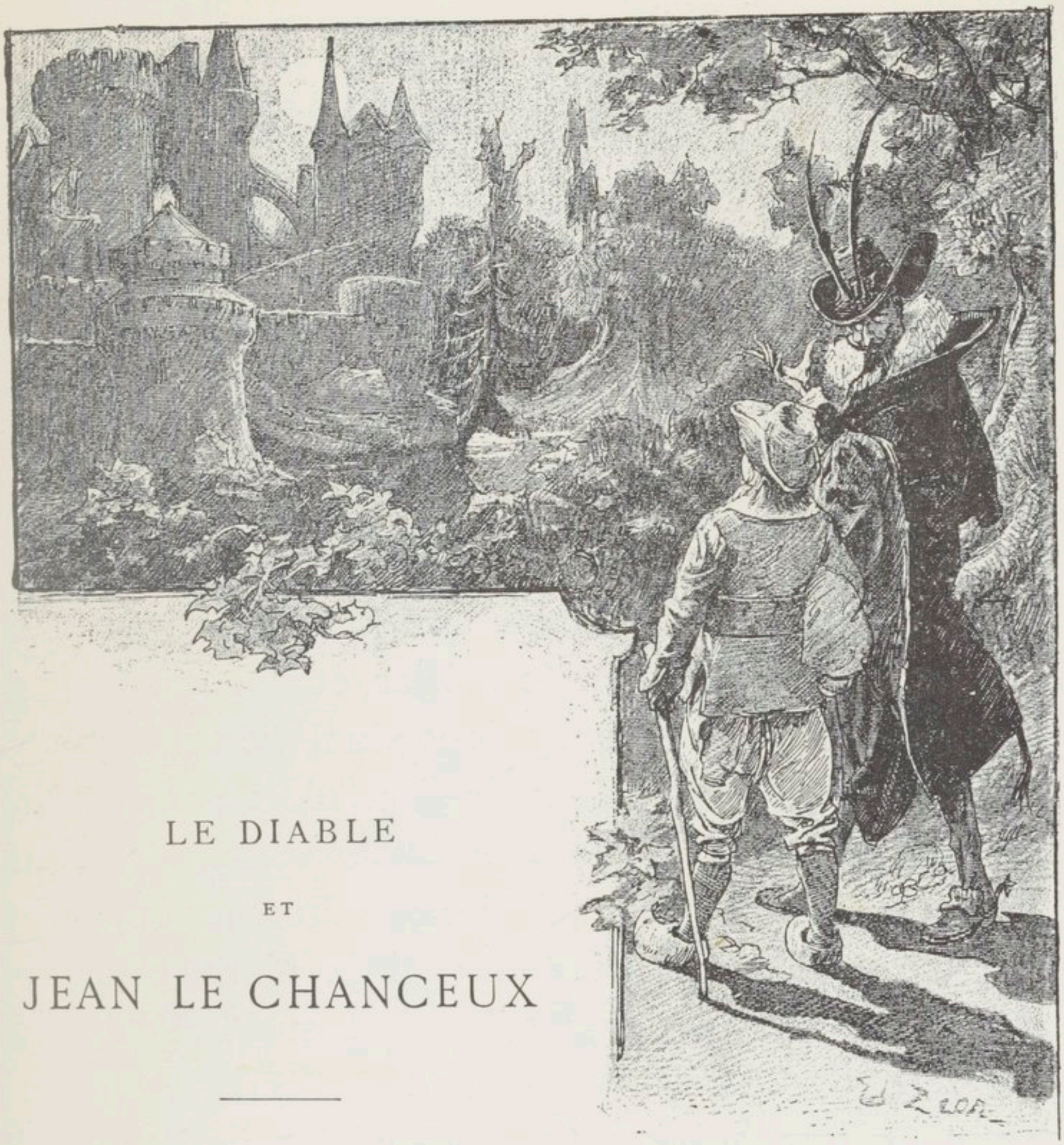
« Bonjour, marquis; bonjour, marquise de l'Isle-Vernon. Voici votre fille.

— Mon ami, nous t'avons juré sur nos âmes que si tu réussissais à délivrer notre fille et à la ramener en notre château, nous te la donnerions en mariage. Nous ferons la noce quand tu voudras.

— Eh bien, marquis et marquise de l'Isle-Vernon, mandez le chapelain ce matin même. En attendant, je vais à mes affaires! »

Le jeune homme salua sa fiancée et ses parents, et repartit pour la grotte de la Roche-du-Diable. Là, il boucha avec de grandes pierres l'entrée de la caverne où le roi des Hommes Velus, pieds et poings liés, souffre et souffrira la faim et la soif jusqu'au jour où la terre s'anéantira.

Cela fait, il revint au château et fut marié à la fille du marquis de l'Isle-Vernon.



LE DIABLE

ET

JEAN LE CHANCEUX

Il y a longtemps, bien longtemps, dans une misérable chaumière bâtie tout proche d'une immense forêt, vivait avec sa femme et son fils, âgé de seize ans, un pauvre sabotier qui à peine gagnait de quoi ne pas mourir de faim. Il avait eu douze enfants, mais il en avait perdu onze et il ne lui était resté que le plus jeune auquel, pour cette raison, on avait donné le nom de Jean le Chanceux.

Jean le Chanceux n'aimait pas le métier de sabotier ; comme les gais compagnons en avaient alors la coutume, il eût bien désiré entreprendre son tour de France et essayer de trouver à faire fortune. Son père n'y tenait point pour cette bonne raison que cela ne lui avait pas réussi autrefois. Enfin un certain jour que Jean le Chanceux venait d'achever et parachever une paire de sabots, il s'écria résolument :

« Voilà, si j'ai bien compté, la neuf cent soixante-dix-septième paire de sabots que j'ai faits et parfaits depuis que je suis dans le métier, et je n'en suis pas plus riche pour cela. Je n'y tiens plus, mon cher père, je veux voir du pays et savoir si ce n'est pas en vain que vous m'avez appelé Jean le Chanceux. Grâce au vieux maître d'école, je sais lire couramment et j'écris comme un clerc de notaire; si je n'arrive pas à quelque chose avec tout cela, c'est que le Diable y mettra le bout de son nez crochu.

— Pierre qui roule n'amasse pas de mousse! repartit le vieux sabotier.

— Oui, mais elle se polit, à ce que dit le magister ! répliqua le jeune aventurier.

— Qu'est-ce que tu me chantes là? s'écria le père. Va-t'en au Diable ! et que je n'entende plus parler de toi. »

Jean le Chanceux mit ses habits du dimanche, fit un petit paquet de ses pauvres nippes, embrassa tendrement sa bonne femme de mère, qui sanglotait

à fendre l'âme, tendit la main à son père qui lui tourna le dos, et franchit le seuil de la chaumière.

Son dessein était de se rendre d'abord à la ville voisine pour y gagner quelque argent et chercher le métier qu'il pourrait bien embrasser. Or la ville était encore assez éloignée et Jean le Chanceux avait marché sept grandes heures qu'il n'avait point encore vu le bout de la forêt. Pour l'instant le jeune homme avait l'esprit à bien autre chose, et il ne s'apercevait même pas que le soir allait venir avant qu'il fût sorti de ce grand bois.

Tout à coup Jean se trouva en présence d'un grand monsieur tout de noir habillé et dont les yeux brillaient étrangement dans l'ombre qui commençait à s'épaissir.

« Monsieur, pourriez-vous me dire si je serai bientôt en dehors de cette forêt ? demanda le fils du sabotier. »

L'inconnu le regarda un instant avant de lui répondre.

« Tu ne tarderas pas, mon garçon. Mais, dis-moi : Où vas-tu par là ?

— A parler vrai, je n'en sais trop rien, monsieur. Mon intention serait néanmoins de me rendre à la ville et d'y chercher du travail.

— Une excellente occasion ! J'ai besoin d'un domestique ; tu ferais bien mon affaire.

— Je ne demande pas mieux, monsieur.

— Combien veux-tu par an ?

— Cent écus.

— Tu auras le double si je suis satisfait de tes services. Mais dis-moi auparavant si tu sais lire.

— Certainement, monsieur, et même écrire en toutes sortes d'écritures.

— Tant pis ! Tu n'es pas celui qu'il me faut. Adieu ! »

L'homme noir continua son chemin, et Jean le Chanceux resta à se gratter l'oreille de l'air le plus dépité qu'il se pût voir. Tout à coup il lui vint une idée.

« Hé ! hé ! monsieur, s'écria-t-il ; il y a mon frère qui vient derrière moi ; il est sot comme un âne ; peut-être vous entendrez-vous ensemble

— Nous verrons ! répondit l'inconnu sans se retourner.

— Attends un peu ! » murmura Jean le Chanceux en retournant sa veste, dont l'envers était rouge tandis que l'endroit était gris.

Et il s'enfonça dans le fourré, dépassa l'homme noir et se présenta devant lui.

« Où vas-tu par là, jeune homme ? demanda l'étranger.

— A vous dire vrai, je n'en sais rien. Mon frère est parti à la ville et j'ai l'intention de l'y accompagner.

— Voudrais-tu être mon domestique ?

— Avec plaisir, monsieur.

— Combien me demandes-tu ?

— Deux cents écus l'an.

— Tu auras le double si je suis satisfait de tes services. Mais dis-moi : Sais-tu lire ?

— Malheureusement non ! C'est mon frère...

— Tant mieux ! Ça me va ! Viens avec moi. »

Et prenant aussitôt à gauche du sentier, il s'enfonça sous bois suivi de Jean le Chanceux.

Ils marchaient bien depuis une demi-heure, lorsqu'ils arrivèrent en face d'un vieux château construit en pleine forêt, sur un massif de hauts rochers auxquels les rayons de la lune donnaient les formes les plus fantastiques.

« C'est ici que tu vas demeurer ! » dit l'inconnu.

On entra et l'on se mit à table. Puis l'homme noir expliqua à Jean le Chanceux ce qu'il aurait à faire au manoir.

« Tu n'auras qu'à t'occuper de mon cheval et de mes livres. Tu veilleras à ce que nul être humain ne mette ici les pieds en mon absence, et tu ne sortiras qu'une fois par an et lorsque je t'en donnerai la permission. Est-ce bien compris ?

— Oui, mon maître; je ferai comme il vous plaira. »

Cela dit, Jean le Chanceux se retira dans la bibliothèque qui désormais devait lui servir de chambre à coucher. Cette pièce était la plus vaste

du vieux château. Les quatre murs étaient garnis de planches noircies supportant une prodigieuse quantité de livres et de manuscrits, reliés ou brochés, de tous les formats et de toutes les couleurs.

« Diable ! pensa le fils du sabotier, je suis chez un maître bien savant. Tous les livres de la terre se sont donné là rendez-vous ! »

Et, réfléchissant de la sorte, il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, à son réveil, Jean le Chanceux se mit à la recherche de son maître ; mais il eut beau courir de la cave au grenier, de l'office au salon, de la cour au jardin, il ne put rencontrer âme qui vive.

« Ma foi, tant pis ! se dit-il. L'homme noir aura quitté le château pendant la nuit ; cela ne me regarde pas. Je vais commencer par m'occuper du cheval. »

Il s'en alla à l'écurie et n'y trouva qu'une vieille haridelle hors de service dont les côtes et les os semblaient vouloir crever la peau toute pelée. Il lui donna la provende et les soins d'usage, puis il visita attentivement la cour du vieux manoir. Il vit qu'elle était protégée de tous côtés par une espèce de rempart à pic qui ne permettait d'y entrer ou d'en sortir que par une lourde porte, solide comme une muraille et fermée à double tour.

« Ce n'est point là mon compte ! ne put s'empêcher de penser Jean le Chanceux. Me voici le prisonnier de l'homme noir. C'est égal, j'attendrai

les quatre cents écus qu'il m'a promis, et je m'empresserai d'aller rejoindre mon bon père et ma bonne mère ! »

Il se dirigea vers l'office, où il trouva d'abondantes provisions, et il but et mangea comme jamais auparavant cela ne lui était arrivé.

L'homme noir fut tout un mois sans reparaître au château. Dès son retour, il inspecta l'écurie et la bibliothèque, et trouva tout en ordre.

« C'est très bien, mon petit ami ! dit-il à Jean le Chanceux ; continue ainsi et tu n'auras pas à t'en repentir. Tiens, voici une belle pistole toute neuve ; je te la donne en témoignage de ma grande satisfaction. »

Le lendemain, le maître avait quitté le château. Il continua ainsi de faire de courtes apparitions dans sa vieille demeure, et, chaque fois, Jean le Chanceux recevait une pistole ou un double louis.

Cependant le pauvre jeune homme se mourait d'ennui dans cette triste solitude. Il avait bien cherché à se distraire en feuilletant les livres rassemblés dans la bibliothèque ; mais tous ceux qu'il avait ouverts n'offraient que de grandes pages toutes jaunes ou couvertes de signes extraordinaires, d'écritures bizarres auxquelles il ne pouvait rien comprendre. Un jour qu'il y revenait pour la centième fois peut-être, il tomba sur un petit volume écrit à la main en caractères français. Jean le Chanceux bondit de joie.

Il le parcourut, et il lut en tête des chapitres : *Comment on peut voir et faire des choses surnaturelles... — Par quel moyen on ouvre toutes les portes... — Comment on se transforme en toutes sortes de bêtes, etc.* — Puis, plus loin : *Comment on peut savoir ce qui se passe d'un bout à l'autre du monde.*

Le jeune homme se conforma aux prescriptions du manuscrit et voulut connaître ce que devenait sa famille. Il vit son pauvre père creusant tristement un sabot, tandis que sa mère pleurait en tricotant au coin du feu...

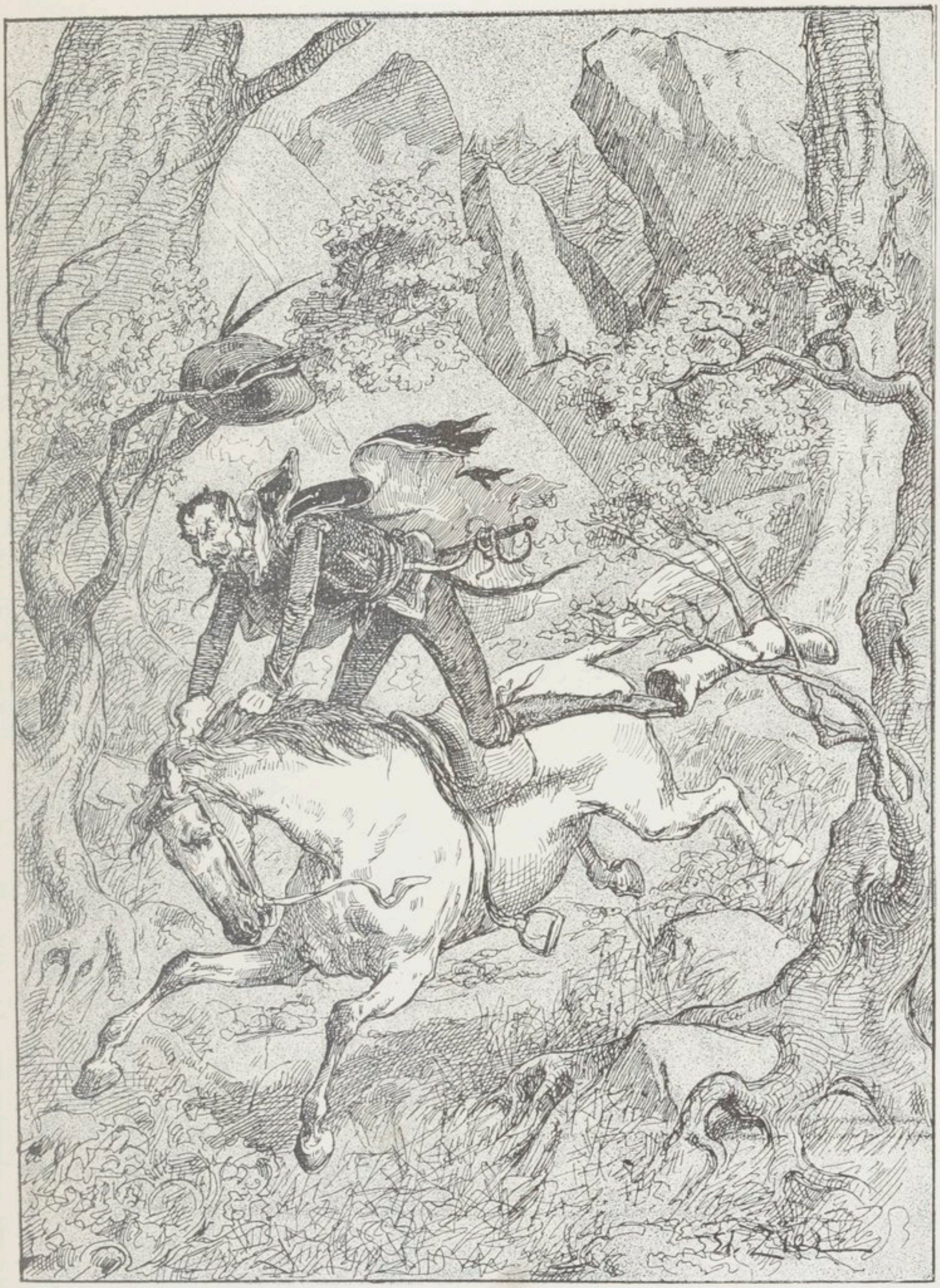
Alors l'idée lui vint de s'enquérir de l'homme noir, son maître, d'apprendre qui il était, où il se trouvait en cet instant, ce qu'il faisait. Il le sut et en fut tellement épouvanté qu'il laissa choir le livre sur le parquet.

« Le Diable ! le Diable ! Je suis chez le Diable ! » murmura-t-il.

A force de réfléchir, Jean le Chanceux finit par se rassurer.

« Au fait, se dit-il, je n'ai engagé que mon corps. Dans quelques mois, mon temps de service sera accompli et je pourrai retourner auprès de mes bons parents. Qu'importe ! les secrets renfermés dans ce petit livre pourront m'être fort utiles un jour ou l'autre. Je serais un triple sot si je ne les étudiais jusqu'à les savoir par cœur ! »

Il se mit à ce travail, et bientôt il put réciter,



BIENTÔT LES RÊNES SE ROMPIRENT. (PAGE 244.)

sans en omettre un mot, tout ce qui était contenu dans le manuscrit.

Le Diable, étant revenu peu après, trouva le vieux cheval mort dans son écurie.

« Ce n'est rien, dit-il à Jean le Chanceux; la bonne bête avait fait son temps. J'en achèterai une autre à la foire de la ville voisine.

— Monsieur mon maître, ne m'aviez-vous point promis quelques jours de congé pour aller voir mes parents? Maintenant que le cheval est mort...

— Ce n'est pas possible! Je ne veux pas, entends-tu, je ne veux pas que tu quittes le château! » s'écria le Démon avec une voix de tonnerre qui glaça de terreur le malheureux jeune homme.

Mais lorsque son maître fut parti, Jean le Chanceux se dit :

« Ah! c'est ainsi que tu l'entends et que tu tiens ta parole, maître Satan! Eh bien! je m'en irai sans ta permission et pas plus tard qu'aujourd'hui! »

Et il se décida à partir aussitôt, après avoir rempli ses poches de pièces d'or et de bijoux précieux enlevés aux trésors du Diable. Grâce aux secrets renfermés dans le petit livre, il ouvrit la grande porte du manoir et fut en un instant sous le couvert de la forêt.

« Si l'homme noir venait à me rencontrer, pensa Jean le Chanceux, il pourrait m'en coûter cher. Il faut que je me rende méconnaissable. »

A cette fin, il se changa en un jeune et magnifique poulain, et, patata, patata, patata, fut bientôt arrivé à la hutte de ses parents.

Le vieux sabotier, qui était justement à prendre le frais sur le seuil de sa chaumière, fut tout surpris de voir arriver le jeune cheval.

« Ne vous effrayez pas, mon bon père, je suis votre fils Jean le Chanceux ! » cria le poulain.

Ce fut ce qui effraya davantage le brave homme. Il fut pris d'un tel saisissement qu'il en tomba à la renverse. Jean, se hâtant de reprendre sa forme naturelle, releva le sabotier et le porta dans la cabane, où bientôt il reprit ses sens. Puis le jeune homme raconta sa rencontre avec l'homme noir et son séjour dans le château du Diable.

« Demain, ajouta-t-il, c'est la foire de la ville voisine. Je redeviendrai poulain et vous irez me vendre au plus offrant. Ne vous inquiétez de rien, et que ma mère nous prépare pour notre retour un souper de roi. Voici de l'or et de l'argent pour y pourvoir. »

Et ce disant, il vida ses poches sur la table. Jamais les braves gens n'avaient entrevu tant de richesses réunies, aussi ne pouvaient-ils en croire leurs yeux.

« Ce n'est pas à tort qu'on t'a nommé Jean le Chanceux ! s'écria joyeusement le vieux sabotier.

— Laissez faire, mon père, je vous en ferai voir encore d'autres ! »

Là-dessus, chacun s'en fut se coucher.

Lorsque le vieillard s'éveilla aux premiers rayons du soleil, il appela son fils :

« Jean ! Jean ! Jean ! »

Personne ne répondit.

« Aurais-je donc rêvé ? » se demanda anxieusement le sabotier.

Il ouvrit la fenêtre et il aperçut le beau poulain tondant la verte pelouse toute diamantée de rosée qui séparait la cabane de la forêt.

« Allons, allons, mon père, lui cria Jean le Chanceux, hâtez-vous de déjeuner, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Quand le bonhomme eut pris son repas, il s'empressa de rejoindre son fils, qui lui dit :

« Ne vous gênez pas, mon cher père, sautez-moi sur le dos et ne vous inquiétez de rien ! »

Tout en traversant la forêt, Jean le Chanceux donna ses instructions au sabotier :

« Faites-moi hardiment cent pistoles et ne vous pressez pas de conclure le marché, car, parole d'honneur, on ne vit jamais à la foire un poulain de ma valeur ! »

Et maintenant sur la route, ils rencontraient les paysans et les maquignons qui passaient menant juments et poulains, ânes et ânesses, mules et mulets, et chacun se retournait pour contempler la superbe monture du pauvre sabotier.

Ce fut bien autre chose au champ de foire. A peine

le père de Jean le Chanceux se fut-il arrêté que chacun s'approcha et fit cercle autour du poulain. Le plus riche et le plus retors des maquignons aborda le sabotier et lui dit :

« Combien cette bête ?

— Cent pistoles.

— Vous rêvez, brave homme ! Pourquoi pas deux cents ?

— Je ne les refuserais pas si vous vouliez me les offrir.

— Trêve de plaisanteries ! Je vous en donne cinquante !

— Et moi, soixante ! dit l'écuyer du roi, qui venait de s'avancer.

— Vous irez bien à soixante-dix ! répondit le maquignon furieux de l'arrivée du maître des écuries du roi.

— Et même à quatre-vingts ! s'écria un inconnu dans la foule.

— Puisque vous êtes si bien partis, je retire ma mise à prix, dit le sabotier.

— Bravo ! bravo ! acclamèrent les paysans.

— A cent pistoles pour le roi !

— A cent vingt pour moi ! répliqua le maquignon.

— Je le prends pour deux cents ! articula l'inconnu.

— Montrez-vous donc ! Montrez-vous donc ! Tonnerre du ciel ! jura le marchand de chevaux.

— Me voilà ! » dit l'étranger en s'avançant auprès du poulain.

Il eut une si étrange façon de fixer le maquignon et l'écuyer que tous deux se retirèrent lui laissant le poulain pour deux cents pistoles.

Jean le Chanceux se tourna vers son maître, et qui reconnut-il ? L'homme noir, le Diable en personne !

Après cinq minutes de silence, ce dernier dit au sabotier :

« Conduisez cette bête à l'auberge du Cygne de la Croix où je vous payerai ! »

Dès que les deux cents pistoles lui eurent été comptées, le vieillard s'empressa de rejoindre sa chaumière pour y mettre en sûreté son bel argent. De son côté, le Diable enfourcha sa nouvelle monture et se dirigea vers son mystérieux manoir.

A peine fut-il en selle, qu'il voulut juger de la valeur de son acquisition. Il lui donna la main et le poulain partit comme une flèche. En moins d'une demi-heure, il fut arrivé à la forêt. A la vue des premiers arbres, le Diable essaya de modérer l'allure de son coursier, mais il ne put y parvenir ; tous ses efforts ne firent qu'activer le galop effréné de l'animal.

Bientôt les rênes se rompirent ; cheval et cavalier disparurent sous le couvert du grand bois.

Le Diable ne tarda point à s'apercevoir que sa monture semblait choisir les endroits les plus diffi-

ciles, les buissons de ronces et d'épines, les taillis épais des châtaigniers, les ramures basses des jeunes chênes, les aspérités tranchantes des rochers. L'homme noir s'était accroché à la crinière du poulain et se livrait à toutes sortes de mouvements de voltige pour éviter les branches noueuses ou les gros troncs des arbres dans lesquels son cheval le précipitait. Parfois il réussissait, mais le plus souvent il se meurtrissait et se déchirait; tant qu'enfin il lâcha prise et fut jeté la tête la première au beau milieu d'un étang boueux.

Tandis qu'il se dépétrait comme il le pouvait, le poulain avait pris de l'avance et allait bientôt disparaître.

Perdre une si jolie bête ne faisait point l'affaire du Diable.

Aussi ne fit-il ni une ni deux et se transforma-t-il en un loup qui se lança éperdument à la poursuite du cheval. Il bondissait et allait le saisir, lorsque Jean le Chanceux, qui s'était aperçu du stratagème, se changea soudain en hirondelle et s'envola vers le ciel bleu au-dessus du dôme verdoyant de la forêt.

Le Diable resta un instant abasourdi. Puis il comprit.

« Ce ne peut être que mon domestique ! » pensa-t-il.

Et, devenant épervier, il perça le feuillage et gagna les hautes régions du ciel.

En ce moment, le roi du pays était à chasser avec sa fille aux alentours de la forêt.

« Voyez ! s'écria-t-il tout à coup en montrant à sa fille l'épervier qui était près d'atteindre l'hirondelle.

— Pauvre oiseau ! murmura la princesse. Il est perdu ! »

Comme elle disait ce dernier mot, les deux oiseaux disparurent et elle sentit dans ses vêtements quelque chose qui la gênait.

Or, ce qui l'incommodait ainsi, c'était d'abord Jean le Chanceux qui, voyant l'épervier fondre sur lui, avait jugé à propos de se changer en diamant et de se laisser choir dans la gorgerette de la jeune fille, puis le Diable qui, sous la forme d'un grain de blé, avait suivi son ennemi !

La fille du roi sauta à bas de sa haquenée et se débarrassa des deux objets qui tombèrent sur le gazon.

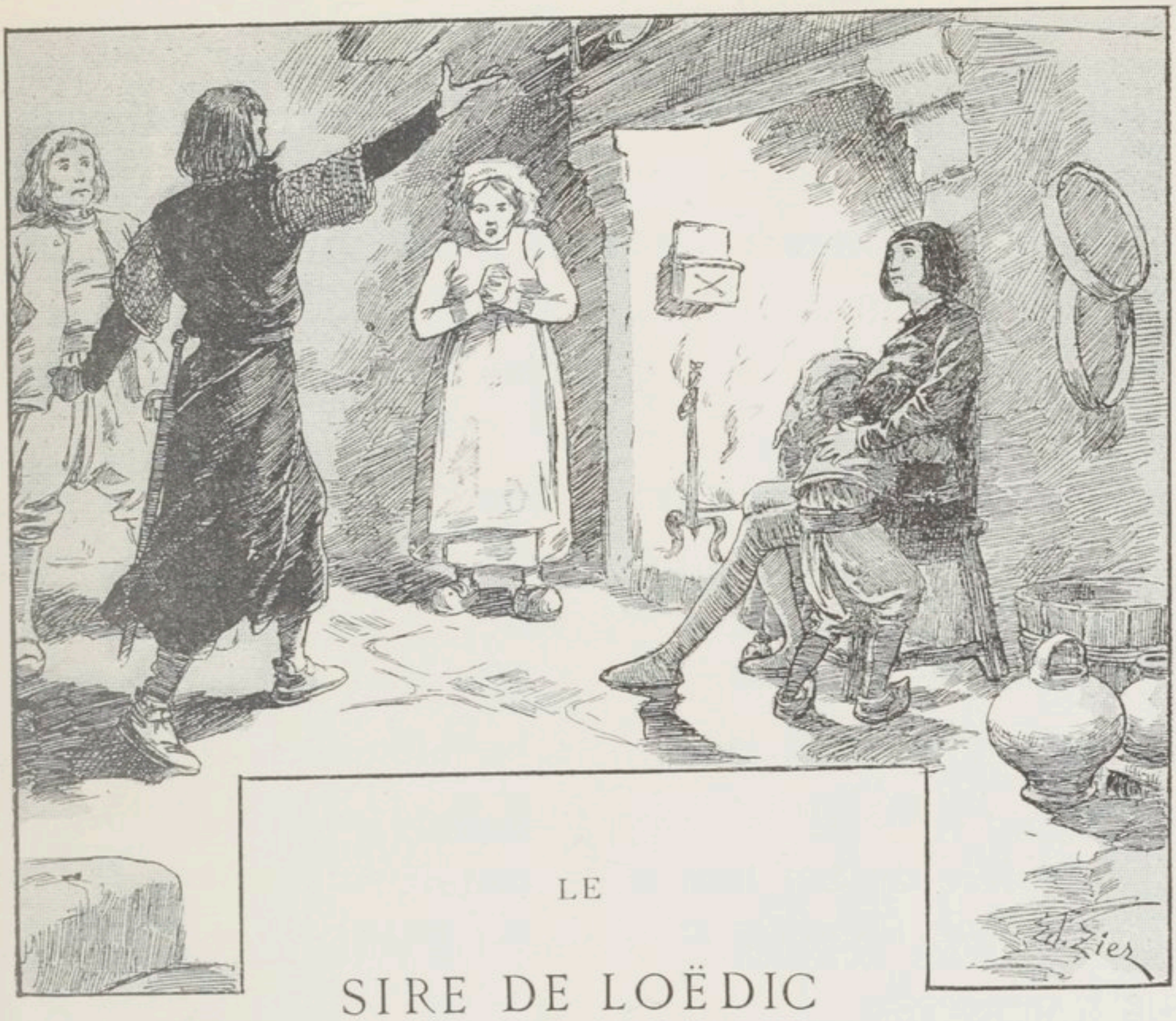
Sans perdre un moment, Jean le Chanceux devint un joli coq qui se précipita sur le grain de froment, l'avala, et par trois fois poussa un grand cri de victoire :

« Cocorico ! cocorico ! cocorico ! »

Et vingt minutes après il était à la chaumière de ses parents et soupait tranquillement avec eux en leur racontant la fin de son histoire.

On dit que plus tard il fit main basse sur les trésors du vieux manoir de la forêt, et qu'étant devenu

le plus riche seigneur du pays, il eut occasion de rendre au roi des services d'argent de la dernière importance. Ne pouvant oublier les charmes de la princesse, il parvint à gagner ses bonnes grâces; six mois plus tard, il épousa la jolie fille du roi avec laquelle il vécut de longues années le plus heureux des hommes.



LE SIRE DE LOËDIC

Ce soir-là, 24 décembre 1153, dans une pauvre hutte de sabotiers de l'antique forêt de Kérarmor, en Bretagne, la famille était réunie pour la veillée de Noël. Le père, Yvon Le Guénec, était un grand et robuste paysan aux larges épaules, à la forte tête, posée sur un cou solide, et à la figure franche et honnête. C'était de plus le meilleur homme qu'il se pût voir, d'un cœur d'or, d'une charité même exagérée — disait sa femme Mariannec — dont ne songeaient certes pas à se plaindre mendiants, chercheux de

pain ou joueurs de biniou que le hasard conduisait devant la chaumière du sabotier. Yvon était pauvre, car la confection des sabots ne rapportait pas bien gros ; mais on était toujours sûr de trouver chez lui bon accueil, bon gîte et repas à la fortune du moment.

Aussi quand, le dimanche, le sabotier descendait la Cavée-des-Loups pour se rendre à l'église ou pour aller aux pardons voisins, c'était plaisir d'entendre le pauvre monde le saluer d'un « Bonjour, « not' maître, et chez vous? » absolument comme s'il eût été le recteur en personne, ou bien noble sire Pierre de Loëdic de Kérarmor.

Du sire on parlait justement dans la hutte d'Yvon Le Guénec.

« Ainsi tu disais, Mariannec?...

— Que la femme de Fanch Scouarnech a passé par ici et m'a rapporté grandes nouvelles du châtelain. Mais... parlons plus bas, on pourrait nous entendre du dehors! »

Ce n'était pas à craindre. La neige tombait drue et serrée dans la forêt, couvrant le sol et les arbres de son épais manteau. Le froid était terrible, et le vent grondait, hurlait, soufflait en tempête à travers taillis et futaies, buissons et broussailles, branches et rameaux. Hou! hou! hou!... faisait-il. Et, de temps à autre, c'étaient des craquements d'arbres s'entre-choquant et se brisant, ou des rafales et des

bourrasques épouvantables qui menaçaient d'emporter la chétive chaumine.

La femme d'Yvon Le Guénec continua tout bas :

« Fanch Scouarnech est rentré au village depuis hier, et il est revenu seul après avoir manqué mille fois de périr sur la route. Tu sais qu'il avait, en qualité d'écuyer, accompagné messire de Loëdic à la croisade, et tu te rappelles avec quelle joie le pauvre monde vit partir le seigneur de Kérarmor. Il était si méchant, ce mauvais sire! Eh bien! nous ne le reverrons plus : il a défuncté en Terre-Sainte!

— Il ne faut pas souhaiter de mal à son prochain; mais, pour le sire, je jurerais qu'en ce moment il est à tenir compagnie à Satan, pour le moins son cousin germain!... »

Comme Yvon achevait ces mots, quelqu'un du dehors heurta à la porte, tandis qu'une voix disait :

« Bonnes gens, qui que vous soyez, ouvrez à un pauvre voyageur qui se meurt de froid et de fatigue!

— Sainte mère de Dieu! s'écria Mariannec tremblante de tous ses membres; qui peut bien venir à cette heure?

— Ouvre donc, femme! dit Yvon; crois-tu qu'il fasse bon rester dehors? »

Mariannec entre-bâilla la porte et se trouva devant un page aux grands cheveux blonds et à apparence de jeune fille.

« Bonsoir, bonnes gens! bonsoir!... Quelle froide

soirée! Je craignais fort de me perdre dans la vieille forêt.

— Soyez le bienvenu! tout ce qui est sous mon toit vous appartient; usez-en comme vous le désirez! » lui répondit respectueusement le sabotier.

Et le page s'en fut s'asseoir sur un escabeau de chêne au coin de la grande cheminée, tandis que la ménagère apportait du pain noir et du fromage, et ravivait le feu en y jetant une pleine brassée de bois mort.

Le jeune homme ne prit qu'un peu de pain noir et ne toucha pas au reste du repas.

Ce souper frugal achevé, le page plaça la petite Yvette sur ses genoux et se mit à l'y faire sauter en lui racontant de jolies histoires.

Jeannic, le frère d'Yvette, s'était approché entre temps et s'était assis sur l'escabeau du nouveau venu, afin de ne pas perdre un seul mot des merveilleux récits.

Le page s'en aperçut.

« Viens là aussi, Jeannic, dit-il. Assieds-toi auprès de ta sœur et tu écouteras mes histoires...

« Voyons, es-tu bien sage?

— Oh! oui!

— Jeannic, tu es un bon petit garçon. Vas-tu ce soir à la messe de la nuit?

— Papa dit que cela me fatiguerait; et pourtant j'aimerais bien y aller...

— Moi également, ajouta Yvette; on y voit le petit Jésus couché dans une crèche auprès de l'Ane et du Bœuf. Et puis des bergers conduisant de blancs moutons; et puis encore les Rois Mages, Joseph, Marie et des anges aux grandes ailes d'or. Que ce doit être beau!

— Eh bien! on vous emmènera. N'est-ce pas, bonnes gens, que vous les laisserez venir?

— Ma foi, oui, puisque cela vous fait plaisir! »

Au même instant, un heurt formidable vint ébranler la porte.

« Ouvrez, ouvrez, de par tous les diables!... Manants, allez-vous me laisser une heure à la porte? »

Ces mots furent suivis d'un autre choc. Mariannec se signa et courut ouvrir. Un homme tout de noir habillé se précipita dans la chaumière, menaçant de tout renverser, jurant, blasphémant et sacrant comme un païen.

« De par les cornes de Belzébuth! s'écria-t-il; il ne fait pas bon venir de Rennes à pareille heure! Où diable ai-je été m'aventurer? Il fait un temps d'enfer! Allons, quelques fagots dans l'âtre, et tout ce que vous avez de meilleur à me donner à manger! »

Mariannec et le sabotier restaient tout interloqués du sans-gêne du nouvel arrivant, tandis que Jeannic et Yvette, effrayés et tremblants, se cachaient la tête sur la poitrine du jeune page.

« Vous hâterez-vous? hurla l'inconnu. Ne savez-

vous point qui vous parle ? Messire Pierre de Loëdic, seigneur de Kérarmor, en personne ! Ah ! ah ! ah ! »

Et le sire de Loëdic s'éclata d'un rire sinistre qui vous donnait le frisson, tandis que Mariannec et Yvon se demandaient s'ils ne rêvaient point de voir en chair et en os ce maudit sire dont une heure auparavant on avait annoncé la mort en Terre-Sainte !... Et puis, venir tout d'une traite, sans cheval, de Rennes, à vingt lieues de là !... c'était au-dessus de la compréhension des pauvres sabotiers !

La femme jeta deux fagots dans l'âtre et servit le reste de ses provisions au terrible sire de Loëdic de Kérarmor. En quelques minutes, il ne resta rien du souper. Grommelant et jurant toujours, le chevalier noir alla s'asseoir dans le coin resté libre du foyer.

Alors seulement il s'aperçut de la présence du jeune homme.

« Qui es-tu ? dit-il en fronçant les sourcils.

— Le page de messire Fortuné de Penglen ! » répondit simplement l'adolescent.

Sans plus s'en inquiéter, le sire de Loëdic se tourna vers le sabotier.

« Hé bien ! Yvon Le Guénec, que dis-tu de ma visite ? Je te fais grand honneur, ne penses-tu pas ?

— Certes, messire..., balbutia le sabotier.

— Et que diras-tu quand je t'aurai annoncé que je compte passer ici, en ta compagnie, cette maudite

nuit de la Nativité, avant de rentrer en mon château de Kérarmor?

— Mais, monseigneur..., messire de Loëdic, et... la messe nocturne?

— Pour une fois, tu la manqueras. Et, du reste, à quoi te servirait-il d'aller ouïr les folies du recteur?

— Tout bon chrétien, messire, est tenu d'assister à la messe de minuit; aussi veux-je y aller; même j'y conduirai ma femme et mes enfants.

— Que dis-tu là, manant? Sais-tu que je ne le veux point? et que moi, seigneur de Kérarmor, je te ferai pendre à la maîtresse branche de certain chêne où doit encore se balancer plus d'un de tes pareils? »

Yvon Le Guénec frémit en songeant au fameux chêne dont parlait le noir cavalier. Et cependant il se raffermit aussitôt pour répondre :

« Comme il vous plaira, monseigneur Pierre de Loëdic, mais nous assisterons à la messe nocturne! »

Le sire se leva d'un bond, étranglant de colère. Il saisit sa lourde masse d'armes et se précipita sur le sabotier pour l'assommer d'un coup.

Mais, rapide comme la pensée, le jeune page fut devant Pierre de Loëdic.

« Arrière, Satan! » s'écria-t-il.

Et à l'instant, le Diable, car c'était bien lui, se changea en une petite flamme verdâtre qui se con-

fondit avec celle du foyer et disparut avec elle dans la vaste cheminée.

Yvon Le Guénec et sa femme s'étaient jetés aux genoux du génie radieux aux grandes ailes d'azur qui avait laissé sa forme de page pour reprendre sa figure d'ange. Mais les relevant :

« Bonnes gens, dit-il, allez à la messe de minuit et priez avec ferveur. On vous a dit vrai, le sire de Loëdic a péri de malemort depuis longtemps ; depuis longtemps aussi il souffre d'éternels supplices, et parfois le Diable prend sa forme pour tromper les chrétiens qu'il veut faire tomber dans ses embûches. Ne craignez plus ; votre courage et votre foi vous ont pour toujours préservés ! »

Ayant parlé, l'ange disparut.

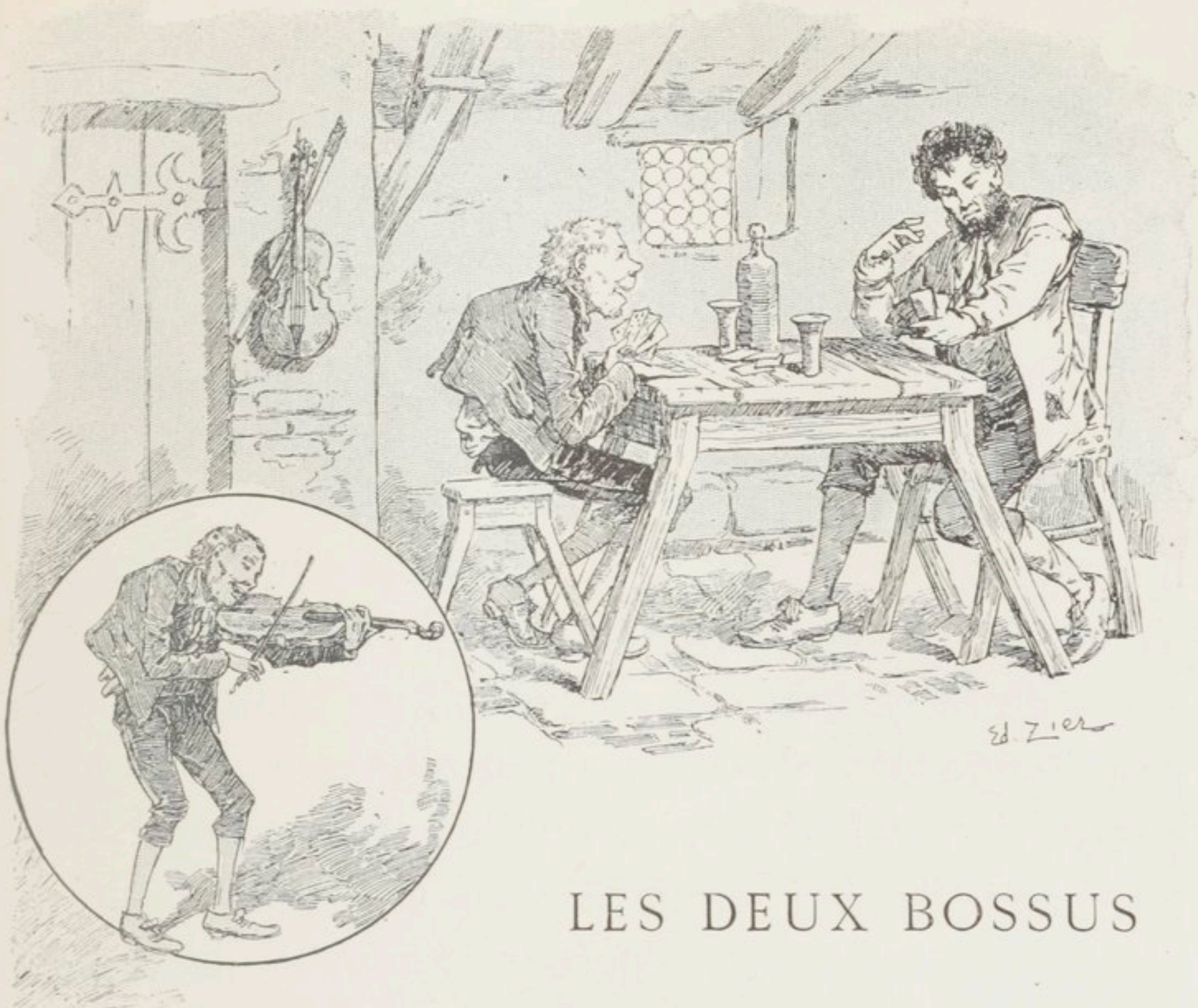
Les cloches sonnaient à toute volée, appelant les fidèles à la messe de minuit. Yvon, Mariannec, Jeannic et Yvette descendirent à l'église où se célébrait la naissance du petit Jésus. . . . . .

. . . . . .

Lorsqu'ils revinrent de la messe nocturne, les sabotiers ne trouvèrent plus leur triste chaumine. Mais à la place s'élevait une jolie maisonnette avec sa grange remplie de blé et son étable où joyeusement beuglaient et bêlaient deux vaches blanches tachetées de noir et une douzaine de brebis. La cave était toute pleine de provisions ; les armoires débordaient de beau linge neuf ; dans un coin du foyer,

Jeannic et Yvette trouvèrent leurs sabots bondés de jouets et de toutes sortes de belles choses apportées par le père Noël.

Ce fut la première fois, assure-t-on, que le bon vieillard donna des cadeaux aux petits enfants. La nouvelle se répandit par tout le pays breton, puis par toute la France et même plus loin. Et aujourd'hui c'est à tous les enfants sages que le père Noël offre ses présents la nuit de la naissance du petit Jésus à Bethléem.



LES DEUX BOSSUS

I

Thomas le Bossu, violoneux de son état, n'avait pas son pareil à dix lieues à la ronde pour faire danser gaiement les jeunes gens et les jeunes filles aux fêtes de village. D'abord il jouait merveilleusement des airs de son invention qui, presque malgré vous, vous faisaient sauter et pirouetter comme des marionnettes; puis il avait une manière si originale de se balancer d'avant et d'arrière, du corps, de la tête et des jambes, tout en promenant son archet, qu'il fallait se tenir à quatre pour ne pas éclater de rire. Aussi

Thomas était-il le ménétrier le plus recherché des alentours, au grand désespoir d'un autre petit bossu, violoneux comme lui, mais dont personne ne voulait aux fêtes et aux mariages, lorsque Thomas n'était point ailleurs retenu.

Un soir d'été, Thomas le Bossu, son violon sous le bras, revenait du bourg voisin où il avait été invité à une noce. Comme il avait l'escarcelle bien garnie, il s'était arrêté à toutes les auberges de la route; un verre de bière mousseuse par ici, un pichet de cidre par là, une tasse de café un peu plus loin, Thomas ne s'était rien refusé. Puis, comme il était tombé sur une bande de charpentiers de ses amis, on s'était mis à faire une partie de cartes, puis deux, puis trois. Il aimait les cartes autant que son violon, le petit bossu; aussi il ne put de sitôt leur dire adieu. Le bonheur ne le favorisait pourtant pas; il perdit d'abord son argent, puis bas et souliers, habit et pantalon, chapeau et veste; enfin il ne lui resta plus que sa chemise.

« Pour peu que je reste encore ici, pensa-t-il en lui-même, je ne retournerai pas avec honneur à la maison, car il est tard et les paysans se rendent de bonne heure à leurs travaux! »

Et prenant son violon, il sortit en trébuchant et se dandinant comme s'il eût été à faire danser les jeunes gens sous les grands ormeaux de la place du village.

Au bout d'un instant, le petit bossu songea à sa

situation; et se voyant en pleine campagne à une heure si avancée, la peur lui vint. Qu'avait-il à craindre, au fait? Il faisait un clair de lune splendide, on n'entendait aucun bruit, et les voleurs avaient certainement affaire avec d'autres personnes qu'un pauvre violoneux en chemise, sans un rouge liard dans son gousset... absent! Il se disait tout cela, Thomas le Bossu, et cependant il n'en était pas plus rassuré.

Pour se donner un peu de courage, le ménétrier entonna d'une voix tremblante la complainte de *Geneviève de Brabant*. Sa peur se dissipa complètement. Attribuant ce résultat à sa chanson, le petit homme la termina et, arrivé au dernier couplet, il commença *Malbrough* de sa voix la plus forte :

Malbrough s'en va-t-en guerre;
Mironton, mironton, mirontaine;
Malbrough s'en va-t-en guerre;
Ne sait quand reviendra.

Puis ce fut le tour de *Damon et Henriette,* du *Juif errant,* du *Roi Dagobert*

Qui mit sa culotte à l'envers!

Tout ce qu'il connaissait de chansons et de complaintes y passa.

Il arriva ainsi à l'entrée d'un grand bois dans lequel il s'engagea en chantant à tue-tête :

Il était un petit navire
Qui n'avait jamais navigué.

Il entreprit un long voyage
Sur les côtes de la Guinée.

Tout à coup, il lui sembla entendre de petits appels dans les buissons bordant la route; il se retourna et vit sortir du taillis une multitude de petits êtres, les plus charmants qu'il se pût voir, et vêtus de gracieux habits qui leur seyaient à ravir. Les plus petits étaient grands comme des libellules; aucun n'atteignait la taille d'un enfant de deux ans. Pour vêtements ils portaient le pourpoint vert, les culottes courtes, de petits souliers à boucles d'argent et un grand manteau de velours rouge; une fine épée pendait à leur côté. Leur coiffure variait de l'un à l'autre. Les uns avaient un chapeau garni d'une plume de paon; d'autres un bonnet pointu ou un capuchon d'étoffe bleue; les plus petits avaient posé sur leurs longs cheveux la fleur pourpre de la digitale ou la cloche azurée des grandes campanules des champs.

« Tiens, qu'est-ce donc? se dit Thomas le Bossu. Que me veulent ces tout petits hommes? Ce sont

sans doute de ces lutins qui vivent dans les grands bois et qu'on voit par les beaux clairs de lune danser sur le vert tapis des bruyères et des mousses. Si j'en juge par leur mine, ils ne doivent pas être bien méchants; ils sont trop charmants pour me vouloir aucun mal. Continuons notre chemin et reprenons notre chanson au point où nous l'avons laissée. Je veux montrer aux lutins qu'un violoneux peut être aussi brave que le premier venu! »

Et le petit bossu continua sa route en chantant :

Au bout de cinq à six semaines
Les vivres vinrent à manquer.

Fallut tirer la courte paille
Pour savoir qui serait mangé.

Des centaines et des milliers de lutins avaient maintenant envahi le chemin; il en descendait des chênes, des hêtres et des sapins; il en sortait de tous les coins et recoins de la forêt, et ils suivaient le ménétrier dont le chant paraissait les émerveiller.

On arriva ainsi à la sortie du bois. Le bossu se retourna et vit les petits êtres le suivant toujours, mais paraissant se concerter pour quelque chose. Thomas prêta l'oreille et voici ce qu'il entendit :

« Je vous dis que c'est un homme!

— Ce n'est pas possible; les hommes ne s'habillent pas de la sorte et n'ont pas cette grande bosse dans le milieu du dos.

— C'est une erreur. Cet homme est bossu; il a joué aux cartes avec des charpentiers, gais compagnons comme lui; il a perdu son argent et ses habits, et il s'est vu forcé de revenir ainsi accoutré!

— Ce serait bien agréable de le faire danser avec nous!

— Oui, oui, on pourrait le lui demander.

— Mais voudrait-il? Il chante fort bien et n'a pas l'air de craindre nos tours de la nuit, c'est certain. Danser quelques rondes avec nous et dire notre chanson, ce n'est pas la même chose. S'il allait s'aviser de retrancher un de ces maudits jours de la semaine pour se donner le plaisir de se moquer de nous! Ce serait terrible : mille ans, mille longues années à passer encore ici!... Qu'importe! Proposons-lui de danser avec nous. N'est-ce pas votre avis?

— Oui, oui; c'est cela! c'est cela! »

Le bossu vit de quoi il s'agissait, mais il ne comprit rien à ces « maudits jours de la semaine » et à ces « mille ans » dont venaient de parler les lutins.

« Bah! se dit-il, je pourrais bien regagner ici tout ce que j'ai perdu avec les charpentiers. Je ne risque que de perdre ma chemise. Tant pis! »

Et faisant une pirouette, il se retourna vers les lutins et les attendit bravement.

Un beau petit génie vêtu d'une veste et d'une culotte de velours violet, et coiffé de la fleur de digitale, s'approcha de Thomas, le salua profondément — ce qui charma le chanteur au delà de toute expression — et lui dit :

« Mon ami, comme nous passions tout à l'heure, errant de ci de là par la forêt voisine, nous avons entendu tes belles chansons, et nous en avons été tellement ravis que nous t'avons suivi pour t'écouter. Tu nous parais un gai compagnon et mes amis seraient, comme moi, fort enchantés si tu consentais à passer le reste de la nuit en notre société. Ici près est une grande prairie; l'herbe y est bien verte et toute tapissée de marguerites, de pâquerettes et de primevères; la lune est en son plein; la brise est tiède et parfumée; nous danserons quelques heures avec toi. Tu n'auras pas à regretter de nous avoir rencontrés, je te l'assure. Es-tu des nôtres, ami?

— Parbleu! répondit le violoneux. Comment voulez-vous que je ne sois pas des vôtres? Vous ne me connaissez pas encore, sinon vous sauriez que partout où l'on chante et partout où l'on danse, on peut être assuré de trouver maître Thomas le Bossu, votre serviteur, si vous aimez mieux! »

Et le ménétrier accompagna ces derniers mots de sa plus belle révérence.

Durant toute cette conversation, les lutins s'étaient approchés du bossu jusqu'à l'entourer. Tho-

mas n'était qu'un petit homme, mais il vit avec une évidente satisfaction que le plus grand des nains lui arrivait à peine au-dessus du genou.

« Alors, Thomas, tu danses avec nous? reprit le lutin.

— Oui, oui, mille fois oui! »

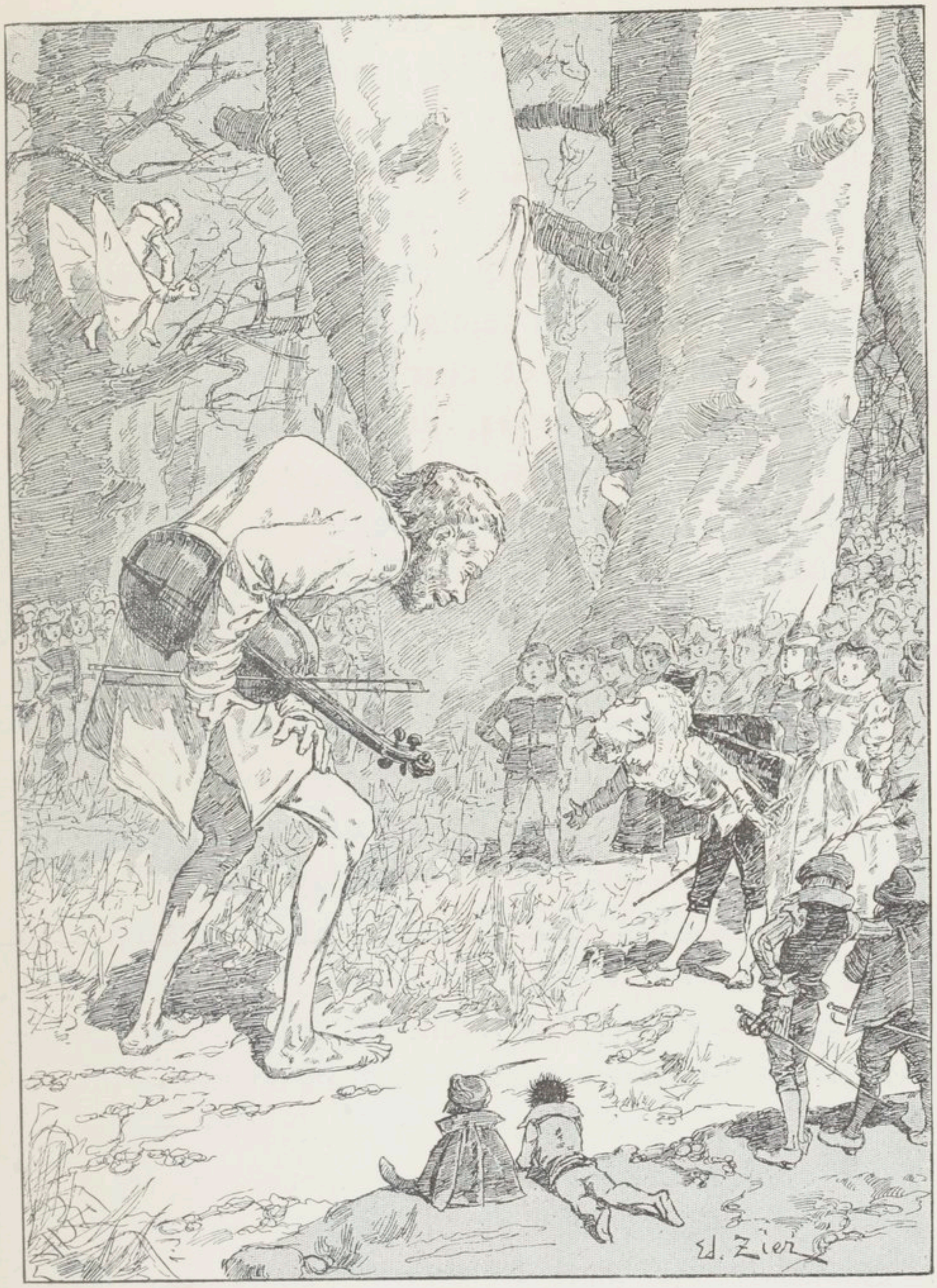
Les esprits des bois poussèrent un immense hourrah qui longuement résonna dans la futaie et le taillis. Puis leur chef prit la main du violoneux et l'entraîna vers la prairie voisine.

« Attends-nous un instant! » dit le roi des lutins en faisant un signe particulier aux follets.

Et sur le moment, Thomas le Bossu se trouva seul au milieu de la prairie.

« Diable! diable! murmura-t-il; les petits hommes se sont-ils moqués de moi et croient-ils me laisser de faction en cet endroit désert! »

Il n'eut pas longtemps à réfléchir. Il entendit un grand fracas et il eut un spectacle enchanteur devant les yeux. Des lumières de diverses couleurs brillaient de toutes parts. Chaque brin d'herbe portait une lampe; à chaque buisson était appendue une étoile. Du bois s'avança d'abord en éclaireurs un groupe de génies tous de même taille et de même habillement. Ce groupe était suivi d'un nombre incalculable de musiciens qui jouaient de toutes sortes d'instruments : violons, harpes, luths, guitares, mandolines, hautbois, flûtes, pipeaux. Derrière eux ve-



UN BEAU PETIT GÉNIE S'APPROCHA DE THOMAS. (PAGE 265.)

naient l'une après l'autre des troupes de soldats, chacune portant sa bannière, son enseigne et son blason. Ils se rangèrent en ordre sur le terrain, les uns ici, les autres là, et d'autres encore plus loin.

Lorsque les rangs furent formés, il se présenta une foule de serviteurs qui portaient de la vaisselle d'or et d'argent, des gobelets taillés dans le diamant, le rubis, l'émeraude et autres pierres précieuses. D'autres étaient chargés, jusqu'à succomber, des mets les plus succulents, de pâtisseries, de conserves, de fruits, de vins de toute espèce.

La splendeur du spectacle éblouit Thomas le Bossu. Mais, au moment où il s'y attendait le moins, l'illumination devint mille fois plus intense. Des buissons sortirent des centaines de beaux seigneurs et de dames charmantes toutes plus belles les unes que les autres. De temps en temps la musique changeait ses airs, et les sons harmonieux qui remplissaient les oreilles du ménétrier semblaient lui donner une vie toute nouvelle. Ses yeux voyaient plus clair, ses oreilles percevaient plus vivement, et le sens de l'odorat devenait plus exquis ; le parfum de fleurs inconnues embaumait l'air, et les voix des belles dames résonnaient comme l'eussent fait des clochettes d'argent. Le violoneux ne put distinguer ce que chantaient les lutins, et il pensa que c'était une langue que jamais il n'avait entendue auparavant.

Ce n'était pas tout. Il vit venir un grand nombre

de petites filles vêtues de gaze blanche et qui jetaient des fleurs devant elles. Dès que ces fleurs touchaient la terre, elles prenaient racine et poussaient. Ces petites filles étaient suivies d'un nombre égal de garçons, tenant en leurs mains des coquilles de mer en guise de harpes, dont ils tiraient des sons mélodieux comme la musique des anges. Puis défilèrent, et cela n'en finissait pas, des rangées de petits hommes vêtus de vert et d'or, et qui, de temps en temps, à un signal donné, déroulaient une multitude de bannières. Enfin, assis sur des trônes, portés sur un pavois, arrivèrent un jeune prince, que Thomas reconnut pour le chef des lutins, et une princesse, tout éclatants de bijoux et de joyaux, comme des soleils au milieu d'une troupe céleste d'étoiles.

Le pavois fut déposé sur un monticule qui aussitôt se changea en un tertre de lis et de roses ; les dames et les seigneurs défilèrent tour à tour en s'inclinant devant le prince et la princesse, et allèrent ensuite prendre place aux tables que les serviteurs avaient dressées.

« Et maintenant, Thomas, dit le roi des lutins, viens t'asseoir entre la reine et moi. Avant de chanter et de danser, il nous faut prendre des forces nouvelles.

— Bien dit ! » s'écria le violoneux.

Et avec un soin infini, pour ne pas écraser quelqu'un des esprits, il s'approcha du chef et se plaça à ses côtés.

Le repas commença. Le violoneux trouvait bien étranges les mets que les serviteurs apportaient. Gigots, pâtés, rôtis étaient en harmonie avec la taille des petits êtres, et cela ne satisfaisait pas le ménétrier. Aussi s'y prit-il autrement, et les nains restèrent-ils bientôt tout ébahis de voir Thomas manger l'un après l'autre, et sans se presser, une cinquantaine de plats différents qu'il arrosait de toutes les bouteilles qu'il trouvait à sa portée, et qu'il buvait à même le goulot, les coupes des lutins étant de capacité dérisoire! Le bruit de cette merveille arriva de proche en proche jusqu'aux dames et aux seigneurs des autres tables; sans se soucier davantage de l'étiquette, tous se levèrent et vinrent entourer Thomas le Bossu.

Son appétit enfin satisfait, le violoneux se redressa et s'adressant aux lutins :

« Eh bien! leur dit-il, ne dansons-nous pas?

— Tu as raison! s'écria le roi des esprits. Chantons et dansons! En place pour la ronde! »

Au signal du chef, les musiciens attaquèrent un air entraînant; le roi et la reine prirent les mains du ménétrier et la ronde se forma.

Lundi, mardi,
Mercredi, jeudi,
Vendredi, samedi,
Et c'est fini!

chantaient les petits hommes en dansant et se trémoussant. Thomas écouta fort attentivement et ne tarda pas à retenir et l'air et les paroles de la chanson des lutins. Quand il en fut arrivé à ce point, il la chanta avec ses petits amis :

Lundi, mardi,
Mercredi, jeudi,
Vendredi, samedi,
Et c'est fini!

« Mais, diable! se dit-il tout à coup; il me semble que la semaine des lutins est bien courte. Notre semaine, telle qu'on a coutume de la compter au village, est certainement plus longue. Comptons pour voir : lundi, un; mardi, deux; mercredi, trois; jeudi, quatre; vendredi, cinq; samedi, six!... Il leur manque un jour, mais quel est-il?... Ce n'est pas lundi, puisqu'ils disent dans leur chanson :

Lundi, mardi,
Mercredi, jeudi...

— Ce n'est pas mardi, ni mercredi, ni jeudi, ni vendredi, ni samedi!... Oh! j'y suis enfin! c'est dimanche. Pour des lutins et des esprits, ils ne sont pas bien savants!... Ce serait pitié si un dimanche on leur demandait quel jour on se trouve! Je veux

leur apprendre cela; ils le méritent bien, ma foi, pour m'avoir traité de telle façon ! »

Et Thomas le Bossu chanta :

Lundi, mardi,
Mercredi, jeudi,
Vendredi, samedi,
Dimanche, et puis...
C'est bien fini !

Tous les lutins s'étaient arrêtés battant des mains et poussant de grands cris de joie. Le roi s'approcha du violoneux :

« En ajoutant le dimanche aux noms des six autres jours de la semaine, lui dit-il, tu nous as délivrés de tous les malheurs que nous endurions depuis des milliers d'années, depuis que fut créé le monde des lutins. Il nous avait été recommandé de respecter le jour du dimanche, en ne nous livrant à aucun travail, aucune occupation ou aucune fête; les autres jours, nous pouvions courir par les champs, les prés et les bois, et nous livrer à nos folles rondes au clair de la lune et des étoiles. Tout alla bien pendant quelque temps. Mais il arriva que, nous étant réunis pour une grande chasse, notre obéissance fut mise à l'épreuve. Un cerf merveilleux parut tout à coup devant notre troupe joyeuse, et trois jours entiers soutint notre poursuite acharnée. Nous ne l'attei-

gnîmes que le dimanche, et sans respect pour la défense qui nous avait été faite, et que nous avions du reste oubliée dans l'ardeur de la chasse, nous tuâmes la pauvre bête. En punition de cette désobéissance, nous fûmes chassés du paradis et condamnés à errer sur la terre jusqu'à ce qu'un mortel nous rappelât le nom du jour inobservé autrefois par nous. Bien des fois, les vivants se sont mêlés à nos danses sur les prairies et les bruyères, mais aucun jusqu'à présent n'avait pu achever notre refrain. Tu viens de le faire, et nous t'en remercions. Dès ce moment, on ne nous verra plus errer par les bois et les landes sans fin; notre course est finie et nous allons bientôt retourner dans les merveilleuses contrées du ciel. Mais nos autres compagnons dispersés ailleurs ne seront pas si heureux, hélas!... »

Le chef s'arrêta un instant. Puis continuant :

« Tu nous as rendu un service inappréciable. Que veux-tu que nous fassions pour toi?

— Ce que je veux? Ma foi, peu de chose pour vous, mais beaucoup pour moi : débarrassez-moi de cette maudite bosse qui me rend si ridicule et qui m'a jusqu'ici empêché de trouver une épousée! Je serai le plus heureux des hommes! »

Le roi des lutins se mit à rire, la reine en fit autant; ce que voyant, chacun se crut tenu de les imiter, et l'on n'entendit plus que les éclats de rire des petits êtres.

Enfin, le chef parla à l'un des seigneurs et lui donna des ordres à voix basse. Celui-ci quitta le groupe assis autour du tertre de fleurs et s'enfonça dans le bois. Un instant après il revint, conduisant un lutin fort âgé, à la longue barbe blanche et aux grands cheveux poudrés à la mode du dernier siècle. Le vieillard portait une boîte, assurément aussi grande que lui. Il assujettit ses lunettes bleues sur son nez pointu et examina attentivement Thomas le Bossu.

« Bien, dit-il, je vois ce que c'est. Déviation de la colonne vertébrale, autrement dit de l'épine dorsale, *vulgo* chaîne du dos. D'où développement d'une bosse anormale...

— Je ne comprends rien à votre latin, monsieur le docteur. Enlevez d'abord ma bosse, je vous tiendrai quitte du reste de votre discours ! » s'écria joyeusement le violoneux.

Le médecin haussa les épaules et ouvrit la boîte d'argent.

« Déshabillez le patient ! ordonna le docteur.

— Ce ne sera pas long ! foi de Thomas le Bossu ! »

En un instant, le dernier vêtement du ménétrier eut disparu. Le médecin plaça la boîte sur la bosse, et, vlan ! appliqua une superbe taloche sur la joue de Thomas.

« Hein ! est-ce là mon salaire ? » dit le pauvre homme.

Mais aussitôt il se sentit un grand poids de moins dans le dos et se trouva leste, et dispos, et droit comme un I.

« Ah! mille remerciements, monsieur le docteur! s'écria-t-il, tandis que le médecin refermait le couvercle de la boîte sur la fameuse bosse. Mille remerciements! Je ne sais pas où vous avez fait vos études, mais n'empêche que vous êtes un fameux savant!

— Ce n'est pas tout, dit le chef des petits hommes, si nous te laissions ainsi retourner, en chemin, les oies et les canards ne manqueraient pas de te poursuivre par les rues du village. Il te faut un habillement complet. Qu'on appelle le tailleur royal! »

Le tailleur arriva, et une, deux, trois, prit mesure, tailla son drap et sa doublure, et en un instant eut fait et parfait un charmant vêtement pour Thomas. Il fallait voir comme cet habit lui allait! Le violoneux était méconnaissable.

« Et moi, dit la reine, je veux donner un souvenir à notre ami! »

Elle prit le violon du ménétrier, le donna au luthier de la cour, qui peu après en rapporta un semblable, mais tout d'or et d'argent.

Chaque seigneur, chaque grande dame, chaque demoiselle voulut faire un cadeau au violoneux. Ce furent de jolis chapeaux à plumes de paon, de petits

sacs tout pleins de louis et d'écus neufs, des parures de diamants, des bagues d'or fin et mille autres choses charmantes qui comblaient et au delà tous les vœux du petit bossu de tout à l'heure. Thomas se confondait en remerciements auprès des petits hommes qui, de leur côté, l'assuraient de toute leur reconnaissance.

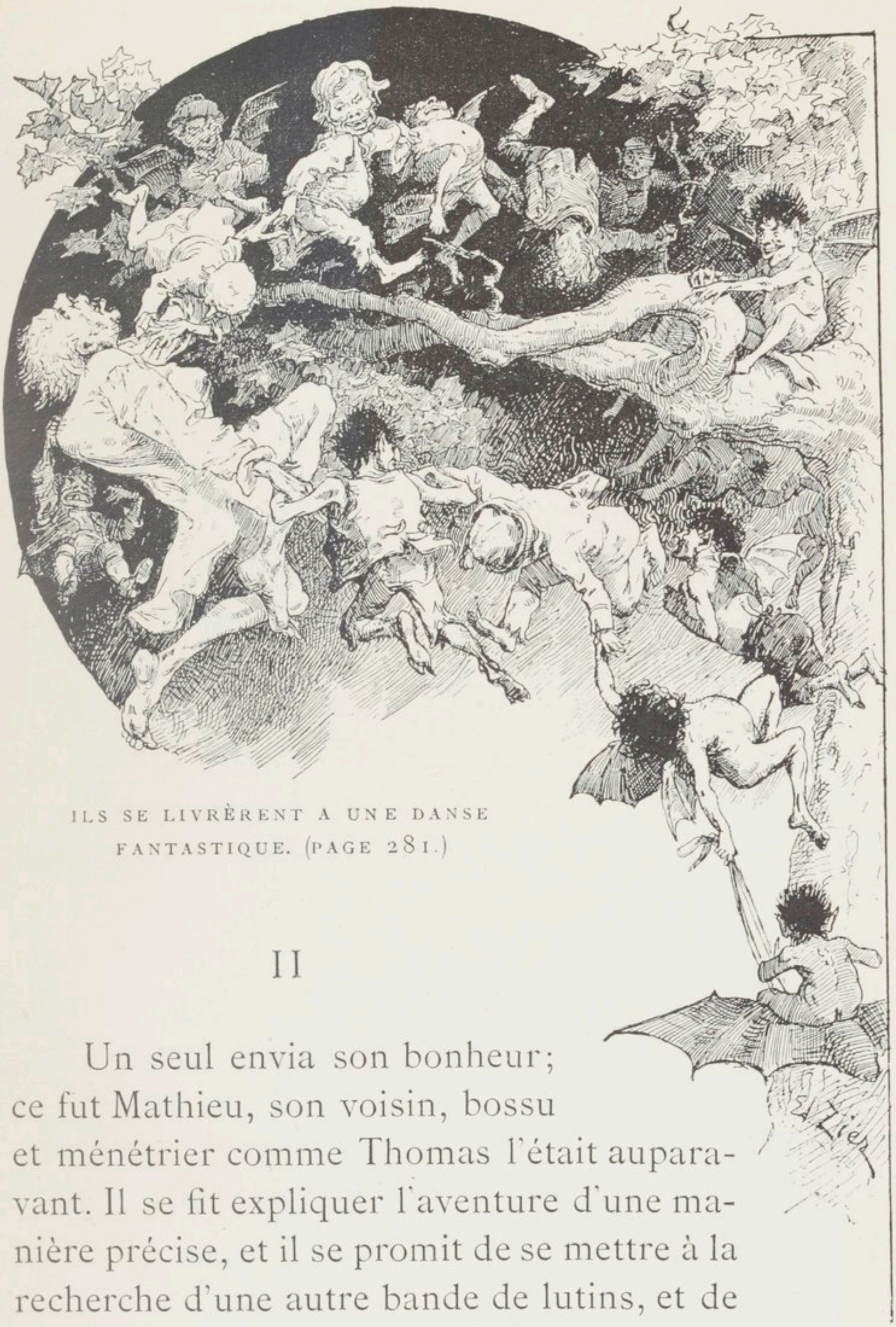
On dansa une dernière ronde, et les lutins prirent congé du ménétrier pour s'en aller rejoindre les plaines merveilleuses, que depuis si longtemps ils n'avaient pas revues.

Tout joyeux, Thomas reprit son chemin et rentra au village à l'heure où les paysans sortaient pour vaquer à leurs travaux des champs. Et chacun au passage le saluait jusqu'à terre, ne pouvant s'imaginer que ce beau monsieur fût le petit bossu Thomas !

Il fallut pourtant bien finir par se convaincre de la réalité.

« Où as-tu laissé ta bosse ? Tu t'es donc laissé faire l'opération ? » demandait chacun.

Thomas racontait l'aventure à qui voulait l'entendre, ce qui fit généralement plaisir, car il était aimé de tout le monde.



ILS SE LIVRÈRENT A UNE DANSE FANTASTIQUE. (PAGE 281.)

II

Un seul envia son bonheur; ce fut Mathieu, son voisin, bossu et ménétrier comme Thomas l'était auparavant. Il se fit expliquer l'aventure d'une manière précise, et il se promit de se mettre à la recherche d'une autre bande de lutins, et de se faire enlever la bosse qui l'incommodait.

Pour cela, il s'en alla au bourg voisin, puis

revint en s'arrêtant à toutes les auberges où Thomas avait fêté la bonne bière mousseuse et le cidre clairet. Les charpentiers étaient encore à jouer; il prit les cartes et perdit successivement tous ses habits. Lorsque de sa défroque il ne resta plus que la chemise, il dit adieu aux gais compagnons et s'en alla par le chemin du village.

Comme Thomas, Mathieu n'était guère rassuré de s'aventurer ainsi seul la nuit, dans la campagne déserte. A chaque buisson d'épines ou de ronces bordant la route, il croyait trouver embusqué quelque brigand ou quelque voleur qui lui ferait un mauvais parti; le moindre bruit le faisait frissonner et s'arrêter tout court. Il essaya de chanter, sa peur ne fit que s'accroître; à tout instant, il lui semblait entendre des voix qui, dans le lointain, répondaient à la sienne, des voix de bandits et de mauvaises gens, bien entendu, et ses cheveux se dressaient sur la tête! Et pourtant, il lui fallait chanter s'il voulait attirer l'attention des lutins!... Mathieu le Bossu continua donc à chanter d'une voix peu assurée, et en s'interrompant cent fois pour le moins, la chanson la plus gaie qu'il avait pu trouver parmi celles de lui connues, la « Chanson des Hussards » qui se font servir dans une hôtellerie

Deux poulets rôtis,
Trois pigeons en graisse;

et ce, sans bourse délier. Quand il eut fini, il la recommença, pour la redire à nouveau un peu plus tard.

Il arriva ainsi à la sortie du bois, et sans avoir rencontré âme qui vive.

Mais depuis une heure, et sans qu'il s'en doutât, une troupe de lutins, aussi laids que ceux de la veille étaient jolis, le suivaient en écoutant la « Chanson des Hussards ».

Mathieu la répétait pour la septième fois au moins et venait de reprendre :

Nous étions trois, quatre hussards
Qui n'avaient pas le sou;
Que ferons-nous?

Nous irons de bourg en ville,
Demander à loger
Sans rien payer...

Les petits êtres, n'y tenant plus, partirent d'un éclat de rire formidable qu'on eût pu entendre à une lieue de là.

Mathieu se retourna tout effrayé; mais, voyant que les rieurs étaient des lutins, le courage lui revint et il attendit ces derniers assez bravement.

Sans dire un mot, celui qui paraissait être le chef s'approcha du ménétrier, le prit par la main

et l'entraîna dans la prairie. Puis tous disparurent

Et voilà qu'au bout d'un instant, le gazon s'illumina de clartés inconnues, et que parurent les hallebardiers, les massiers, les servants, les écuyers, les dames et les damoiselles, le roi et sa femme. Les tables furent dressées, et Mathieu fut invité à s'asseoir entre la reine et son mari.

« Quelles laides gens ! » pensa le violoneux.

Et, en effet, jamais vous n'avez vu collection de figures aussi extraordinaires ! Cheveux en broussailles ou en piquants de hérissons ; oreilles de chauves-souris ; petits yeux gris ou jaunes comme ceux des chats-huants ; nez allongés en bec de canard, ou aplatis et camus comme le museau du bouledogue ; bouches fendues jusqu'aux oreilles et montrant de vilaines dents pointues ! Et les mains crochues, et les pieds aussi longs que les jambes, et les gros ventres débordant des vestes et des gilets !... Quant aux habits, je ne vous en parle point : culottes ou trop longues ou trop courtes ; pourpoints déchirés aux coudes ; chapeaux et bonnets à la mode de la grand'mère de la grand'mère de mon grand-père !... C'était ou à mourir de rire ou à mourir de peur !

Le petit bossu put à peine manger une bouchée tant ses dents claquaient de frayeur. Mais il se rattrapa sur le vin capiteux des lutins et en but tellement, qu'il ne tarda pas à se brouiller complètement les idées.

« A la danse ! A la ronde ! » cria le roi.

Les petits hommes prirent les mains de Mathieu, formèrent un grand cercle, et, entraînant avec eux le bossu, se livrèrent à une danse fantastique aux sons de la criarde musique des joueurs de grosse caisse, de tambour, de castagnettes, de cymbales et de piston.

A chaque tour, les lutins s'arrêtaient et chantaient :

Dimanche, lundi,
Mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi,
Semaine finie !

« Décidément, se dit le violoneux, les petits hommes ont une singulière façon de compter les jours de la semaine. Il en manque plus d'un à leur calendrier. Mais il me faudrait trouver les jours qu'ils oublient. Cherchons bien ! »

Et Mathieu chercha ; mais il eut beau se mettre l'esprit à la torture pour trouver les jours manquants, il ne put y parvenir.

« Peut-être, pensa-t-il, qu'en chantant avec les lutins, les noms me reviendront à la mémoire. »

Et il se mit à chanter :

Dimanche, lundi,
Vendredi, jeudi,

Semaine finie.
Mardi, jeudi,
Dimanche, mercredi !...

Troublé par le vin et par la danse, il entremêlait les noms des jours de la semaine dans le plus grand désordre.

Les petits êtres poussèrent des cris de rage et voulurent faire un mauvais parti au petit bossu.

Leur chef les retint et dit à Mathieu :

« Lors de la lutte des bons et des mauvais anges, il arriva que certains génies ne voulurent prendre parti, ni pour les uns, ni pour les autres. Tandis que la guerre était fort ardente dans le ciel, ils continuèrent tranquillement leur genre de vie, courant de tous côtés à la recherche de nouvelles aventures, ou bien chassant le cerf et les autres animaux des forêts. Mais quand le Démon eut été vaincu, lui et ses légions de mauvais esprits, nous fûmes condamnés à errer sur la terre, jusqu'à ce qu'un être humain vînt nous délivrer, en terminant notre refrain des jours de la semaine, car nous sommes de ces lutins. Chaque année, à pareil jour, nous épions les voyageurs qui passent aux environs de ces bois, et nous les invitons à danser et à chanter avec nous jusqu'à l'aurore. Personne n'a encore pu finir notre chanson, tandis qu'une autre troupe de lutins, nos frères, a été sauvée l'autre jour par un petit bossu

qui passait sur cette route. Quant à toi, tu as tellement emmêlé les jours maudits dans ton vilain refrain, que de mille ans nous n'en pourrons retrouver la place. Tu recevras la juste punition des malheurs que tu nous attires. D'abord nous allons te faire un cadeau qui va bien nous divertir ! »

Le chef fit un signe, et un petit vieillard se présenta muni d'une lourde boîte à couvercle d'argent.

« Si c'est ainsi qu'ils pensent me punir, se dit Mathieu le Bossu, les petits hommes se trompent étrangement; je les remercie fort de m'offrir un pareil bijou ! »

Mais sa joie fut courte, car le médecin, en un tour de main, déshabilla le violoneux et gravement l'examina.

« Déviation de la colonne vertébrale, autrement dit de l'épine dorsale. Deux traitements à suivre : ou pratiquer l'ablation de la gibbosité, ou mettre la poitrine en harmonie. A ce dernier moyen nous nous arrêterons !

— Holà, monsieur le docteur, avez-vous bientôt fini de parler grec ou auvergnat, je ne sais trop quoi. Enlevez ma bosse, je commence à grelotter! »

Le médecin ouvrit la boîte et en tira... la bosse de Thomas. Le malheureux comprit et voulut s'enfuir. Mais deux lutins le saisirent, le lièrent en un tour de main, avec une multitude de fils de la Vierge, et le couchèrent sur le sol. Les petits êtres ne se sen-

taient plus de joie; ils battaient des mains, sautaient et trépignaient d'aise, tandis que le chirurgien posait la bosse de Thomas sur la poitrine de Mathieu. Le vieux docteur leva la main et, vlan! boum! appliqua une magnifique paire de soufflets au malheureux ménétrier; les oreilles en tintèrent au pauvre diable qui se releva d'un bond et crut qu'une montagne venait de se placer sur sa poitrine. Il se tâta le dos : la bosse y était toujours; et lorsqu'il se regarda bien..., ô malheur! il aperçut sur sa poitrine la bosse du violoneux Thomas. De sorte qu'il avait maintenant deux bosses au lieu d'une!

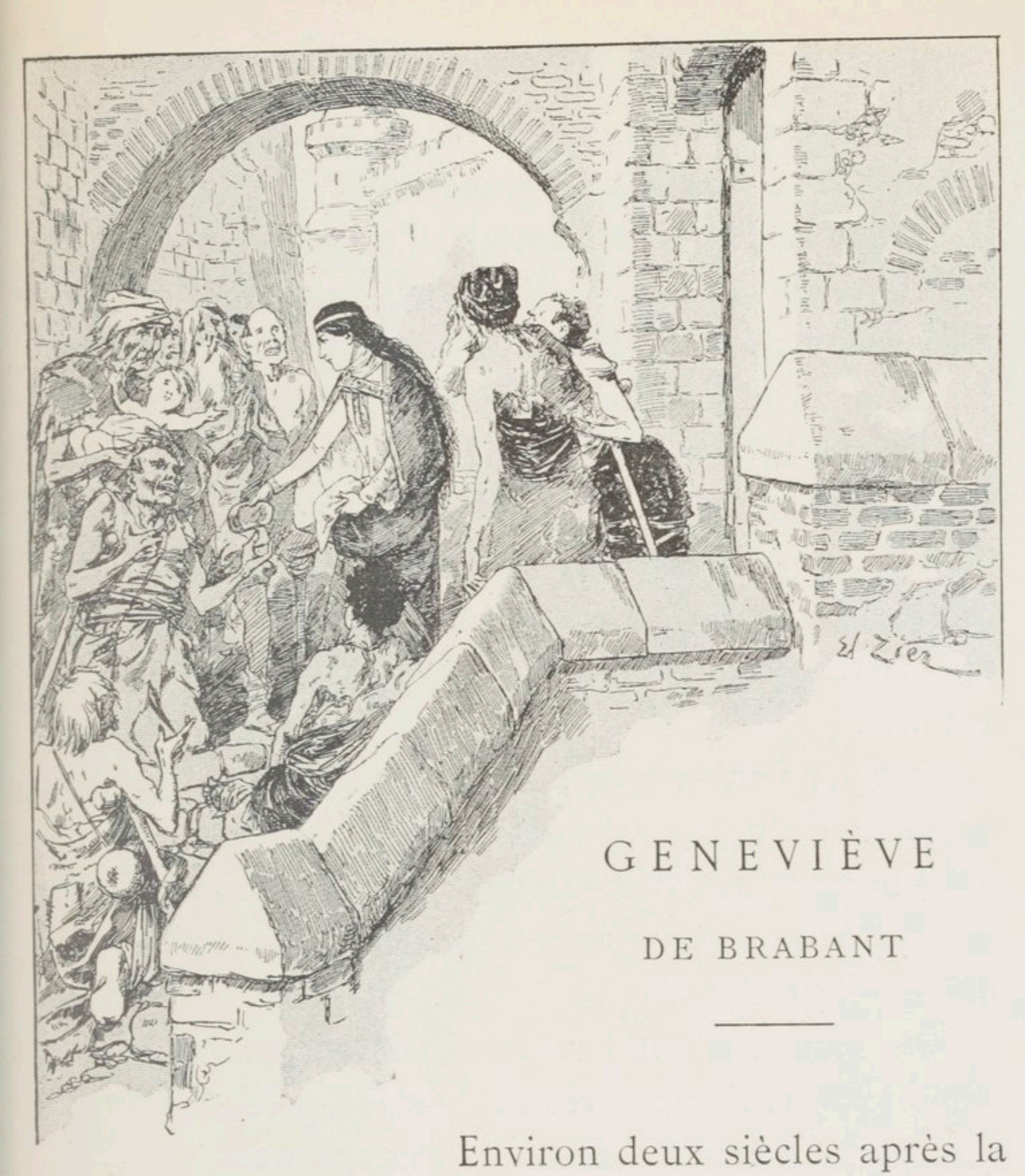
« Ce n'est pas tout, l'ami, lui dit le roi des lutins, tu vas danser avec nous jusqu'au lever du soleil; nous voulons qu'on te voie rentrer au village avec tes deux bosses. Allons, recommençons la ronde! »

Deux des esprits les plus agiles saisirent Mathieu par la main et l'entraînèrent dans une ronde folle, délirante, vertigineuse. Les lutins faisaient cette fois des sauts de soixante pieds, s'élevant jusqu'à la cime des chênes et des hêtres, et dépassant les grands châtaigniers. Le ménétrier, emporté par ses compagnons, était forcé de répéter semblables prodiges! Bientôt cette danse insensée lui devint un supplice intolérable. Il demanda grâce aux lutins, pleura, implora, cria, s'emporta, mais en pure perte; les petits êtres n'en sautaient que plus haut et plus fort, et ronde et rondeau continuaient plus furieux que jamais!

Ceci dura jusqu'aux premiers feux du soleil. Les petits hommes disparurent dans la forêt en riant aux éclats, et ils abandonnèrent le violoneux sur le gazon de la prairie.

Des paysans qui vinrent à passer peu après trouvèrent le ménétrier à moitié mort de fatigue, de rage et de honte, et le ramenèrent au village. Et depuis lors, il dut subir les quolibets des villageois qui ne l'appelèrent plus que Mathieu Dossu-Bossu!

Quant à Thomas, on dit que peu après il se maria avec une belle jeune fille du pays, et qu'il vécut riche et heureux, grâce aux présents des petits lutins.



GENEVIÈVE

DE BRABANT

Environ deux siècles après la mort du grand roi Clovis, le duc de Brabant eut une fille qui fut baptisée du nom de Geneviève et qui, dès sa naissance, était déjà belle comme le jour. Geneviève grandit et se montra remplie de toutes les qualités qui font aimer les enfants et qui les rendent si charmants. A peine sa nourrice exprimait un désir, que la petite fille se hâtait de le satisfaire; jamais on ne la voyait colère, grognon ou boudeuse; elle sou-

riait toujours le plus gentiment du monde, si ce n'est lorsqu'elle se trouvait en présence des malheureux et des affligés. Tous les matins, Geneviève se rendait aux cuisines du duc de Brabant, son père, et remplissait son tablier d'aliments de toute espèce qu'elle portait ensuite aux pauvres gens des alentours assemblés devant la petite porte du palais. Et souvent il arrivait que les mets manquaient sur la table du seigneur Bertolf, et que les portions étaient si exiguës que le maître d'hôtel n'osait point les présenter.

Bertolf en témoigna plusieurs fois son mécontentement :

« Que voulez-vous, seigneur duc, répondait le cuisinier, je n'y comprends rien; les viandes et les fruits sortent des vases dans lesquels je les renferme sans qu'il me soit possible de voir comment s'accomplit un tel prodige! »

Le maître d'hôtel resta ainsi longtemps encore avant de pouvoir pénétrer ce mystère, lorsqu'un jour, il surprit Geneviève donnant aux pauvres un plein tablier d'aliments.

« Cela n'est pas convenable, lui dit-il; vous donnez toute la nourriture et vous me faites journellement gronder par le seigneur votre père. Je suis fatigué de souffrir de la sorte pour ces misérables mendiants. »

Mais Geneviève lui tint un long discours pour lui enseigner le devoir de charité, si bien qu'émer-

veillé le cuisinier alla trouver le duc Bertolf et lui dit :

« Seigneur chevalier, je me vois forcé de quitter votre service. Je ne puis empêcher votre aimable enfant de donner à manger aux pauvres qui ont faim, et je ne puis non plus essuyer à chaque instant vos reproches. Si cela continue, monseigneur n'aura bientôt plus de pain sur sa table. »

Le duc de Brabant se réjouit néanmoins de l'excellent cœur de sa petite Geneviève.

« Retourne à tes cuisines, dit-il au maître d'hôtel. Je veux m'entretenir avec ma fille à ce sujet. Prie-la de me venir trouver. »

Le serviteur s'empressa d'aller prévenir sa jeune maîtresse qui aussitôt accourut auprès du duc.

« Le cuisinier se plaint beaucoup de toi, mon enfant; cependant, loin de te gronder, je t'aime ainsi. Continue de nourrir les indigents; mais, toutefois, ménage le maître d'hôtel. »

Celui-ci pensait bien que les choses allaient changer. Il ne tarda pas à revenir de son erreur lorsque, quelques jours après, il vit que les viandes et la venaison disparaissaient comme par le passé. Seulement le duc Bertolf ne lui faisait plus de reproches lorsque les plats n'étaient point assez abondants. Cela fâchait d'autant plus le chef des cuisines qu'il ne pouvait jamais surprendre Geneviève à l'office, et pourtant Dieu sait si bien des fois il avait essayé d'y arriver.

Un jour qu'il s'était caché derrière une grande porte de chêne, il vit la petite duchesse entrer à pas de loup dans la cuisine et jeter dans son tablier une quantité de pain et de viande. Il courut par un autre corridor et se plaça sur le passage de l'enfant.

« Que portez-vous ainsi? lui demanda-t-il en colère, lorsqu'elle parut.

— Ce ne sont que copeaux, répondit Geneviève en balbutiant. Il fait si froid dans la chaumine des malheureux!

— Des copeaux? des copeaux? s'écria le maître d'hôtel en riant de pitié. Laissez-les donc voir! »

La petite fille ouvrit son tablier et le montra rempli de fins copeaux de hêtre. Le maître d'hôtel tomba aux genoux de l'enfant, la priant de lui pardonner.

« Ne dites cela à qui que ce soit! lui recommanda Geneviève. »

Et elle courut à la porte en déplorant de n'avoir que des copeaux à donner aux vieillards malades qui attendaient devant le château. Mais, ô surprise! lorsqu'elle ouvrit son tablier, elle y retrouva la venaison et le pain de pur froment qu'elle y avait mis.

Ainsi Geneviève de Brabant arriva à sa dix-huitième année. Le bruit de ses vertus et de son incomparable beauté était parvenu jusque dans les provinces et les royaumes les plus reculés, et les plus grands princes l'avaient fait demander en mariage. Mais elle

avait refusé ces riches partis pour ne pas quitter ses parents et ses pauvres.

Un jeune chevalier flamand, le comte Sifroy, ne désespéra pas d'obtenir la main de Geneviève. Sifroy était beau, noble et vaillant, et sa renommée était depuis longtemps arrivée à la cour du duc de Brabant. Aussi s'en alla-t-il avec un équipage et une suite comme jamais prince n'en avait encore montrés.

Bertolf le reçut avec beaucoup de distinction et l'engagea à passer quelques jours en son château. Sifroy accepta, comme bien on le pense, avec le plus grand plaisir l'offre du duc de Brabant. Aux grandes fêtes qui lors furent données, le comte de Flandre eut occasion de voir plusieurs fois la belle Geneviève, et il put se convaincre que la charmante jeune fille n'avait pas sa semblable par toute la terre.

Le troisième jour, Sifroy prit à part le duc Bertolf et le pria de lui accorder la main de sa fille.

« Si cela convient à Geneviève, je vous embrasse comme mon gendre », dit Bertolf en ordonnant à l'un de ses serviteurs d'appeler la jeune duchesse.

Geneviève avait été, elle aussi, frappée de la beauté et de la bravoure du seigneur étranger; aussi finit-elle par consentir à prendre Sifroy pour époux.

Le mariage fut célébré le jour même, et le jour même aussi, Geneviève prit congé de son père et de sa mère qu'elle quitta en pleurant. Laisser ses pauvres était aussi pour elle un grand sujet de tris-

tesse. Ils entouraient sa haquenée en gémissant et disant :

« Notre bon ange nous abandonne! »

Le cortège se dirigea vers la demeure du comte de Flandre où l'on arriva deux jours après.

Sifroy demeurait avec sa mère; c'était une femme méchante et acariâtre qui se nommait Ogine. Déjà indisposée contre son fils qui avait choisi une étrangère pour épouse, elle vit avec colère arriver la belle jeune femme qu'aussitôt elle avait reconnue comme douée de toutes les qualités qui justement lui manquaient.

Elle dissimula cependant son dépit et fit le meilleur accueil à l'étrangère.

Deux ans s'écoulèrent. Sifroy était le plus heureux des hommes, et Geneviève la plus aimée des femmes. Et pendant ce temps, la haine cachée d'Ogine pour sa bru avait été s'augmentant de jour en jour.

A cette époque, il arriva que les Sarrasins, puissant peuple venu des déserts de l'Arabie, après avoir conquis le nord de l'Afrique et l'Espagne, s'étaient proposé de s'emparer du pays des Francs. Des courriers étaient arrivés auprès du duc Charles et l'avaient prévenu de la marche des Sarrasins. Sans perdre un instant, le valeureux guerrier envoya des lettres à tous les princes, barons, ducs et comtes de Gaule et de Belgique pour leur dire le péril épouvantable dans lequel se trouvaient les Francs. De tous

côtés, il arriva une noblesse nombreuse, fière d'avoir à combattre des ennemis aussi terribles et de les attaquer sous le commandement d'un chef aussi renommé.

Sifroy, en sa qualité de puissant chevalier, ne pouvait rester auprès de sa femme tandis que les autres seraient au péril et à l'honneur. Mais comment quitter Geneviève? Comment la résoudre à une si cruelle séparation? Ils pleurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre avant de pouvoir s'y décider; enfin, le devoir l'emporta.

Sifroy s'arma de son épaisse armure de combat et ceignit sa vaillante épée; il enfourcha son destrier, embrassa tendrement sa femme qu'il confia aux bons soins de sa mère Ogine, et, suivi de ses vassaux, de ses écuyers et de ses hommes d'armes, il partit rejoindre l'armée des Francs, tandis que la pauvre Geneviève tombait évanouie entre les bras de ses femmes.

Le comte de Flandre fut reçu par le duc Charles avec les plus grandes marques d'estime, et presque aussitôt la campagne commença.

L'armée chrétienne se mit en marche, passa quelques jours dans la ville forte d'Orléans et rejoignit les Arabes dans une immense plaine aux environs de Poitiers. Les Sarrasins étaient nombreux comme les feuilles de la forêt, plus nombreux que les étoiles d'argent qui brillent au bleu manteau de

la nuit. Rien n'était plus beau que de les voir couverts de leurs longs burnous de laine blanche, caracoler sur leurs superbes chevaux d'Arabie; mais rien aussi n'était plus redoutable. Charles et Sifroy parcoururent le front de l'armée des Francs et exhortèrent chacun à vaincre ou à mourir. Puis, au signal du duc, les cavaliers chrétiens s'élancèrent sur leurs lourds coursiers bardés de fer et tombèrent comme une pesante avalanche sur l'armée des Sarrasins. La lutte fut terrible et dura trois jours. Le matin du quatrième, quand le soleil vint éclairer le champ de bataille, les Arabes avaient fui laissant trois cent mille morts dans la plaine de Poitiers. Le duc des Francs fut salué du nom de Martel, car il avait écrasé les Sarrasins comme s'il se fût servi d'un marteau.

En mémoire de cette glorieuse victoire, le duc Charles institua l'ordre de la Genette et il en récompensa Sifroy et quinze autres seigneurs qui s'étaient les plus distingués dans la bataille. Le comte de Flandre envoya un messager, le chevalier Lanfroy, porter des lettres à la belle Geneviève. Dans ces lettres, il lui faisait part de la journée de Poitiers et de la distinction que lui avait conférée Charles Martel; puis il lui parlait longuement du grand chagrin qu'il éprouvait de se trouver si loin de son épouse bien-aimée, et du plaisir qu'il ressentirait à son retour auprès d'elle.

Le chevalier Lanfroy fit grande diligence et

arriva à la cour de Flandre où la pauvre Geneviève passait ses jours et ses nuits dans les larmes. En grande joie elle reçut le messager et lut à plusieurs fois les chères missives du comte de Flandre. Mais lorsqu'elle sut que son mari ne devait point revenir encore et qu'il allait avec Charles Martel se mettre à la poursuite des Sarrasins et faire le siège de la ville d'Avignon, la malheureuse femme sentit lui revenir sa douleur. Elle écrivit à son tour au comte Sifroy, le suppliant de ménager sa chère existence, non point seulement pour elle, mais pour l'enfançon que bientôt elle allait mettre au monde. Quand le chevalier Lanfroy retrouva son maître, il était au siège d'Avignon.

Geneviève n'avait pas manqué de donner les lettres de Sifroy à la mère de son mari bien-aimé. Dès que cette mégère les eut parcourues, elle éprouva la joie la plus profonde. Puisque son fils ne devait pas revenir de sitôt, elle aurait tout le temps de se débarrasser de Geneviève de Brabant. Et c'est à quoi elle s'occupa sur l'heure.

D'abord elle s'attacha à rendre sa bru ridicule aux yeux des gens du palais. Geneviève avait les cheveux noirs ainsi que les sourcils, tandis que la plus grande partie des femmes de Flandre étaient blondes.

« Ne voyez-vous pas cette princesse extraordinaire? dit un jour la vieille Ogine aux dames de

compagnie de la comtesse. Ne dirait-on pas la femelle du corbeau à voir ses cheveux et ses sourcils? C'est une honte qu'une telle femme soit à la cour de mon fils! »

Ces femmes, toutes jalouses de la grande beauté de leur maîtresse, éclatèrent de rire en entendant ces paroles, et, soutenues par la mère de Sifroy, elles commencèrent à manquer de déférence envers Geneviève.

Puis, Ogine voulut chasser les mendiants et les malheureux que chaque jour la jeune comtesse de Flandre nourrissait au château. Geneviève se plaignit et menaça sa belle-mère de tout écrire à Sifroy.

« Comment? s'écria Ogine, croyez-vous me faire peur? Je ne vous crains point. Vous allez me donner vos bijoux et vos diamants jusqu'à ce que revienne votre mari. Je ne veux point que vous les jetiez à ces lâches fainéants qui encombrent votre palais! Et si vous n'êtes pas satisfaite, je trouverai bien le moyen de vous obliger au silence. »

Geneviève donna ses joyaux sans murmurer, espérant bien que son cher Sifroy ne tarderait pas à rentrer de la guerre.

Les serviteurs du château, cependant, commençaient à murmurer contre la conduite cruelle de la vieille comtesse. Celle-ci s'en aperçut et conçut un plan diabolique pour perdre l'infortunée Geneviève de Brabant.

IL S'ARRÊTA FRAPPÉ D'ÉTONNEMENT (PAGE 305.)

Un matin, elle fit sonner la cloche et rassembla tous les domestiques du palais.

« Mes amis, leur dit-elle avec des larmes menteuses dans les yeux, mes amis, je ne saurais vous faire comprendre le déplaisir et la douleur que j'éprouve en cet instant. Je me tairais s'il ne s'agissait de mon fils, de votre maître Sifroy que tous vous aimez tant... Raymond le pourvoyeur n'est pas ici? Non, le traître n'a pas osé se présenter devant moi!... Sachez que cet homme, que cet hypocrite serviteur a conseillé à la comtesse Geneviève la résolution la plus criminelle. Cachée derrière une tapisserie, j'ai tout entendu. Et voici ce qu'ils ont imaginé. Lorsque Sifroy reviendra de la guerre, Raymond l'assassinera, puis Geneviève et le pourvoyeur s'uniront par le mariage! »

Les gens du palais poussèrent un cri d'horreur.

« Comment, Geneviève, cette princesse si charitable?...

— Oui, Geneviève, la femme la plus scélérate qui soit au monde! Mais, écoutez; voici de quelle façon nous empêcherons ces deux misérables de commettre cet épouvantable forfait. Qu'on les arrête sur-le-champ et qu'on les enferme dans les chambres les plus obscures de la vieille tour! Pour moi, je m'en vais envoyer un exprès demander à mon fils ce qu'il compte faire en cette triste circonstance. »

Les serviteurs ne pouvaient en croire leurs oreilles, et cependant tous furent unanimes à approuver la vieille comtesse.

Raymond et Geneviève eurent beau protester de leur innocence, ils furent arrêtés et enfermés dans la tour. Geneviève de Brabant eut besoin de toute sa vertu et de tout son courage pour supporter ce coup cruel. Tant de peines pouvaient la faire mourir sur l'heure. Elle résista néanmoins et donna presque aussitôt le jour à un charmant enfant qu'elle nomma Bénoni, c'est-à-dire l'Enfant de la Douleur.

« Hélas! mon pauvre Bénoni, dit-elle, en quel triste moment viens-tu prendre ta part de la vie? Tu ne sais pas combien ta mère souffre de tourments! Tu ne sais pas que mes misères seront les tiennes! »

Et elle l'embrassait, et elle mouillait de larmes ses petites joues tremblantes.

Ogine n'avait pas perdu de temps. Elle envoya à son fils Sifroy une lettre ainsi conçue :

« Mon fils, si je ne craignais de publier une infamie que je veux cacher, je confierais un grand secret à ce papier. Mais tous vos domestiques, et particulièrement le porteur de cette lettre, pourront vous dire ce que la honte et l'horreur m'empêchent de vous écrire... Mandez-moi votre volonté pour que je me hâte d'y obéir. »

On juge de la douleur et de la colère du comte

de Flandre lorsque le messager d'Ogine lui eut raconté le crime prétendu de la belle Geneviève!

« Ah! maudite femme! s'écria-t-il. Par quelle fatalité suis-je allé demander ta main à Bertolf de Brabant, ton valeureux père?... Tu voulais me faire assassiner! Eh bien! tu mourras, et avec toi ton enfant et le traître Raymond! »

Sifroy appela le messager et lui donna ses ordres.

« Va, dit-il, rentre en mon palais, et qu'à mon retour je n'entende plus parler de ceux qui déshonorent ma maison. »

Le serviteur, revenu au château, rapporta à la vieille mégère son entrevue avec le comte de Flandre. Ogine ne dissimula pas sa joie et commanda à ses gardes de lui amener Geneviève, Bénoni et Raymond. Quelques minutes plus tard, la jeune comtesse et son enfant paraissaient devant la mère de Sifroy.

« Où est Raymond le pourvoyeur? demanda cette dernière.

— Madame... il a réussi à s'échapper de sa prison! » balbutia le gardien de la tour.

Ogine s'emporta et menaça de faire pendre le geôlier.

« Nous aviserons à cela! » dit-elle enfin.

Puis, se tournant vers deux hommes d'armes qu'elle savait fort dévoués à sa personne, elle leur donna l'ordre d'emmener Geneviève et Bénoni dans

la forêt voisine, de leur trancher la tête et de jeter leurs cadavres dans la rivière.

La jeune comtesse et son enfant furent donc conduits hors du château. On arriva dans la forêt, et l'un des soldats levait déjà son épée pour trancher la tête de Bénoni, lorsque son compagnon lui arrêta le bras.

« Ami, dit-il, si tu m'en crois, nous ne tuerons pas ces innocentes victimes. Il n'est pas possible que la comtesse soit coupable du monstrueux dessein dont on l'accuse. Peut-être un jour viendra où justice lui sera rendue. Abandonnons-la avec son fils dans ce taillis solitaire. On croira que nous avons accompli notre mission, et nous aurons la conscience en repos. »

Ces paroles convainquirent le second soudard.

« Madame, dit-il, enfoncez-vous si avant dans ce bois que jamais on n'y puisse soupçonner votre présence. Ce vous sera facile, car cette forêt semble n'avoir été faite que pour servir de retraite aux bêtes fauves ; son obscurité est la demeure du silence, et son étendue effraye tous ceux qui auraient à la traverser. »

Les gardes revinrent au château et dirent à Ogine qu'ils avaient accompli ses ordres de point en point.

Peu de temps après, la guerre contre les Sarrasins se termina à l'avantage des Francs, et Sifroy

reprit le chemin de ses États. Sa mère le reçut en pleurant et lui raconta ce que déjà elle lui avait fait mander.

« Vos ordres, mon fils, ajouta-t-elle, ont été exécutés. Mais, je vous en prie, ne songez plus davantage à cette femme scélérate et à cet enfant maudit que vous avez immolés dans votre juste colère! »

Sifroy se promit d'en agir ainsi.

Pendant ce temps, la malheureuse comtesse s'était enfoncée avec son enfant dans l'épaisse forêt. Sa position était si misérable, son infortune si grande, sa douleur si cruelle, que le lait se tarit en son sein et qu'elle ne put allaiter le pauvre Bénoni, le petit être qui bientôt allait mourir de faim et de misère. Deux jours se passèrent ainsi. Comme le soleil allait se coucher, une grande biche blanche parut auprès de Geneviève, se coucha près de l'enfant et lui présenta ses mamelles toutes remplies d'un lait savoureux. Dès lors l'animal n'abandonna plus un instant Bénoni, qui grandit et se fortifia rapidement.

Les mois s'écoulèrent. Geneviève ne vivait que de fruits arrachés aux branches des buissons, ou de racines qu'à grand'peine elle tirait de la terre. Les vêtements qu'elle portait à sa sortie de la tour disparurent lambeau par lambeau. Ne fallait-il pas protéger Bénoni contre la fraîcheur des nuits d'été et le froid glacial de l'hiver? Les animaux sauvages de la forêt voyaient sans colère les nouveaux habitants que

le malheur avait obligés à chercher un asile parmi eux. Bien plus, lorsque soufflait la bise dans les branches dépouillées de leurs feuilles, ils s'assemblaient et se couchaient autour de Geneviève et de son enfant, et les réchauffaient de leur chaleur. Et un jour que la comtesse de Brabant s'était mise à habiller Bénoni d'un vêtement de feuillage, un loup qui l'aperçut partit comme une flèche à travers les fourrés et alla égorger une brebis dont il apporta la toison, comme s'il eût eu assez de jugement pour voir qu'il fallait une couverture plus chaude au petit infortuné.

Pourtant, dans son superbe château, le comte Sifroy ne pouvait plus maintenant trouver un instant de plaisir et de repos. Le jour, il ne songeait qu'à Geneviève et à son fils qu'il avait fait égorger dans un moment de colère et sans s'occuper si l'accusation de la vieille Ogine était fondée; la nuit, il entrevoyait des fantômes et des spectres horribles qu'en vain il voulait chasser de son esprit.

Un soir que Sifroy venait de s'endormir, il se réveilla en sursaut, et il lui sembla entendre quelqu'un marcher dans sa chambre. Le comte se mit sur son séant, et, sous la lumière jaunâtre de la lune se jouant à travers les vitraux, il aperçut un homme de haute taille, vêtu de la longue robe noire et de la capuche des ermites. L'homme s'avança, toucha le bras de Sifroy et lui dit :

« Ne me reconnais-tu pas, noble comte? Je suis

Raymond le pourvoyeur que ta mère accusa si indignement de desseins que jamais je n'avais eus. Je dus m'enfuir pour échapper à la mort. Noble comte de Flandre, je n'étais pas coupable!... Et pas davantage ne l'était Geneviève, ta vertueuse épouse!... »

Ayant dit ceci, la vision disparut. Sifroy ne put se rendormir, et chaque nuit, il revit le fantôme de Raymond venant lui répéter qu'Ogine seule était la véritable criminelle...

Sifroy ne savait que penser de ces étranges apparitions, quand un ermite se présenta un jour au château et demanda à parler au comte de Flandre. Conduit devant ce dernier, il se fit reconnaître pour Raymond le pourvoyeur, et il allait l'assurer à nouveau de son innocence lorsque la vieille comtesse parut soudain dans l'appartement.

« Toi ici? s'écria-t-elle en l'apercevant. Comment, mon fils, tu supportes ce traître en ta présence? Ne t'ai-je pas rapporté de quelle scélérate façon il avait résolu de t'assassiner? Qu'on l'enferme dans un cachot et qu'on l'y laisse mourir de faim! »

Le comte céda, et Raymond fut mis dans les oubliettes du château.

Le lendemain, Sifroy se fit accompagner de quelques écuyers et s'en alla chasser dans la forêt voisine. Une biche merveilleusement belle se montra au détour d'un buisson, et le fier comte de Flandre la poursuivit si longtemps qu'il perdit de vue ses ser-

viteurs et qu'il arriva ainsi jusqu'à l'endroit où reposaient Geneviève et Bénoni. Voyant cette femme et cet enfant à demi nus, il s'arrêta frappé d'étonnement.

« Qui êtes-vous ? s'écria-t-il.

— Qui je suis ? répondit la malheureuse toute tremblante. Je suis une pauvre femme du Brabant abandonnée en ces lieux par un époux que j'aimais tendrement et auquel on fit croire que je voulais le tromper. Ses serviteurs reçurent l'ordre de me tuer, mais au dernier moment ils reculèrent devant un pareil forfait et ils me laissèrent dans cette forêt où je vis avec mon enfant depuis bientôt sept années.

— Mais... quel est votre nom, madame ?

— Geneviève de Brabant, monseigneur ! »

A ces mots, le comte sauta en bas de son cheval et courut embrasser sa femme et son fils Bénoni.

« Ma chère amie, pardonne-moi ! J'ai bien souffert. Mais maintenant nous serons heureux ! »

Sifroy souffla si fort dans sa trompe que toute la forêt en retentit, et presque aussitôt parurent les écuyers auxquels il présenta Geneviève et son enfant.

Puis la troupe revint au château en faisant retentir l'air de grands cris de joie.

« Qu'est-ce donc ? demanda la vieille Ogine à l'un des serviteurs.

— Notre maîtresse qui n'était point morte et qui rentre au palais avec son fils et le noble comte !

— Tu mens ! Ce n'est pas possible ! »

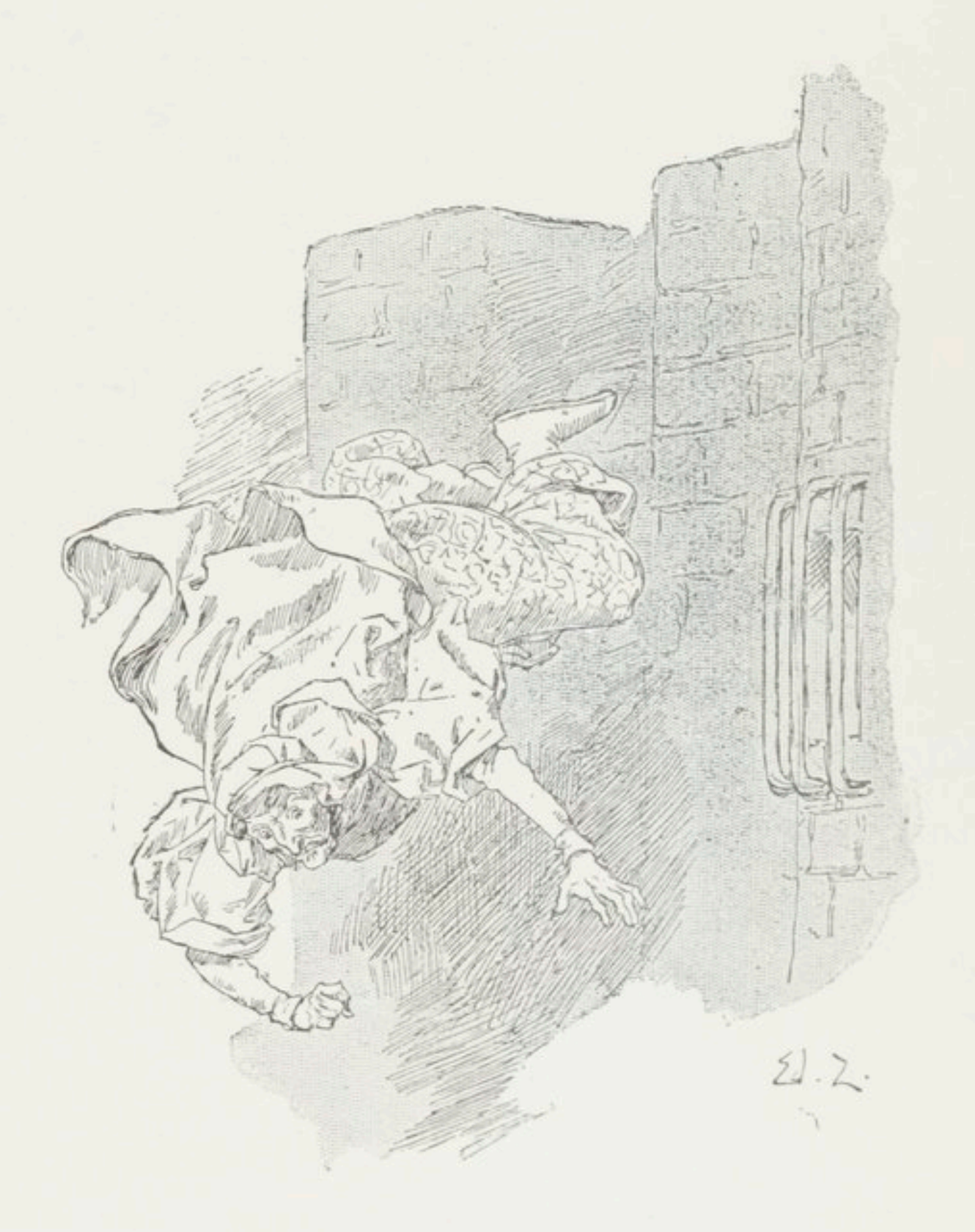
Mais déjà Geneviève et Sifroy entraient dans la cour du château.

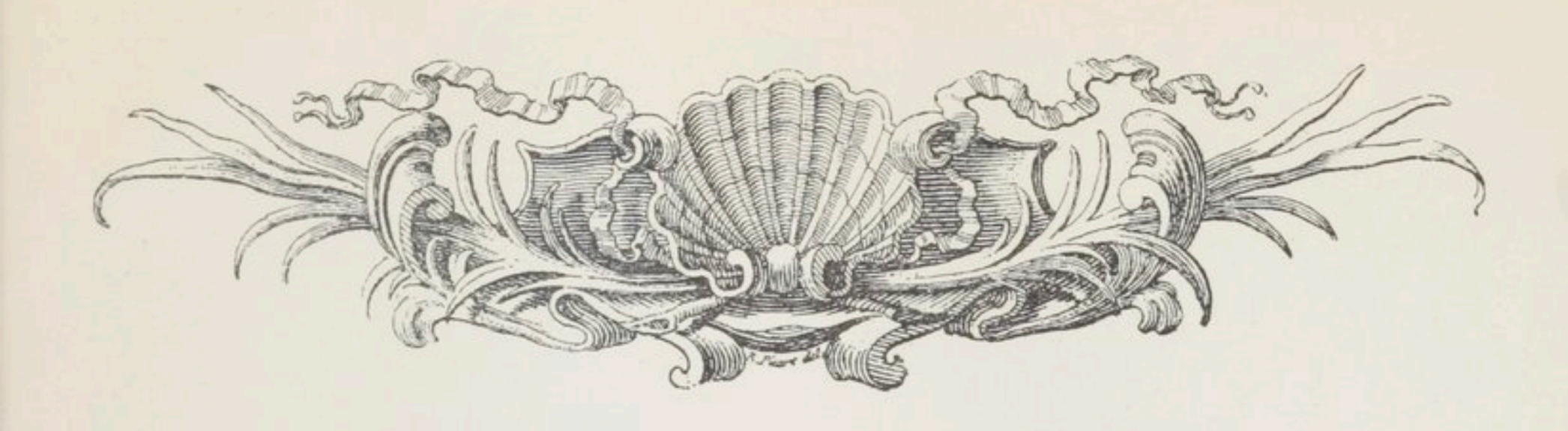
« Malédiction ! » hurla la mégère.

Et, se faisant justice elle-même, elle se précipita la tête la première du haut des remparts.

Le comte était si outré de la cruauté de sa méchante mère qu'il ne la pleura point.

Et, le reste de sa vie, il fut le plus heureux prince de la terre dans la douce société de la vertueuse Geneviève de Brabant et de son fils Bénoni.





TABLE

DES MATIÈRES

Pages.

Le paladin Roland et le traitre Ganelon. 1
Les bons tours que saint Martin joua au Diable. . . 19
Le roi des joueurs de biniou. 33
Le Juif-Errant. 43
La légende du grand saint Nicolas. 63
Les merveilleuses prouesses de Gargantua. 71
La chasse du roi Arthur. 95
Les trésors des Génies. 103
Le Moine et le Rossignol. 121
Robert le Diable. 131
Barbe-Rouge. 157
Les Petits Hommes Cornus. 167
Comment saint Éloi fut guéri du péché d'orgueil. . 185
Jean-de-l'Ours, l'hercule gaulois. 193

Pages

Les Hommes Velus. 221
Le Diable et Jean le Chanceux 231
Le sire de Loëdic. 249
Les deux Bossus. 259
Geneviève de Brabant 287